

LES CHRONIQUES  
ANCIENNES DU TOGO

N° 5



**REGARDS FRANÇAIS SUR  
LE TOGO  
DES ANNEES 1930**



*P. Ahyi*

Editions HAHO  
N.E.A. - Togo  
Editions KARTHALA

**REGARDS FRANÇAIS SUR  
LE TOGO  
DES ANNEES 1930**

Université du Bénin  
Lomé

Mission ORSTOM  
du Togo

**“LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO”**

**n° 5**

**REGARDS FRANÇAIS SUR  
LE TOGO  
DES ANNEES 1930**

**Jean Martet  
Claude Lestrade  
Laurent Péchoux  
Jacques Massu**

**Lomé  
1995**

**Editions HAHO  
Lomé**

**N.E.A.-Togo  
Lomé**

**Ed. KARTHALA  
Paris**

**LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO  
(HAHO/KARTHALA)**

**Directeur de la collection : Nicoué Lodjou GAYIBOR (UB)**

**Secrétaire de rédaction : Yves MARGUERAT (ORSTOM)**

*A paraître :*

n° 6 : Une actrice de cinéma dans la brousse du Nord-Togo en  
1913-1914.

(traduit et présenté par Ph. David)

n° 7 : Les souvenirs de Lomé de Richard Küas (1889-1894).

(traduit et présenté par le département d'Allemand de  
l'Université du Bénin)

n° 8 : Chronique d'un village de la région des Plateaux dans les  
années 1950.

(présenté par B. Antheaume)

---

Couverture : Paul AHYI  
Mise en page : Raoul Nicoué AMOYI (DAASRS-UB)

© Editions HAHO, Lomé 1994

B.P. 378 Lomé

ISBN 2-906718-50-5

● UB et ORSTOM, Lomé

## INTRODUCTION

*Pour ce numéro 5 de leur collection de témoignages sur le Togo d'autrefois, les "Chroniques anciennes du Togo" ont réuni des textes qui illustrent une période relativement récente : les années 1930, que les plus âgés de nos lecteurs ont vécu personnellement.*

*Il s'agit de quatre textes très différents et, par cela même, complémentaires.*

*Le premier est l'oeuvre d'un écrivain, qui se veut aussi un penseur politique. Jean Martet<sup>(1)</sup> est l'auteur d'une dizaine de romans à succès, aujourd'hui tout à fait oubliés - à tort sans doute, car l'homme a du style : son écriture est vigoureuse, toute en muscles et en nerfs, fort attachante à la lecture. D'autres pays africains ont connu la gloire littéraire d'une description par André Gide, Michel Leiris ou Albert Londres. Le Togo a eu Jean Martet ; ce n'est, tout compte fait, pas négligeable.*

*Mais Jean Martet n'est pas venu ici comme écrivain, même si certains passages témoignent de son bonheur à décrire certaines scènes dont l'exotisme chatoyant l'a visiblement enchanté : Martet ignorait tout de l'Afrique Noire, et il en a éprouvé un certain choc, au moins esthétique. Son objectif est politique. Jean Martet a été longtemps le secrétaire personnel de Georges Clemenceau<sup>(2)</sup>, à la mémoire duquel il a écrit*

---

(1) 1886-1940.

(2) De 1915 à la mort du grand vainqueur de la première guerre mondiale, en 1929.

plusieurs ouvrages. C'est l'héritage politique du grand homme d'Etat qu'il cherche à défendre par ce voyage d'information au Togo et au Cameroun, au milieu de l'année 1933.

Son obsession -qui nous paraît aujourd'hui bien exagérée- est de traquer les "menées subversives allemandes" qui visent à saper sournoisement l'autorité de la France dans les territoires dont elle a reçu le mandat grâce au traité de Versailles. Et il veut montrer au public français que l'intérêt comme l'honneur de la France républicaine exigent de maintenir sa présence au Togo et au Cameroun.

Quel était le contenu réel de ces "menées allemandes" ? A ma connaissance, le sujet n'a jamais été étudié - non sans raison: il serait certainement bien trop mince.

Bien sûr, le Togo avait ses nostalgiques de la présence allemande : ceux qui avaient joué cette carte-là, en particulier les lettrés en allemand auxquels le changement de colonisateurs avait fait perdre leur place. Mais on sait que les activités de la "Ligue des Togolais allemands" - "Bund der deutschen Togoländer" - se résumèrent à une succession de pétitions, entre 1925 et 1935, à la commission des Mandats de la SDN (invariablement rejetées comme ne relevant pas de la compétence de celle-ci) : même avec l'appui secret de nombreux Togolais et le soutien moral de la firme DTG (la seule compagnie allemande réinstallée au Togo), il n'y avait pas vraiment de quoi donner de gros soucis à l'administration française.

Beaucoup plus sérieuse pouvait paraître la menace d'une Allemagne -aux mains des Nazis depuis le 30 janvier 1933- qui exigerait haut et fort la restitution de ses colonies. Le colonialisme avait été loin de faire l'unanimité dans le Reich d'avant 1914. La perte de l'empire colonial et surtout la manière humiliante dont le traité de Versailles avait enrobé ce rapt d'une accusation de "mauvais colonisateur" avaient réalisé ce consensus: jamais l'Allemagne ne s'est autant passionnée pour l'Afrique, jamais elle n'en a autant rêvé <sup>(1)</sup> que depuis qu'elle n'y était plus. Hitler,

(1) Et n'a autant publié sur elle : les grands textes africanistes allemands sont pratiquement tous postérieurs à 1920. P. Oloukpona-Yinnon a réussi montré que la moitié des livres d'aventures pour la jeunesse publiés entre 1920 et 1940 ont pour cadre l'Afrique Noire (*Notre place au soleil, ou l'Afrique des pangermanistes*, Paris-Lomé, l'Harmattan-Haho, 1985, 183 p.)

comme la plupart des d'Allemands, voulait un empire colonial en Afrique. Mais il avait bien retenu la leçon de la première guerre mondiale : toute force éparpillée est une force perdue. Il faut d'abord vaincre en Europe ; l'Afrique tombera avec elle comme un fruit mûr. En 1937-38, il y avait eu, de la part de la diplomatie britannique, quelques coups de sonde : elle eût bien volontiers lâché quelques territoires africains pour calmer les appétits allemands en Autriche ou en Tchécoslovaquie. En vain, on le sait. C'est le sort de la guerre qui éliminera pour toujours le colonialisme allemand. Jean Martet a eu tort de s'inquiéter, mais nous devons à ses angoisses ce vigoureux portrait du Togo sous mandat français en 1933.

\*  
\*   \*   \*

Les "Souvenirs togolais" de Claude Lestrade, écrits soixante ans plus tard, sont d'une veine bien différente, et d'un ton plus léger : un texte sans ambition autre que de nous faire revivre de l'intérieur le petit monde des Français du Togo autrefois : une tribu que les Togolais d'aujourd'hui ne connaissent guère, mais qui a suffisamment marqué le pays pour mériter d'avoir elle aussi, son ethnologue ou du moins son mémorialiste.

Avec ces souvenirs d'enfance d'un bambin, puis d'un adolescent, remarquable observateur et plein d'amitié pour le pays, nous suivons surtout son père, administrateur compétent, mais, selon l'habitude de l'époque, bousculé de poste en poste tous les deux ou trois ans, sans avoir le temps de s'enraciner. Claude Lestrade nous fait ainsi revivre les tournées incessantes par lesquelles un "commandant" de subdivision ou de cercle devait, en voiture, à cheval ou à pied, exercer son autorité d'apparence débonnaire sur des gens en apparence aussi soumis qu'affables, mais qui n'hésitaient pas à "voter avec leurs pieds" en fuyant en Gold Coast voisine. On voit ainsi comment travaillait un chef de subdivision de Bassar (alors Bassari), puis commandant de cercle de Sokodé, enfin administrateur-maire de la ville de Lomé. Beau portrait de femme aussi que celui de Mme Lestrade-mère : toujours active, sachant tout faire, toujours aimable (et fort jolie, si l'on en croit les photos), qui devait passer sans cesse d'une leçon de calcul à la culture de ses légumes, des conseils sanitaires aux "indigènes" à un banquet chez le gouverneur... Portraits encore, attachants car sincèrement aimés, des Togolais qu'approchait le petit "yovo" : cuisiniers, gardiens de circonscription,

*instituteurs ou médecin futur ministre... Les Togolais d'aujourd'hui se retrouveront aussi dans ces souvenirs si précis, pleins de vie, de charme et d'humour.*

\*  
\*   \*  
\*

*Notre troisième texte n'a aucune ambition littéraire (il est même écrit en style télégraphique, que nous avons laissé tel quel). Il s'agit d'un document brut : un échantillon de ces innombrables rapports de tournée que devaient produire régulièrement les responsables des cercles et des subdivisions. C'est là une source d'information très précieuse - du moins quand ils ont été sauvegardés : hélas, la plupart ont été perdus.*

*L'intérêt principal de celui-ci tient à son auteur : Laurent Péchoux, alors âgé de 32 ans, administrateur-adjoint de 2<sup>e</sup> classe, et chef de la subdivision d'Atakpamé. A la différence du plus grand nombre de ses collègues, il est resté longtemps au Togo (au moins de 1933 à 1941, dans un premier temps), avant d'y revenir comme commissaire de la République de mai 1952 à juin 1954. Il avait auparavant été gouverneur de la Côte d'Ivoire (le plus riche des territoires de l'AOF), où il avait combattu violemment - et vainement - Houphouët-Boigny et les nationalistes du Rassemblement Démocratique Africain. Recevoir ensuite la direction du Togo n'était pas vraiment une promotion, et il n'a d'ailleurs pas fait merveille dans son bref proconsulat, ni pire, ni meilleur (et aussi répressif) qu'un autre de ce temps-là. En fait, son principal mérite au regard de l'histoire togolaise est d'avoir publié en 1938 une thèse de droit sur le Mandat français, qui est une véritable encyclopédie sur le Togo de l'époque par la richesse de l'information réunie.*

*La région qu'il nous décrit dans cette tournée de mars 1936 fait aujourd'hui partie de la préfecture de l'Est-Mono (et du sud de celle de Blitta), région profondément transformée dans les années 1950 par une importante immigration de paysans kabyè et losso planifiée par l'Administration (alors que celle des décennies précédentes n'avait été que légèrement encadrée). Ce texte nous fait revivre la pluralité des préoccupations d'un administrateur colonial : ici préparer la construction d'un pont, là rendre la justice, ailleurs s'intéresser à l'essor de la culture du coton, partout surveiller les chefs, rouages-clés de la gestion coloniale*



ordinaire, que nous voyons ici fonctionner dans sa routine la plus quotidienne.

\*  
\*       \*  
\*

*Avec le quatrième texte, nous retrouvons des souvenirs écrits de nos jours, par un personnage hors série et sur un événement exceptionnel : le général Jacques Massu - sans doute le plus célèbre des chefs militaires français vivants - a connu une grande carrière de baroudeur, en particulier dans les Forces françaises libres, puis pendant la guerre d'Algérie (où son action fut fortement controversée), avant d'exercer les plus hauts commandements de l'armée française. Il se trouve que, jeune officier, il eut à intervenir dans l'histoire du Togo par la "pacification" qu'il mena en 1935-36 chez les Konkomba de la circonscription de Bassar (où il accueillit l'administrateur Lestrade en 1936, comme le raconte notre deuxième document).*

*Cette affaire des Konkomba - la seule de toute l'époque du mandat français<sup>(1)</sup> à avoir demandé une intervention militaire - était jusqu'ici mal connue et à l'origine de diverses légendes, parfois totalement imaginées, comme celle des "pouces coupés", que l'on aurait tranché à la main droite des archers pour les empêcher de tirer à l'arc, ce qu'aucun témoin digne de foi n'a jamais signalé<sup>(2)</sup>. L'intérêt du récit du général Massu est de nous faire découvrir l'épisode avec beaucoup de précision et de vie, malgré le temps écoulé. On peut espérer que cela mettra un point final à la controverse, et surtout que cela permettra au lecteur d'aujourd'hui de mieux comprendre ce qu'était la vie d'une région reculée du Nord-Togo à l'époque coloniale.*

\*  
\*       \*

*"Nous sommes au Togo pour nous", dit Jean Martet, tout en ajoutant : "mais notre intérêt de colonisateur est d'avoir des colonisés*

(1) Avec les brèves émeutes de Lomé en juin 1933.

(2) Il n'est pas impossible que l'action du lieutenant Massu ait été confondue avec la répression (beaucoup plus brutale) exercée un tiers de siècle plus tôt par son presque homonyme, le lieutenant von Massow, en 1897-98, lors de la conquête allemande du Nord-Togo. Mais là-aussi les preuves manquent. Sur "l'impossible pacification des Konkomba (1896-1946), voir B. Tcham in : "Les Togolais face à la colonisation" (à paraître aux Presses de l'Université du Bénin).

*heureux*”. Dans cette formule, que l’auteur veut cynique et qui est surtout naïve, se trouve sans doute résumée la contradiction fondamentale de la colonisation : il n’y avait pas, il ne pouvait pas y avoir de “colonisés heureux” ; il ne peut y avoir de bonheur dans la dépendance d’autrui. Mais ce n’était pas non plus forcément le malheur absolu, loin de là, comme le montrent ces témoignages, d’où se dégage une impression constante : la douceur de vivre (pour tous) dans le Togo des années 1930.

Un tiers de siècle après les Indépendances, cette colonisation qui a soulevé tant de passions peut maintenant être envisagée sans “bonne conscience” et sans “mauvaise conscience”, avec conscience, tout simplement : avec, sinon une totale objectivité, du moins une sincère impartialité. Ces récits aideront le lecteur à s’en faire une idée personnelle.

**Yves MARGUERAT**

*Les éditions Albin-Michel et Mame trouveront ici l’expression de notre reconnaissance pour avoir autorisé gracieusement la reproduction des extraits du livre de Jean Martet et des dialogues du général Massu avec Alain-Gilles Minella.*

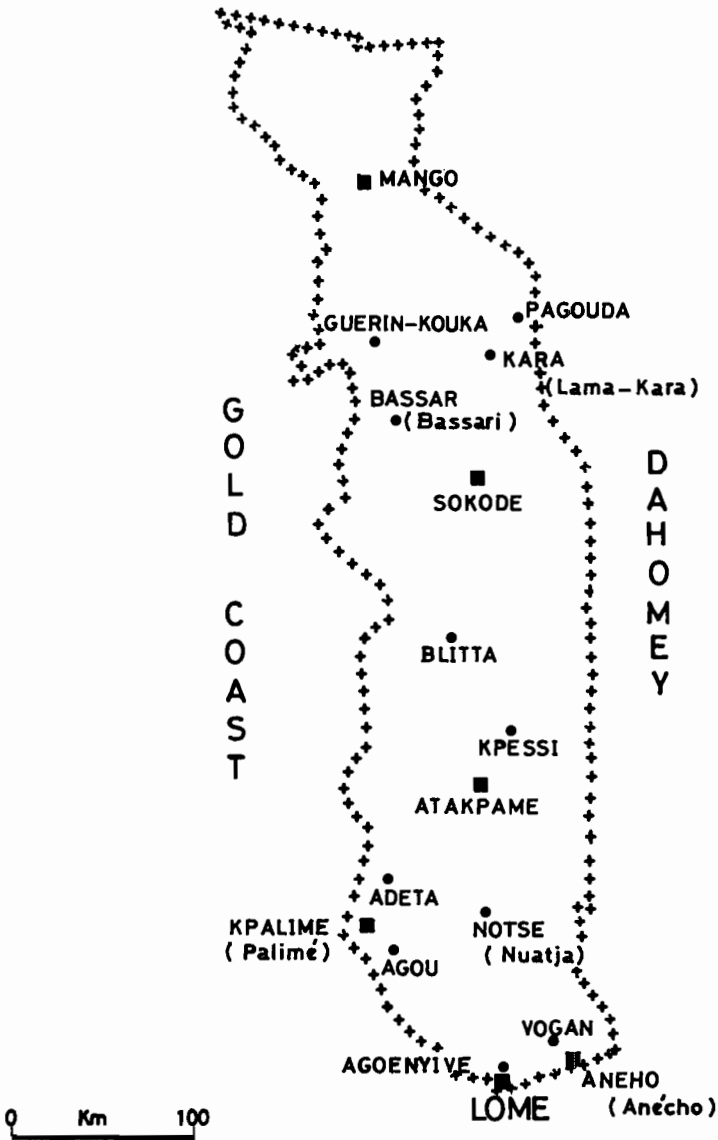
*Première partie*

**Jean MARTET**

**LES BATISSEURS DE ROYAUMES**  
**(Voyage au Togo et au Cameroun)**  
**1933**

Extraits de l'ouvrage publié par  
les Editions Albin-Michel, Paris.  
(1934)

# LE TOGO



■ Chefs-lieux de cercle dans les années 1930

*Les vingt premières pages du récit de Jean Martet décrivent sa traversée sur le paquebot Hoggar. Il croque avec brio le portrait de ses compagnons de voyage et glane leurs remarques sur l'Afrique, la colonisation, les colonisés... Nous n'en garderons qu'une, dont les paradoxes grinçants posent assez bien le problème colonial : que signifie "faire le bien des gens" malgré eux ?*

[ . . . ]

Je me suis lié aussi avec Chaberlot, Eugène, et Madame.

Chaberlot, Eugène, a fait dans la vie tous les métiers et peut-être aussi des choses qui ne sont pas classées parmi les métiers. Aujourd'hui, il vend des cuvettes.

La cuvette en fer émaillé est portée par la négresse, sur sa tête, le grand instrument de transport de toute l'Afrique occidentale et équatoriale. Cela vient bien avant le train, bien avant l'auto. Elle a détrôné laalebasse et n'est concurrencée sérieusement que par le fait-tout pour les solides et par le bidon pour les liquides.

Le grand introducteur de bidons en Afrique s'appelle Shell<sup>(1)</sup>. Je ne sais pas comment s'appelle le grand introducteur de fait-tout. Le grand introducteur de cuvettes en fer émaillé a nom Chaberlot, et, quand je lui ai demandé d'où venaient ses cuvettes, il m'a répondu qu'il les prenait où il pouvait.

D'où j'ai conclu qu'elles étaient allemandes<sup>(2)</sup>.

(1) Grande compagnie pétrolière anglo-hollandaise.

(2) Effectivement, la production industrielle allemande est très compétitive, d'autant plus que l'Allemagne n'a plus à supporter les charges d'une souveraineté coloniale. Martet, outre sa germanophobie, est comme beaucoup de Français de l'époque, un ferme partisan du protectionnisme et du "pacte colonial", qui réserve le marché des colonies aux produits de la métropole.

Les pagnes dont sont vêtues les dames de Dakar ou de Lomé arrivent bien de Manchester ou de Yokohama.

Chaberlot fait la Côte pour les cuvettes, et il la fait, en remontant, en commençant par le Gabon. Il l'a déjà faite trente-six fois, il la connaît comme ses poches, ses grandes poches, d'où, toutes les trois minutes, il tire sa boîte d'allumettes.

Je lui ai demandé ce qu'il pensait en général de la colonie.

- Une intense, une prodigieuse rigolade, m'a-t-il répondu, en bourrant sa pipe. On a fait des chemins de fer. Bon. Après quoi on s'est aperçu que les chemins de fer coûtaient trop cher. Alors on n'a plus fait de chemins de fer. Seulement, on s'est dit : "Ces pauvres nègres, on ne peut tout de même pas les laisser comme ça. Il faut leur faire des routes". Remarquez que les pauvres nègres vivaient très bien sans routes qu'avec les routes ils ont vu arriver la maladie du sommeil <sup>(1)</sup>, qui les fait crever, et l'impôt, qui ne les ressuscite pas. Bon. On leur a tout de même fait des routes, ou, plutôt, - c'est le côté charmant de l'histoire, - on ne leur a pas fait des routes, on les a priés de faire des routes. On leur a dit : "Vous allez faire de belles routes sur lesquelles pourront galoper des autos, et, de cette façon, vous ne serez plus soumis à la dure corvée du portage. Ça n'est pas amusant le portage". - "Non, ont dit les nègres. Ça y pas bon, le portage". Ils se sont mis à faire des routes. Malheureusement, en Afrique, de temps en temps il pleut, et, quand il pleut, il pleut bien, il pleut si bien que, lorsque la pluie a fini de tomber, de la route il ne reste plus guère qu'une espèce de bouillie gluante qui s'est répandue de tous côtés. La route, on ne la voit même plus. Donc, une fois ces belles routes tracées, avec, de chaque côté, une garniture de citronnelle pour que cela fasse gentil <sup>(2)</sup>, il s'est mis à pleuvoir et les routes sont devenues ce que je viens de vous dire. Alors il a fallu les refaire ; il a fallu que les nègres les refissent ; il faut que d'un bout à l'autre de la saison des pluies, ils les refassent, les pauvres nègres. Ils n'ont pas compris, ils ne comprennent pas. Il y a peut-être un

(1) Exact. Jusque là localisée, elle explose dans les années 1920.

(2) La citronnelle a des racines extrêmement développées qui stabilisent efficacement les talus artificiels (quand ils sont bien faits).

peu moins de portage... C'est possible. Moi, je crois qu'il y en a tout autant mais qu'au lieu de se faire par de charmants sentiers ombragés, comme hier, il se fait maintenant par les routes, au soleil. Mais admettons qu'il y en ait moins. Admettons qu'il n'y en ait plus, qu'il n'y ait plus de porteurs. En revanche, il y a des milliers et des milliers de cantonniers ; l'Afrique est un pays exclusivement peuplé de cantonniers. Toute l'Afrique est sur les routes, à les pilonner, à les rafistoler, et, de temps en temps, les pilonneurs et les rafistoleurs s'arrêtent pour regarder passer une auto, messagère du progrès.

- Mais que fallait-il donc faire ? Lui ai-je dit.

- Mais pourquoi voulez-vous faire quelque chose ? A-t-il répondu.

[. . .]





## I

Un soir, au large de la Gold Coast, par le travers, comme qui dirait, du Cap Saint-Vincent <sup>(1)</sup>, le commandant m'annonça que le lendemain matin on serait mouillé devant Lomé "et que trois heures avant d'arriver on apercevrait le grand Bernard".

- C'est une montagne ? demandai-je.

- C'est un homme, répondit-il. Il exerce les fonctions de directeur du cabinet du Gouverneur. D'aussi loin qu'il aperçoit un bateau en mer, il s'élançe ; il se précipite au bout du wharf, dégringole dans un canot. On n'a pas encore sifflé le salut qu'il est déjà sur le pont. C'est sa passion. Il aime les bateaux.

- Grand ?

- Quelque chose comme trois mètres. C'est bien rare quand, ici, en passant par la salle à manger, il ne se prend pas les cheveux dans le ventilateur du plafond.

Par là-dessus la nuit passa ; l'aube, le jour vinrent.

A bâbord, toujours cette côte si basse qu'on se demande quel scrupule retient l'océan et l'empêche de tout submerger. Le filet d'argent de la barre, la grève couleur de blé mûr, et, tout de suite, la forêt, d'où, de temps en temps, surgit un arbre plus grand que les autres, une espèce de fou qui a l'air de se libérer avec rage.

Lomé apparut.

Lomé ressemble étonnamment à Port-Bouet <sup>(2)</sup>, et, quand je repartirai d'ici, filant vers le Cameroun, je dirai que Cotonou du Dahomey

(1) Cap Saint-Paul, entre la Volta et Keta.

(2) Port d'Abidjan avant l'ouverture du canal de Vridi (en 1950).

ressemble étonnamment à Lomé : des maisons, une petite ville bâtie sur cette côte basse d'où s'avance perpendiculairement une chose noire, qui est le wharf. A Lomé, il y a même deux wharfs, - l'ancien et le nouveau, l'allemand et le français. L'allemand tombe en ruines et le français se hérissé de six grues, magnifiques <sup>(1)</sup>.

Qu'est-ce qu'un wharf ?

C'est une jetée, - alors pourquoi dit-on : le wharf ? Pourquoi au Togo les autos observent-elles la conduite à gauche ? - une jetée en fer, haute sur l'eau, qui n'a pour but que de jouer un sale tour à la barre. La barre, ainsi que nul n'en ignore, est une grosse, grosse vague, - à de certains jours et de certaines heures, très, très grosse, - qui est composée en principe de trois rouleaux et qui vient se briser sur le rivage, sans trêve, ni repos, en faisant un potin de tous les diables. Il y a des ports, sur la Côte, qui n'ont pas de wharfs et où, quand on veut du rivage gagner le cargo ou le paquebot ou, du cargo ou du paquebot, gagner le rivage, on s'embarque et on embarque sa petite valise dans une grande barcasse que manoeuvrent des payageurs. Les payageurs se mettent à piocher la mer avec leurs petites pagaies et se lancent à l'assaut de la barre, retombent, vous laissent retomber de l'autre côté. Comme cela trois fois : les trois rouleaux. Très désagréable. D'autant que de temps en temps, la barque se retourne. On n'est pas noyé, parce que les noirs savent nager et qu'ils ont droit à un pourboire quand ils vous repêchent. On n'est pas mangé par les requins, parce que, généralement, il n'y a pas de requins dans les rouleaux de la barre. Ou alors des tout petits, qui n'osent pas. Mais on risque de recevoir sur le crâne la barque, qui est assez lourde.

Le wharf supprime ce désagrément. Il s'avance en mer jusqu'au-delà de la barre et il vous cueille avant que vous soyez fracassé. Tout à l'heure, il sera exposé comment et dans quelles conditions de charme et de douceur.

Donc, voilà Lomé.

On a mouillé les ancres. J'ai fait mes adieux à tous ceux que nous n'avons pas encore débarqués en cours de route.

Je n'ai pas encore vu le grand Bernard...

---

(1) Il fonctionne depuis 1928.

Le commandant me montre une petite barque blanche que traîne une chaloupe à vapeur et qui se dirige vers nous :

- Le voilà, dit-il.

Le grand Bernard grandit, passe de l'arrière-fond au premier plan, nous accoste, avec sa petite barque blanche montée de six marins noirs en bel uniforme de coutil bleu, grimpe à bord ; il est grand, effectivement ; une damnée grande perche.

- Bonjour, me dit-il. On vous attend.

Il arrête un noir, deux noirs, trois noirs, charge chacun d'eux d'une de mes trois petites valises.

Puis se retournant vers moi :

- Vous avez de la chance. Il n'y a pas de barre du tout.

Le bateau danse, joue à saute-mouton sur les trois rouleaux :

- j'aurais pourtant cru que...

- Ça, de la barre ? Vous n'avez rien vu !

Il agite ses grands bras et ses grandes jambes, a l'air de brasser des foules. Une grosse voix de gosse en train de muer, des yeux clairs et jeunes. Autour de lui les gens s'affairent, se bousculent. Je vois passer mes trois valises dans trois directions opposées ; lui, il voit mon émoi et mon regard chargé d'inquiétude :

- Ça se retrouvera, dit-il. Tout se retrouve. Même ici.

Le supplice du "panier" commence. Je suis descendu du pont des premières sur le pont des secondes. Là, le commandant, en grande tenue, surveille la manoeuvre.

J'ai pris place dans le panier.

Le panier n'est naturellement pas un panier.

Le panier est une espèce de caisse en bois, sans couvercle ; on dirait un peu une de ces balancelles comme il y en a dans les manèges de chevaux de bois. Seulement dans les manèges de chevaux de bois c'est habituellement peint en rouge, avec des dessins d'or. Ici c'est peint en gris, comme les torpilleurs. De plus, c'est muni par en dessus d'une armature de fer : les anses de ce panier.

Je suis donc monté là-dedans ; j'avais reçu le baptême à Port-Bouet. Je me suis assis sur l'une des deux banquettes dont la balancelle est garnie, le grand Bernard est monté à son tour, s'est assis sur l'autre banquette, en

face de moi, et, sur un commandement, les gars qui, là-haut, font marcher les treuils et les mâts de charge, ont “envoyé”.

C'est-à-dire que le grand Bernard et moi, nous avons été enlevés dans les airs, arrachés du pont, balancés au-dessus des flots, nous avons tourné trois ou quatre fois sur nous-mêmes et qu'après avoir heurté deux ou trois fois la coque du *Hoggar*, - boum ! boum ! boum ! - nous nous sommes retrouvés en bas, tout en bas, au fond de la petite barque blanche aux six matelots noirs, vêtus de bleu.

J'ai dit à Bernard :

- On n'aurait donc pas pu trouver quelque chose de plus pratique ?

- Ça ? m'a-t-il répondu. Qu'est-ce que vous voulez de plus pratique ?

Sur quoi, le gros crochet de fer qui nous suspendait au mât de charge s'est décroché ; il est tombé sur le crâne de Bernard, de tout le poids de ses quarante kilos. Bernard a un peu crié, agité ses grands bras, et, la petite chaloupe à vapeur nous ayant jeté une corde, nous avons gagné le wharf, à la traîne. Arrivés au wharf, la même comédie a recommencé, une des grues est venue nous pêcher au fond de notre petite barque, nous a promenés par les espaces, déposés doucement - boum ! - sur le tablier du wharf, nous sommes sortis de notre panier, et, là, j'ai trouvé trois messieurs togolais, pieds nus ; chacun d'eux trois portait chacune de mes trois petites valises.

Bernard et moi, nous sommes montés sur un petit wagon que deux autres messieurs togolais se sont mis à pousser, joyeusement, d'un bout à l'autre du wharf, et, bientôt, nous prenions pied sur une terre rouge où un sixième monsieur togolais m'invitait à payer quelques francs pour couvrir en partie les frais d'établissement du wharf.

## II

- Qu'est-ce que vous venez faire ? m'a dit le gouverneur, M. de Guise <sup>(1)</sup>.

Il s'est levé pour me serrer la main, s'est rassis derrière son bureau ; je sens que c'est froid, assez froid. Il y a eu un certain nombre d'histoires, - André Gide, Albert Londres <sup>(2)</sup>, - qui font que les coloniaux se méfient toujours un peu de ces hommes de plume qui viennent leur faire une petite visite.

- Monsieur le Gouverneur, ai-je répondu, je viens parce que les Allemands redemandent leurs colonies et qu'il y a des gens, chez nous, de très braves gens qui vont répétant : "S'il n'y a que cela pour leur faire plaisir, et pour qu'ils nous fichent la paix, rendons leur le Togo et le Cameroun".

- C'est peut-être qu'ils ne savent pas très bien, ces braves gens, où sont le Togo et le Cameroun et ce qu'ils sont.

- Peut-être. Moi-même, je ne le sais pas très bien. Je viens pour l'apprendre, et, une fois que je l'aurai appris, pour l'enseigner.

- Bon, fit-il. - Son visage s'éclaira un peu. - On vous montrera tout ce que vous voudrez. Sans rien vous cacher. D'abord, parce qu'il n'y a rien à cacher.

- Deuxièmement, ai-je dit, je me suis laissé conter que les Allemands ne se contentaient pas de souhaiter le retour de leurs colonies à la mère patrie et que depuis quelque temps ils s'agitaient un peu, vous ennuyaient.

- Fräulein <sup>(3)</sup> Dinglireiter ?

- Fräulein Dinglireiter, oui. D'autres aussi.

(1) Commissaire de la République au Togo du 27 décembre 1931 au 18 octobre 1933. La scène se passe en juillet ou en août 1933.

(2) Le "*Voyage du Congo*" du premier (1929) et les articles du second ont provoqué de violentes polémiques dans les années précédentes.

(3) "Mademoiselle", en allemand.

- On vous ouvrira les dossiers.

- Une troisième chose, Monsieur le Gouverneur. Je voudrais savoir ce que, vous, personnellement, vous pensez du Togo et du Cameroun, et des revendications allemandes.

- J'en pense tout simplement que le Togo est un beau pays. La France y a dépensé beaucoup de peine, beaucoup d'argent. Il serait assez ennuyeux de penser qu'on n'y a travaillé que pour le Roi de Prusse<sup>(1)</sup>. Le Cameroun, lui, est la porte du Tchad. C'est un pays d'une richesse prodigieuse, d'un avenir illimité. Vous dites qu'il y a des gens chez vous qui seraient prêts à le rendre à l'Allemagne. Triste, cher Monsieur. J'y vois le signe qu'il y a tout de même chez nous quelque chose qui ne va pas très bien.

- Monsieur le Gouverneur, que pense de tout cela le Ministère ?

- J'ai écrit au Ministre, il y a quelque temps. Je lui ai demandé :

“Dites-moi ce qu'on a l'intention de faire du Togo et du Cameroun, si on veut les garder ou les rendre ? Parce qu'on a fait ici beaucoup de bonnes choses mais qu'on en aurait fait de meilleures encore, si on avait été sûr de l'avenir”.

J'attends la réponse.

Il s'est ouvert ; le ton, le regard ont changé. C'est un homme d'une soixantaine d'années<sup>(2)</sup>, maigre, émacié. Tout d'abord j'ai eu l'impression d'un corps las et d'une âme vacillante, sans chaleur. Mais peu à peu j'aperçois dans le regard de claires petites lueurs d'acier. Je découvre des choses : une simplicité, une modestie, un dégoût de l'emphase, des attitudes tranchantes ou héroïques, qui, petit à petit, vous conquièrent. L'homme qui est là ne se presse pas de se faire une opinion, et, quand il s'en est fait une, il n'a point honte à la rejeter s'il en découvre la fausseté.

- Mais laissons de côté mon opinion, reprit-il. Occupons-nous de la vôtre. Il y a beaucoup de choses à voir... Les routes, les ponts, les écoles, les hôpitaux...

(1) Expression née au XVIII<sup>e</sup> siècle, où la Prusse -ancêtre de l'Allemagne moderne- avait seule tiré des avantages d'une alliance avec la France.

(2) Il a 61 ans.

- Je voudrais surtout voir les hommes, répondis-je. Un pont au Togo ne doit pas se distinguer beaucoup d'un pont en France. Mais bâtir un pont au Togo doit demander d'autres qualités que de bâtir un pont en France.

- Bon, fit-il. Costarramone.

Il décrocha son téléphone, appela les Travaux publics et eut Costarramone, qui en est directeur. Costarramone fut prié de venir.

- Maintenant, allons voir ma femme, dit M. de Guise, en se levant.

Le bureau de M. de Guise est au rez-de-chaussée de cette grande construction vaguement moyenâgeuse qui a été bâtie par les Allemands face à la mer et qu'on appelle, pompeusement, le Palais du Gouvernement. Les appartements du gouverneur sont au premier : de grandes pièces, claires et fraîches, avec vue sur cette mer sans une voile, sans une fumée, et les mandariniers du parc, les palmiers de la belle et large route qui borde la plage.

Nous trouvâmes Mme de Guise comme elle était en train de donner des ordres à son chauffeur, lequel est prénommé Momo. Momo est un noir vêtu de blanc, avec, à la main, une belle casquette. Mme de Guise est une femme souriante et charmante. Elle vint à moi et me dit :

- Il y a par ici une ville qui s'appelle Palimé<sup>(1)</sup>. Palimé a élu l'année dernière sa plus belle négresse, Miss Palimé. Momo est passé par là et a enlevé Miss Palimé. J'aime beaucoup Momo. Asseyez-vous.

Je m'assis. C'était un grand salon avec de jolis meubles de bois clair, et, par terre, des tapis de fourrure, quantité de tapis de fourrures.

- C'est du lapin, répondit-elle.

Nous nous mîmes à rire, tous les deux. M. de Guise se mit à rire, lui aussi. Nous étions trois bons amis. Par les fenêtres ouvertes venait jusqu'à nous le bruit sourd de la barre, qui ressemblait à une canonnade lointaine. Un boy entra, apportant des verres de punch froid. Il était tout de blanc vêtu, lui aussi, il avait une tête admirable d'anthropophage<sup>(2)</sup>

(1) On a conservé dans tout ce texte la graphie de l'édition de 1934.

(2) On aurait aimé savoir quels sont, pour l'auteur, les critères d'une authentique "tête d'anthropophage".

et des pieds énormes, nus. Nous bûmes nos trois verres de punch. Nous parlâmes de Lomé, du Togo, des routes, de la mer, des fruits.

Mme de Guise me dit :

- Ici, l'avocat est un fruit, le gendarme est un oiseau et le capitaine un poisson.

- Madame, lui demandai-je, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore parlé de Paris ?

- Je vous en aurais peut-être parlé, fit-elle, si j'avais pensé qu'à Paris on parlât beaucoup de Lomé.



## III

J'ai vu Costarramone. Il est petit, noir, noueux, nerveux, roule les *r*, - Costarramone, - et il a tout à fait l'air d'un joueur de pelote basque.

Il m'a emmené chez lui, aux Travaux publics. C'est une grande bâtisse entouré d'un vaste jardin tout plein de flamboyants et de lianes corail, de volières et de poulaillers. J'ai dit à Costarramone :

- Oh ! Oh ! vous avez un beau jardin !

- Vous aimez les jardins ? m'a-t-il demandé.

- Ma foi, oui, ai-je répondu. D'abord parce qu'ils sont jolis et ensuite parce que c'est le signe que les gens qui vivent là sont heureux et n'ont pas l'intention de partir demain.

- Je n'ai pas, moi, personnellement, l'intention de partir demain, m'a-t-il dit, en riant et en roulant les *r*.

Il m'a emmené voir son jardin. Il y avait "jusqu'à des fraisiers", et, derrière des grillages, jusqu'à des canards et jusqu'à une biche. Il y avait jusqu'à un tennis.

- Evidemment, évidemment, m'a-t-il déclaré, pour faire un jardin, il faut de la terre et les médecins par ici n'aiment pas beaucoup la terre : elle attire le moustique. Ils ne voudraient voir que du sable. Mais la santé morale, ça compte. Venez voir les bureaux...

Nous avons parcouru les bureaux, nous sommes entrés dans le bureau de Costarramone. Devant la fenêtre un dessinateur dessinait. Il se nomma. Il s'appelait Petit et avait une belle tête photogénique de pionnier :

- J'arrive de Klouto, sur la frontière de la Gold Coast, me dit-il. Parce que les Anglais sont des gens bien gentils ; ils sont peut-être seulement un peu ficelle et mieux vaut encore se méfier. On ne s'est pas méfié quand il s'est agi d'établir le tracé de la frontière : ils ont trouvé le

moyen de nous couper la route qui amenait à Palimé, tête de ligne du chemin de fer, tout le cacao de la région. Alors je suis en train d'étudier une route Kpete-Bena<sup>(1)</sup>-Klouto qui remplacera celle qu'on nous a chipée. Je suis en train de me balader par là. C'est de la montagne. Malgré quoi j'espère m'en tirer avec des cotes de 5%.

- Ne dépassez pas le 5%, fit Costarramone. Vous me ferez plaisir.

Il avait étalé une grande carte sur la table, devant moi :

- Vous voulez que je vous fasse un petit topo, me demanda-t-il, sur la géographie, la configuration du Togo, ses rivières, ses montagnes ?

Je ne répondis pas ; je le regardais, un peu inquiet :

- Bon, dit-il. je vous fais ce petit topo.

“Le Togo, c'est une bande de terre située entre la Gold Coast anglaise et notre Dahomey. Largeur moyenne : 100 kilomètres ; longueur : 700.

“Bon. Passons aux rivières. Trois rivières principales : le Mono, le Sio et le Haho. Elles coulent à peu près du nord au sud, parallèlement, partagent toute la partie du pays qui avoisine la mer en trois bandes de terre : l'une située entre la frontière de la Gold Coast et le Sio, l'autre entre le Sio et le Haho et la troisième entre le Haho et le Mono, qui nous sépare du Dahomey.

“Voilà les régions basses du Togo. Voilà le problème, - le problème. Je vais vous dire comment nous l'avons résolu, - irrésolu.

Il avait posé sa main sur la carte. Je posai ma main sur sa main. :

- Non, lui dis-je.

- Vous ne voulez pas que je vous expose notre système routier, ferroviaire ?

- Non, fis-je. Vous serez très gentil, vous me ferez une note là-dessus, et je ne la lirai pas.

- Mais alors ?

- J'irai me promener sur les routes, je passerai sur les ponts...

- Pardon, pardon, s'écria-t-il. Il faut tout de même si vous voulez comprendre...

---

(1) Litimé. En fait la liaison Kpalimé-Badou par le plateau de Dayes ne sera réalisée que... 50 ans plus tard, par la SRCC.

- J'ai compris. Vous êtes un homme plein de feu, plein d'entrain. Donc, vous avez fait ce que vous avez pu et vous avez pu beaucoup.

- Oui.

- Alors, allons-nous promener.

- Mais le problème de l'eau ? Vous ne voulez rien savoir du problème de l'adduction de l'eau à Lomé ? Car il y a un problème de l'adduction de l'eau à Lomé !

- Racontez-moi ça...

- Ah ! c'est à mon tour de vous dire : Allons-nous promener !

Je m'y attendais : dans la voiture il prit sa revanche. La voiture me berçait, diminuait l'ardeur de mes réactions. Alors il parla, ce diable de Costarramone : topographie, hydrographie, routes, routes, routes, - routes transversales, routes longitudinales, route Lomé-Atakpamé-Sokodé, route Lomé-Palimé-Atakpamé, chemins de fer : chemin de fer Lomé-Palimé, chemin de fer Lomé-Anécho, chemin de fer Lomé-Atakpamé... On devait d'abord poursuivre le chemin de fer Lomé-Atakpamé jusqu'à Sokodé. En le poursuivant jusqu'à Sokodé... "Vous me suivez bien ?"

- Oui... oui...

- ... On faisait descendre vers le sud des Kabrès, que d'aucuns appellent les Cabrais. C'est une population vigoureuse, intelligente, travailleuse, et qui habite les régions surpeuplées du nord-est, en bordure du Dahomey. Seulement, la crise est venue et on s'est aperçu qu'on n'avait pas de quoi poursuivre le chemin de fer jusqu'à Sokodé : on l'arrête à Blitta <sup>(1)</sup>.

Puis j'entends qu'il est maintenant question des ponts, des ponts, bâtis en trois mois, des bacs, projetés construits... Pas d'argent, pas beaucoup d'argent... Un personnel réduit... "Vous me suivez ?" Non. Mal. Très mal. J'entends comme une sorte de ronronnement. Je ne sais pas très bien ce qu'est une culée de pont, moi ; j'ignore à quoi peut servir un moto-compresseur et ce qu'on entend par "coefficient d'exploitation"...

Je ne le suis pas mais je le regarde, et, vrai, je l'admire, ce petit homme brûlant de vie, de rêves, de projets, de volonté, qui a l'air de porter en lui tous ces ponts, tous ces trains, toutes ces routes. C'est beau, la vie.

---

(1) Le rail atteignit Blitta le 3 novembre 1933. La ligne fut ouverte au trafic le 1er juillet 1934. Victimes de la crise économique, les travaux furent "suspendus" - on le sait, toujours.

C'est beau, la foi. Je voudrais lui demander ce qu'il gagne, crûment, et je calculerais ce qu'un fonctionnaire de chez nous pour ce prix-là donne de son cerveau, de ses nerfs, de sa santé, - de sa vie. Evidemment, - et je m'en excuse auprès de lui, pour quand il me lira, - évidemment avec ses ponts, ses routes, ses trains, il m'embête et j'aimerais mieux n'avoir de pensée que pour ce beau chemin rouge bordé d'herbe verte, où l'auto file... Il m'embête, mais je l'admire. Il me rappelle un homme que j'ai vu à Dakar, Boucher, le directeur du Port, qui, lui, était plein de son port, de ses môles, de ses ateliers, de ses terre-pleins aux arachides, au charbon. Il me rappelle le directeur des Travaux publics de Conakry, qui, lui aussi, n'avait d'yeux, de coeur et d'esprit, que pour ses 500 kilomètres de routes, - pénétration de l'intérieur, liaison de la Guinée avec le Sénégal, etc. Gens terribles, exténuants, mais, ma foi, assez beaux, cher Costarramone... Allez, allez, parlez, je ne vous écoute pas ; je vous regarde... <sup>(1)</sup>

Je trouve tout de même le moyen de lui demander :

- Du temps des Allemands, qu'est-ce qu'il y avait comme chemins de fer ?

- Lomé-Palimé, 119 kilomètres, répond-il. Lomé-Atakpamé, 167 ; Lomé-Anécho, 44. Nous sommes arrivés ; nous avons trouvé des rails de 20 kilos, trop légers. Petit à petit, nous remplaçons cela par du standard de 26 kilos, et, pour ce qui est de la ligne Lomé-Atakpamé, en décembre on l'aura prolongée de 112 kilomètres... Pas mal, hein ?

“On voulait d'abord poursuivre la voie jusqu'à Sokodé. On l'arrête à Blitta. Bon. Seulement, alors, il y a la route, qui continue son petit bonhomme de chemin vers le nord, une bonne route et des ponts, naturellement... deux de 30 mètres, deux de 20 mètres...

- Construits ?

- Projetés... C'est la même chose...

La voix retombe dans son ronronnement. J'entends qu'il est question de bâtisses : on a bâti à Anécho une polyclinique, un hôpital à Mango... On a bâti... On a bâti...

---

(1) Jean Martet a quand même pris pas mal de notes, pour rédiger son livre.

Il pleut. La belle route rouge file sous nous.

Nous arrivons à Agouévé. <sup>(1)</sup>

L'auto s'arrête, on descend. On n'est pas très loin de la tombée de la nuit. Campagne déserte. Grandes herbes vertes d'où émerge de place en place un baobab, l'arbre le plus bête de l'Afrique, qui, avec le maximum de force, le maximum de branches et le maximum d'ostentation, porte le minimum de feuilles.

Un petit chemin, qui glisse : la pluie a transformé le sol de latérite en patinoire congruement savonnée.

- Voilà, me dit Costarramone. Lomé n'a pas d'eau. Ici, on a foré quatre puits qui atteignent des profondeurs de soixante mètres et qui donnent une eau excellente, chimiquement et bactériologiquement. Pendant quinze jours on a fait un essai. On a pompé chaque jour 1500 ou 1800 mètres cubes d'eau ; la nappe est restée la même. Alors Lomé va avoir de l'eau <sup>(2)</sup>. Arrivez. Vous allez voir les puits, et, si les hommes vous intéressent plus que les choses, vous allez voir un homme.

J'ai vu les puits, les pompes ; j'ai vu l'eau qui sortait.

Et j'ai vu l'homme.

Il s'appelle Dabézy. C'est un ancien adjudant du génie. Il porte aujourd'hui le titre imposant de chef de la station de pompage. Il vit seul parmi ces baobabs, entre ces puits, ces pompes, ces moteurs. Il a une tête admirable de beau spadassin de la Renaissance. Il nous reçoit, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, les cheveux d'un noir bleu, le menton menaçant et l'oeil de feu.

La nuit tombe, rapidement. Comme si on venait de jeter sur ce coin de brousse un voile couleur de cendre. Une nuit que, mon Dieu, nous, gens des lents et doux crépuscules, nous trouverions sinistre et qui nous glacerait un peu. Il y avait tout à l'heure, au pied de cet arbre, dans cette touffe d'herbe, un négrillon, avec un bidon d'eau sur sa tête, et, brusquement, la nuit a happé tout cela, le négrillon, le bidon d'eau et la touffe d'herbe.

(1) Agoènyivé, en fait au lieu dit aujourd'hui : Caccavelli (du nom d'un ingénieur corse qui a participé aux travaux). Les principaux forages de la Régie Nationale des Eaux du Togo sont toujours là.

(2) Cela attendra tout de même 1940.

Dabézy, lui, se fiche, s'archi-fiche de la nuit et de ce voile couleur de cendre... Littérature... Il est heureux, Dabézy ; il prend dans sa main cette eau qui sort des tuyaux, claire, pure, glacée, abondante, - et le reste en silence... Il nous montre cette eau ; dans sa main, et, la nuit venant, on ne voit déjà plus la main, on ne voit plus que cette eau où brille une dernière lueur... Pas un frisson. Pas un regret. Pas un grain de tristesse, de cafard. Pas d'homme plus heureux que celui-là.

Nous sommes repartis ; nous avons laissé Dabézy dans son désert, seul. J'ai dit à Costarramone :

- Est-ce la fièvre de l'âme ou celle du corps ?

- Où voyez-vous de la fièvre ? Répondit-il, joyeusement, en pataugeant dans la boue et dans la nuit. C'est un homme qui a du sang... Voilà tout...

## IV

J'étais allé faire un petit tour sur la plage. Une belle plage de sable fin, bordée de cocotiers. La barre, retentissante et fracassante. Un ciel couvert, toujours, couleur d'ouate légèrement argentée, une lumière d'opale qui vient on ne sait d'où.

Sur le sable des crabes couraient, minuscules, transparents, légers comme des araignées ; ils couraient si vite que mes yeux ne pouvaient les suivre. On aurait dit des ombres de duvets poussés par le vent.

J'étais allé aussi me promener dans Lomé, qui est une jolie ville aux grandes et belles avenues coupées bien droites. Des bâtisses confortables abritent la mairie <sup>(1)</sup>, le secrétariat général <sup>(2)</sup> ; de spacieux pavillons abritent les fonctionnaires et les commerçants. Des jardins, des arbres, des fleurs, une aimable chaleur qui ralentit le rythme de la vie et permet de goûter les choses, au passage.

J'avais traversé le marché indigène, où s'agitaient et jacassaient des centaines de dames noires, demi-vêtues ou somptueusement drapées de bleu, de toutes les nuances du bleu, - pagnes et boubous de Manchester ou de Yokohama, - coiffées de grands chapeaux de paille dorée qui ont l'air de soleils, bras nus, de beaux bras de bronze, ronds, dodus, fermes : tout cela charmant de couleur, d'harmonie, de puérils caquetages et de bonne humeur. Pas de "sous-alimentés" ni de "sous-alimentées". Des esprits chagrins m'avaient dit, en France : "Vous verrez là-bas des sous-alimentés par milliers..." Jusqu'à présent, beaucoup de gros ventres et d'opulents avantages... Pas beaucoup de traces de jeûnes prolongés...

J'avais fait quelques pas dans le quartier commerçant, j'étais entré dans quelques factoreries. Les factoreries sont des espèces de grands

---

(1) Actuel ministère de la Justice (construit en 1930-31)

(2) Actuelle direction générale des Douanes (construite en 1913-14)

bazars où on vend de tout ce dont un être humain peut avoir besoin pour vivre, depuis les lacets de souliers jusqu'au moulin à café, en passant par les boutons de manchettes, la pâte à reluire et les miroirs à trois faces. Vendeurs : des messieurs en pantalon blanc, sans veste, les manches de chemise relevées jusqu'au coude. Acheteurs : d'autres messieurs en pantalon blanc, sans veste, manches de chemise relevées, qui, eux, sont placés de l'autre côté du comptoir, jeunes ou vieilles dames noires drapées de bleu, que la redoutable opération qui consiste à acheter a rendues graves, fermées, et qui n'ont pas l'air de savoir très bien si elles sont entrées pour acheter des lacets de soulier ou un moulin à café. Il paraît que les dames noires ruinent les messieurs noirs. Elles y mettent le temps, en tout cas.

Puis j'étais rentré au palais du gouvernement par l'avenue Albert-Sarraut <sup>(1)</sup>. Des oiseaux chantaient dans les arbres, de tout petits oiseaux invisibles qui chantaient de tout petits chants pareils à ceux de nos grillons.

Au palais du gouvernement, je trouvai M. de Guise. Il me demanda si j'avais visité Lomé et si Lomé m'avait plu.

A quoi je répondis assez sottement :

- Oui, dis-je. Lomé m'a fait l'effet d'une ville bien calme, bien tranquille. Si tout le Togo ressemble à Lomé...

- Il doit me rester du temps pour rêver ?

- Non ?

- Il ne faut pas parler trop vite, fit-il en souriant. En Afrique, il n'y a rien de facile. L'Afrique est une espèce d'immense cercle vicieux.

La scène se passait dans le parc. Nous nous mîmes à tourner à pas lents autour du petit bassin creusé devant le palais et qui a pour but, je crois, de localiser les moustiques. Le soir n'était pas loin. Un vent frais s'était levé, balançait les cocotiers du boulevard de la République <sup>(2)</sup>.

- On vous a parlé des Kabrès ? Reprit M. de Guise.

- Oui, fis-je. On m'en a parlé.

- Les Kabrès sont des gens qui sont installés tout là-bas, au delà de Sokodé. C'est la plus belle race du pays, la plus vaillante et celle qui

(1) Avenue de la Présidence, du supermarché "Goyi Score" au palais des hôtes de marque.

(2) La Marina, toujours baptisée ainsi.



actuellement tire le moins de bénéfices de son travail : le pays kabré est un pays pauvre, hostile. Vous voulez planter une graine : il faut enlever un caillou pour pouvoir trouver un peu de terre. Pas de région plus peuplée, d'ailleurs.

“J’ai donc voulu éclaircir un peu le pays, amener les Kabrés dans des régions moins peuplées et plus fertiles<sup>(1)</sup>. J’ai voulu les amener à se répandre un peu vers l’ouest. Alors j’ai trouvé devant moi les médecins, qui m’ont dit : “Attention ! Le pays kabré est infesté de maladie du sommeil !”<sup>(2)</sup>

“J’ai dit aux médecins :

“- Mais pourquoi la maladie du sommeil infeste-t-elle le pays kabré ?

“- Parce qu’on ne peut atteindre les foyers d’infection, faute de routes...

“- Donc, ne croyez-vous pas qu’en installant mes villages kabrés sur le bord d’une route et qu’en les rapprochant des centres médicaux...

“- Non ! On dépistera peut-être plus facilement les malades mais en même temps on contaminera tout le pays ! Il n’y a rien qui vaille la route pour la propagation de la maladie du sommeil !

“Cercle vicieux. Premier cercle vicieux.

“- Il y a une chose bien simple à faire, ai-je dit alors aux médecins. Essayons de venir à bout de la maladie du sommeil chez les Kabrés.

“- Essayons, ont répondu les médecins. Nous, notre dévouement vous est acquis.

“Alors nous avons essayé. J’ai essayé.

“Et je n’ai pas pu.

“Et j’y ai renoncé.

“Parce que les Kabrés sont à cheval sur le Togo et le Dahomey. Pour arriver à quelque chose il aurait fallu que le Togo et le Dahomey fussent considérés comme ne faisant qu’une seule colonie, avec un plan de campagne médicale unique, une direction médicale unique.

“Or fondre en une seule deux colonies ! Deux administrations!

(1) En fait, la politique de migration des Kabyè vers les plaines du centre du Togo remonte au gouverneur Bonnacarrère, à partir de 1924-25. R. de Guise tire sans vergogne la couverture à lui.

(2) Elle a été détectée en 1927 dans la région de Pagouda, qui deviendra le centre de la lutte contre la trypanosomiase dans les années 1937-40 : la maladie (30 000 personnes infectées en 1937) sera alors éradiquée en quelques années.

“Alors les Kabrès continuent à crever de la maladie du sommeil et à gratter leurs cailloux pour y planter leurs graines ; les régions riches et sous-peuplées de l’ouest continuent à être sous-peuplées et leur richesse à être vaine...

Nous tournons toujours autour du bassin. Des margouillats, qui sont des lézards flasques à plaques orangées, courent devant nous, s’arrêtent pour nous regarder de leur petit oeil inquiet.

- Tout cela pour vous dire qu’il ne faut pas parler trop vite, conclut M. de Guise.

## V

On a beaucoup discuté sur l'utilité des colonies. Beaucoup de gens se sont demandé à quoi servaient les colonies, si, notamment, elles étaient faites pour les colonisateurs ou pour les colonisés. Je pense, moi, cyniquement, - et je ne crains pas de l'écrire, - qu'elles sont faites pour les colonisateurs et que c'est ce qui les justifie. Si elles étaient faites pour les colonisés, je dirais qu'il serait peut-être plus sage de réserver pour nous-mêmes tant d'argent et tant de peine, et, quand nous voulons bâtir des routes, des écoles, des hôpitaux, de les bâtir chez nous ; il n'y en a point trop.

Nous sommes au Togo et au Cameroun comme au Dahomey, comme au Sénégal, nous y sommes d'abord pour nous.

Ce qui ne veut point dire que nous n'y soyons pas aussi, ensuite, pour les autres. D'abord parce qu'il est très difficile d'être heureux quand tous les autres, tout autour de vous, sont malheureux. On n'a pas le coeur de sourire quand on est entouré de gens moroses.

Mais surtout, - si les idéalistes veulent bien me permettre de donner cette raison pour la bonne bouche, - parce que le succès, le bonheur, la santé d'une entreprise coloniale sont faits du succès, du bonheur, de la santé des colonisés.

Une bonne colonie qui produira et qui durera est une colonie où le matériel humain est amené à son maximum de rendement physique et intellectuel. Le devoir de la puissance colonisatrice est le même, qu'on le considère du point de vue de l'idéal ou du point de vue de l'intérêt. Il faut que l'indigène se porte bien, qu'il conserve sa santé et ses forces le plus longtemps possible, qu'il fonde une famille, que ses enfants vivent, se développent: voilà ce que l'idéal nous recommande, voilà ce que nous enseigne l'intérêt.

C'est pourquoi je suis allé un matin frapper à la porte du Médecin-Colonel Lefèvre, qui est chef du service de santé du Togo.

Je lui ai dit :

- Docteur, qu'est-ce que vous faites pour l'indigène ?

Il a eu une espèce de rire muet, qui lui a crispé la figure :

- Je fais ce que je peux, a-t-il répondu, et, si, comme je l'espère, vous m'apportez de France quelques millions, je ferai encore davantage.

“Qu'est-ce que vous voulez ? Des chiffres ?

Il est grand, mince, alerte, les cheveux blancs et le teint frais. Signe particulier : ce rire muet, qui lui crispe la figure et qui n'a point l'air du tout, d'ailleurs, de vouloir dire que toutes choses de ce monde soient tellement joyeuses.

- Donnez des chiffres, fit-il. Le service de santé du Togo comprenait, en 1921, 5 médecins européens et 46 agents indigènes. Il compte aujourd'hui 12 médecins européens, 9 agents européens affectés à des services divers (pharmacien, dentiste, etc.) et 210 agents indigènes, infirmiers, infirmières, microscopistes, etc.

“Et d'autres chiffres :

“En 22, 94 000 consultations. 1 million en 32.

“En 23, 14 accouchements. 1 372 en 32.

“En 24, 1 000 consultations de nourrissons. 41 000 en 32.

- Quel est votre budget, docteur ?

- En 1933, 7 millions.

- Qu'est-ce que paie un indigène pour les soins médicaux et les médicaments ?

- Rien ! Sont-ce des chiffres, cela ?

- Ce sont des chiffres...

- Créations, constructions nouvelles : on a bâti à Anécho un hôpital, une maternité, un dispensaire, une polyclinique ; on a bâti à Palimé une maternité ; à Atakpamé, un hôpital, une maternité ; à Sokodé, un dispensaire, un hôpital, une maternité ; à Mango, un hôpital...

- Et dans la brousse ?

- 34 dispensaires !

“On visite l’hôpital ? (1)

- Visitons, répondis-je.

Nous visitâmes. Rien ne ressemble à un hôpital comme un autre hôpital. Je ne décrirai donc point celui-ci : des salles, des lits, des couloirs ; des gens qui vont et viennent et qui sont peut-être des malades, peut-être des infirmiers. Il y a une pharmacie avec un pharmacien, parmi des boccas. Les noirs adorent les drogues, ont pour les drogues un respect, un culte qu’hélas, nous, blancs, à la suite d’un certain nombre d’expériences malheureuses, nous avons perdus. Le pharmacien veille sur ses boccas. Il y a une dentisterie avec des instruments très compliqués, très perfectionnés.

A côté de l’hôpital, se dresse une maternité pour les indigènes (2). Le docteur Lefèvre a de grandes jambes : il m’y entraîna et nous visitâmes. Une maternité togolaise est une bâtisse plus ou moins grande qui se compose d’un certain nombre de petites pièces, avec des lits. Dans chacune des petites pièces où le docteur Lefèvre me fit entrer il y avait une, deux, trois accouchées, et, avec chaque accouchée, un petit négrillon, la mère de l’accouchée, sa belle-mère, sa petite soeur, ses autres enfants, filles ou garçons, et, à l’occasion, le chien de la maison.

- Ce n’est pas un peu beaucoup ? demandai-je au docteur Lefèvre.

- Si, répondit-il. A Accra, en Nigéria<sup>(3)</sup>, les Anglais ont construit une maternité tellement belle qu’ils n’ont pas voulu la souiller par le contact de tant d’êtres. Ils ont interdit l’accès de la maternité à la belle-mère, à la petite soeur et au chien. Ce qui est très bien, du point de vue hygiénique et administratif.

“Seulement, personne ne vient accoucher dans leur maternité.

L’ancienne polyclinique<sup>(4)</sup> - car il y en a une nouvelle, un peu plus loin<sup>(5)</sup>, - l’ancienne polyclinique occupe le rez-de-chaussée d’un grand

(1) Il s’agit encore du vieil hôpital allemand, construit de 1909 à 1914 (aujourd’hui direction de la Planification scolaire).

(2) Actuelle gendarmerie territoriale (1923). L’“Oeuvre du Berceau” regroupe traditionnellement les femmes françaises sous la houlette de l’épouse du gouverneur.

(3) Lapsus : Accra est la capitale de la Gold Coast (Ghana).

(4) Actuelle ambassade de France (clinique et résidence du médecin depuis 1907).

(5) Toujours polyclinique, en face de la Sûreté nationale (1933).

pavillon au premier duquel le docteur Lefèvre a son appartement : ce qui prouve qu'il n'a pas trop peur des microbes grimpants. Elle consiste elle aussi en un certain nombre de petites pièces, pleines, à craquer, de dames noires qui viennent exposer leur cas et leur mal à des infirmiers noirs et solliciter d'eux la faveur de s'en retourner avec une petite drogue dans une petite bouteille ou dans un petit sac. Si les pharmaciens de chez nous souffrent de la crise, qu'ils aillent au Togo : ils y trouveront le plus admirable débouché à leurs gris-gris. Je ne sais pas si la polyclinique de Lomé guérit les noirs et les noires. En tout cas elle apporte le soulagement que rien ne peut plus nous donner, à nous, qui pour la plupart avons perdu l'esprit religieux.

Dans une de ces petites salles il y avait une jeune personne blanche et rousse, qui s'appelait mademoiselle Marcajour. Elle remplissait les fonctions d'assistante sociale. Fonctions délicates et qu'elle m'exposa d'une jolie voix, en souriant. Il s'agit de dépister les noires qui sont malades et ne veulent pas se faire soigner chez nous, ou qui vont avoir un enfant et prétendent accoucher chez elles. Il s'agit, quand on les a dépistées, elles, et, peut-être aussi, leurs maris, leurs frères, tout ce qui est malade, tout ce qui a besoin de bons gris-gris blancs dans de petits sacs ou des petites fioles, il s'agit de diriger tout cela sur l'hôpital, la polyclinique, la maternité et autres sanctuaires.

Je demandai à mademoiselle Marcajour si elle était contente des résultats obtenus par ses dépistages.

Dans l'ensemble, contente. Sans doute assez souvent les dames et messieurs noirs recevaient mal cette jeune fille blanche et rousse. Mais elle y retournait et les noirs finissaient par se lasser et par la recevoir assez bien. De retour chez elle, dans son petit bureau, pour se prouver à elle-même ses victoires, et, chaque soir, marquer le point, elle remplissait des fiches, des centaines et des centaines de fiches. Elle me les montra. Chacune d'elles représentait deux, trois, quatre visites souriantes et obstinées, et, finalement, le nègre, la négresse ou le négriillon se décidant à faire camarade et à changer de superstition. Je la félicitai. C'est très bien de croire à ce qu'on fait et de le faire avec tant d'ordre, de méthode et de modestie. Mademoiselle Marcajour n'aurait pas d'aussi beaux cheveux roux, je dirai qu'il ne lui manque que la cornette <sup>(1)</sup>.

---

(1) De religieuse.

Nous sortîmes. Je dis au Docteur Lefèvre que, maintenant, il me semblait que j'eusse assez absorbé du service qu'il dirige avec tant de science et de si grandes jambes. Il me répondit qu'il n'y avait plus que la nouvelle polyclinique à voir, - c'est vrai, j'avais oublié la nouvelle, - et qu'ensuite il me lâcherait, avec le regret de ne pouvoir me faire visiter lui-même les hôpitaux, dispensaires et maternités d'Anécho, de Palimé, d'Atakpamé, de Sokodé, etc., etc.

Nous nous en fîmes donc à la nouvelle polyclinique, qui n'était pas encore en service. C'est une très belle polyclinique : une pièce centrale, et, rayonnant autour de cette pièce, d'autres petites pièces pour les pansements, la pharmacie, les injections, etc. Le docteur Lefèvre allait, venait, entrait, sortait, ouvrait et fermait les portes : il était ravi. Il m'expliqua que les indigènes étaient des gens qu'on "canalisait" difficilement. Le gros problème est celui de la canalisation. On les avait canalisés. Ils pouvaient maintenant arriver les yeux fermés ; sitôt la première porte franchie, ils étaient comme pris au piège et n'avaient plus qu'à suivre le mur, sans risquer de quitter les lieux avant d'avoir été examinés, auscultés, inventoriés, injectés...

- Et guéris ? demandai-je.

Le docteur Lefèvre me répondit que je ne méritais pas d'être malade, que je n'avais pas la foi ; il m'emmena chez lui.

Madame Lefèvre est d'Avignon. C'est dire que son logis est un logis chantant et que s'il y a par le monde un certain nombre de sujets de préoccupation ou de mécontentement, ils restent en bas avec les microbes de la polyclinique. Nous parlons. Je ne sais de quoi au juste. Peu importe. J'écoute ce charmant accent qui a l'air d'amener jusqu'ici comme un joyeux coup de mistral<sup>(1)</sup>. Le docteur Lefèvre rit, silencieusement, se lève, se rassied, se relève, et se promène de long en large comme s'il craignait que l'ankylose ne s'emparât de lui brusquement.

---

(1) Vent du nord caractéristique de la basse vallée de Rhône, particulièrement à Avignon.

## VI

Déjeuner au gouvernement. Chère excellente. Je demande à Madame de Guise :

- Madame, le Togo a-t-il une cuisine ?

- Monsieur, me répond-elle, prenez une trentaine de gombos, découpez-les en petits morceaux et jetez-les dans une marmite. Verser quatre verres d'eau et un quart de litre d'huile de palme. Ajoutez un gramme environ de natron et mettez la marmite au feu.

“Vingt minutes d'ébullition.

“Mettez un tout petit morceau de poisson séché, de la viande *ad libitum* et six ou huit crabes en morceaux.

“Cinq minutes d'ébullition.

“Moulez séparément un quart de poignée de piment, trois tomates et cinq crevettes fumée. Jetez dans la marmite.

“Cinq minutes d'ébullition.

“Ajoutez vingt-cinq crevettes fraîches, du sel.

“Cinq minutes d'ébullition.

“Enlevez la marmite du feu. Servez.

“C'est le calalou togolais.

Je demande à Monsieur de Guise :

- Monsieur le Gouverneur, le Togo a-t-il des dieux ?

- Monsieur, me répondit-il, il a le fétiche Dodede <sup>(1)</sup>, le fétiche Legba <sup>(2)</sup>, le fétiche Voudou <sup>(3)</sup>, etc., etc. Autant de fétiches que de choses

(1) R. de Guise fait une joyeuse salade des cultes de la région côtière. “Dodede” est une cérémonie de purification et d'expulsion de la maladie (*dq*) hors du village.

(2) Un *legba* est ce que l'on appelle communément “fétiche” : une statuette d'argile anthropomorphe où s'incarne une puissance surnaturelle (en général édifée à l'extérieur des maisons).

(3) Un vaudou est une force surnaturelle en relation avec les hommes.



à protéger, de maux à guérir. Kpéli <sup>(1)</sup> guérit les ulcères, Drou <sup>(2)</sup> défend contre le caïman...

- Que sommes-nous donc venus faire dans ce pays qui a déjà tant de dieux et de si bonnes sauces ?

L'un des invités me répond :

- Nous sommes venus apporter à ces braves gens les boîtes de conserves qui leur détraquent l'estomac et un dieu blanc, dieu d'amour, de pardon, de charité, d'humilité, de renoncement, qu'ils ne digèrent pas davantage.

---

(1) *Legba* protecteur des villages contre les maladies.

(2) Le seul "Drou" connu est une cérémonie de réjouissance dans la forêt sacrée de Glidji.

## VII

Le grand Bernard m'a mené à monsieur Martin, directeur par intérim de l'Enseignement <sup>(1)</sup>.

Monsieur Martin m'a dit :

- Nous allons d'abord jeter un coup d'oeil au cours complémentaire <sup>(2)</sup>. C'est un cours qui forme des employés d'administration, des employés de commerce.

- Allons, ai-je répondu.

Puis sur le pas de la porte de la première classe où nous entrons :

- J'espère que vous ne leur parlez pas de nos ancêtres les Gaulois ? lui ai-je dit, en riant.

Il s'est mis à rire aussi :

- Nous les a-t-on assez reprochés !

Nous sommes entrés. Il y avait une trentaine d'élèves noirs, de bons petits gars ; un jeune instituteur noir écrivait une poésie au tableau, à la craie. J'ai dit bonjour aux bons petits gars, serré la main de l'instituteur, et, tirant de ma poche mon crayon et mon calepin, je me suis mis à copier la poésie.

- Qu'est-ce que vous copiez ? m'a dit M. Martin.

Il a regardé le tableau et il a lu :

*Oh ! France ! Oh ! terre généreuse :  
Sol sacré que les vieux Gaulois  
Ont dans leur ardeur belliqueuse  
Arrosé de sang maintes fois !*

- Sacrés Gaulois, a-t-il dit.

(1) En l'absence de Robert Imbert, qui a exercé la fonction pendant près d'une décennie (voir 2ème partie, p. 160

(2) Construit en 1928. Futur lycée Bonnevillière, actuelle ENA.

Il m'a entraîné dans la cour, et, là, il m'a appris ce qu'on a fait au Togo pour l'enseignement : on a fait ce qu'on a pu, tout ce qu'on a pu.

D'abord, on a voulu amener aux écoles le plus grand nombre possible d'élèves. Ils sont venus. Ils sont venus si nombreux qu'un beau jour on s'est aperçu qu'ils étaient trop <sup>(1)</sup>. Alors on a fixé des âges-limite : 15 ans pour les écoles de village, 17 pour les écoles régionales <sup>(2)</sup>.

Bon. Seulement on s'est aperçu que même avec ces âges-limite il en venait encore trop et on s'est aperçu que quand un jeune monsieur noir sortait de l'école à 17 ans, on n'avait fait de lui ni un avocat, ni un médecin, ni un ingénieur ; on avait fait de lui simplement une espèce de bricoleur intellectuel et il était à jamais perdu pour le travail des champs.

Or le travail des champs est ici le seul travail qui compte. Le reste est littérature.

On avait fait de lui un bricoleur intellectuel, un pauvre petit gratte-papier de quatre sous, prétentieux comme une pintade, dépaysé devant sa machine à écrire ou à son guichet, et, assez souvent, crevant de faim, faute de machine ou de guichet.

La bonne volonté vous joue de ces tours.

Pour le plaisir de faire pénétrer les lumières de la pensée française dans la brousse de Klouto, d'Atakpamé, de Nouatya <sup>(3)</sup> et de Sokodé, on avait tué un certain nombre de cultivateurs et on avait lancé en circulation un nombre équivalent de ratés, lesquels sont les meilleurs porteurs et propagateurs du germe bolchevik <sup>(4)</sup>.

Donc on a fait fausse route. On va revenir en arrière et abaisser les âges-limite encore davantage. On a voulu trop bien faire. On va essayer de faire moins bien. Ce sera certainement beaucoup mieux. Je n'ai évidemment pas demandé à M. Martin si l'idéal ne serait pas de supprimer toutes les écoles et tout le service de l'Enseignement. D'abord parce que ce n'eût pas été gentil pour cet homme si charmant et qui fait ce qu'il peut,

(1) Plus exactement, la crise économique réduit brutalement les débouchés pour les diplômés. On vérouille donc l'entrée dans les écoles. Le nombre d'élèves chute de 7700 en 1930 à 6000 en 1931, pour remonter ensuite : 6200 en 1932, 7400 en 1933, 8100 en 1934 (à peu près à égalité entre enseignements officiel et privé). Le thème du déscolarisé inadapté et aigri est alors fréquent dans le discours colonial.

(2) Décret de 28 juin 1928.

(3) Souvenir de la graphie allemande, devenue Nuatja en français ; aujourd'hui Notsé.

(4) Sic. Grande terreur de la bourgeoisie de l'époque.

avec ses tâtonnements. Ensuite parce qu'il serait tout de même un peu trop simple de s'en tirer en ne faisant rien. Enfin parce qu'il y a un siècle et demi nous avons pris cette vieille maison de repos pour jeune gens de bonne famille, qui s'appelait la Bastille ; il en est résulté pour nous beaucoup de devoirs, à côté de quelques droits. Partout où nous irons maintenant, nous traînerons avec nous les lumières de l'esprit et serons tenus de les répandre à pleines mains. Tant pis si de ces lumières il doit résulter dans certains cas encore un peu plus de gâchis et de souffrance. Un principe est un principe.

M. Martin n'a point ses esprits tournés pour le moment vers la prise de la Bastille ; il m'emmène à l'école des filles.

C'est très gentil. Il y a des petites négrillons hautes comme ça qui chantent "*le petit navire*" en petit nègre. Rien de plus charmant que le "*petit navire*" avec des mots qui ne sont plus de chez nous. Il y a aussi, sur l'un des bancs, devant nous, parmi les petites noires, une petite métisse toute blanche et qu'on est d'autant plus tenté de serrer sur son cœur qu'elle n'a pas l'air du tout de se plaindre de son sort et qu'elle chante, comme les petites noires de la même voix, avec le même sérieux et dans la même langue. C'est un cadeau fait par un monsieur blanc à une petite dame noire. Un jour, il a repris le bateau.

Puis il y a l'éducation physique. M. Martin nous a emmenés, le grand Bernard et moi, sur le terrain de sport et nous avons assisté à une leçon de gymnastique. Ce qui est un bien étonnant paradoxe. M. Martin eût été un homme moins solidement campé sur ses bases pédagogiques et avec qui on eût pu sourire, je lui aurais dit :

- Hé ! quoi ! c'est nous, blancs, fils d'avocats, de médecins, fils de gens et gens nous-mêmes qui depuis tant de siècles avons oublié ce qu'est le saut, la marche, la course, la lutte, c'est nous qui allons enseigner l'éducation physique à ces négrillons, fils de chasseurs, fils de guerriers, de porteurs, de nageurs, de payeurs !

Je n'ai point dit cela. L'eussé-je dit que, sans doute, M. Martin eût eu, lui, de bonnes raisons à objecter, et, notamment, que si nous n'immobilisions pas pendant de longs instants de longues files de jeunes gens, pour regarder sauter un de leurs camarades, il faudrait que ce même temps fût consacré à l'étude d'une histoire sacrée entre toutes, celle de nos ancêtres les Gaulois. Ceci ne vaut pas mieux que cela.

J'ai quitté M. Martin sur ces mots :

- Que pensez-vous de vos élèves ?

- Très bons quand il s'agit de copier, m'at-il répondu. Mais pas pour deux sous de génie inventif.

- Monsieur Martin, un homme moyen a-t-il donc tant besoin de génie inventif ?

- C'est vrai.

- Y a-t-il beaucoup de blancs qui soient pourvus de ce génie inventif ?

Il sourit :

- C'est vrai.

Car il est honnête et ne tient point à avoir raison, envers et contre tout.

Nous sommes partis. Je me suis mis à fredonner "le petit navire" en petit nègre.

Le grand Bernard a compris que je n'admiraïs peut-être pas absolument tout ce qu'on venait de me montrer. Il s'en étonne, et, probablement, s'en offense. Je sais ce qu'il pense : l'enseignement est une chose délicate, évidemment, une arme parfois à deux tranchants et à laquelle il ne faut toucher qu'avec la plus grande prudence. Mais l'enseignement est tout de même l'enseignement, et ne lui devrait-on que le service qu'il a rendu aux noirs et aux blancs en permettant à ceux-là de communiquer avec ceux-ci, on lui devrait une fière chandelle.

Il me laisse à ma porte, entre dans son cabinet, s'assied à son bureau, et, sur son bureau, il trouve une feuille de papier, quelques lignes d'une écriture appliquée, presque élégante, une signature : Mathias. Mathias est un des employés, noirs, du gouvernement, un produit, justement, de notre pédagogie.

- Que dit Mathias ? fait le grand Bernard. Et il lit ceci :

*Cher chef du service,*

*J'ai l'honneur de vous faire savoir que M. Kodjo est avec moi ici en attendant et qui peut surveiller ma place.*

*Dans l'attente d'une suite favorable, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir m'excuser pour quelques moments que j'emploierai pour faire mes besoins.*

*Veuillez agréer, cher Monsieur,*

*Je suis votre  
Mathias.*

## VIII

Nous sommes partis de Lomé très tôt, le matin, en auto. Le grand Bernard et madame Bernard m'accompagnent. Au volant, Momo, le chauffeur noir du Gouvernement.

Nous prenons une belle route rouge, tracée à travers la brousse et la forêt, bordée de termitières hautes comme des chapelles, bordée de manguiers, de bananiers, de baobabs stupides et de fromagers colossaux, de villages emplis de négrillons que l'école gratuite et obligatoire n'a pas encore happés. Maintenant, je n'ai pas emporté de calendrier et il est très possible que ce soit aujourd'hui jeudi.

Nous arrivons à Palimé.

Palimé est un gros village, qui est situé non loin de la frontière anglaise de la Gold Coast et qui est la tête de ligne du chemin de fer du cacao. Ainsi nommé, ce chemin de fer, parce que, de toute cette région Palimé-Klouto, qui est la grande région cacaoyère du Togo, il ramasse les cabosses aux fins d'exportation. Là, nous sommes reçus par deux hommes, qui sont venus à notre rencontre en auto et qui s'appellent, l'un, celui qui a des gants, Mary, et l'autre, celui qui n'a pas de gants, et qui n'a pas de veine non plus, Burlereau <sup>(1)</sup>

Mary est l'administrateur-commandant du cercle <sup>(2)</sup>, en résidence un peu plus loin, à Misahohé ; Burlereau est son adjoint. Mary est un homme tout à fait gentil qui passe son temps à mettre ses gants, et à les ôter, qui ne manque pas d'humour, d'esprit, qui m'a reçu fort courtoisement et dont les vins sont excellents.

---

(1) En fait Burluraux.

(2) De mai 1933 à janvier 1935.

Burlereau, lui, est homme qui n'a pas eu de veine dans la vie, qui a toujours traîné la guigne après lui et qui la porte sur sa figure.

Il a été officier, a eu tous les embêtements possibles avec un gestionnaire qui, un beau jour, a levé le pied. Il est entré dans l'administration civile, dans un bureau, en refermant brusquement la porte pour que la guigne n'entrât pas avec lui, et, quand il s'est retourné, la guigne était là. C'est un homme fort loin d'être sot, lui aussi ; il suffirait peut-être d'un éclair de veine pour que cela lui rendît entrain et force vitale. Mais il a cessé d'y compter, a pris son parti de ne pas avoir de veine, et, cela étant, il est bien évident que si, un jour, la chance vient se promener de son côté, elle évitera de frapper chez lui.

Mary avait ôté ses gants. Il me demanda comment j'allais, si je voulais visiter Palimé, où, d'ailleurs, il n'y avait rien à voir. Je lui répondis que dans ces conditions je préférerais continuer ma route et que, du reste, j'étais heureux qu'on ne fût pas forcé d'entrer à l'école pour entendre chanter "*le petit navire*", en petit-nègre.

- Parfois, dit-il. Nous ne ferons que jeter un coup d'oeil à l'hôpital.

Devant l'hôpital, où, donc, nous conduisit Mary, nous fûmes accueillis par un jeune médecin, le Docteur Groperrin. Nous entrâmes et nous visitâmes.

D'abord, la Maternité.

La Maternité de Palimé ressemble trait pour trait à la Maternité de Lomé, comme elle doit ressembler, je pense, à toutes les Maternités du Togo, à toutes les Maternités de toute la Côte des Esclaves. Mêmes petites pièces carrées, mêmes pauvres chères petites dames noires, dolentes, couchées sur des nattes, mêmes petites grenouilles roses, grouillant et vagissant dans des berceaux, et, comme il se doit, toute la famille tout autour, avec le chien.

Puis l'hôpital.

Il n'est pas gai, l'hôpital de Palimé <sup>(1)</sup>. C'est une ancienne bâtisse allemande. Les Allemands avaient la redoutable habitude de badigeonner les murs au goudron. Ce qui fait propre, paraît-il, - la saleté se voit moins,-

---

(1) Construit en 1906-07, toujours en activité, avec son élégante colonnade à arcade.

hygiénique, à ce qu'on dit, et, en tout cas, funèbre. Je passe, nous passons devant ces petits réduits où des malades et des blessés, - crânes fêlés, jambes cassées, - sont en train d'essayer de se raccrocher à la vie. Petits réduits emplis d'une nuit tragique et du coin le plus profond desquels nous regardent passer de gros yeux blancs qui, dans cette ténèbre, prennent un éclat étrange.

Puis le laboratoire, enfin, - les laboratoires, comme dit le Docteur Groperrin. Pas riches, les laboratoires. Il y a sur une table un microscope, un de ces pauvres vieux microscopes...

Voilà la Maternité, voilà l'hôpital ; voilà "les" laboratoires de Palimé. Pas brillants, non ; il n'y a guère qu'un être qui ait l'air de trouver cela relativement confortable et, ma foi, quasiment coquet : c'est le Docteur Groperrin. Il est ravi, le Docteur ; il nous fait les honneurs de ces charmants taudis avec une sorte de fausse modestie.

- Non, non, ne vous extasiez pas, a-t-il l'air de dire. A première vue, on est peut-être tenté de prendre cela pour un palais. Ce n'est qu'un hôpital, une maternité... Ce ne sont que des laboratoires...

Ravi... C'est la leçon de Palimé et du Docteur Groperrin. La grande affaire en ce bas monde est de faire ce qu'on peut avec ce qu'on a. Le Docteur Groperrin aurait des millions, il ferait mieux. Mais il ne ferait pas dix fois mieux avec un million qu'avec cent mille francs.

Poignées de mains. Il se fait tard, le grand Bernard a faim. Nous remontons en voiture. Le docteur Groperrin nous salue de la main, et, vite, retourne à ses laboratoires, à ses microscopes.



## IX

Nous déjeunons à Misahohë.

Misahohë, c'est l'ancienne Misahöhe des Allemands. Misahöhe : *Hauteur de Misa* <sup>(1)</sup>. Pour marquer notre prise de possession, nous avons déplacé le tréma.

Et c'est la résidence de Mary.

Mary n'habite pas Palimé, en quoi il a bien raison : ce que je connais de Palimé ne me donne pas l'envie d'y fixer mes jours. Il habite là-haut, tout là-haut ; il a devant lui, devant son bungalow <sup>(2)</sup>, une vue admirable sur la Montagne d'Agou et sur la forêt. Coin perdu, qui, à la tombée du jour, doit emplir le coeur de désespoir et où pourtant je comprends qu'on veuille vivre, au risque de ne pas vivre très longtemps. Le petit bungalow se compose de trois, quatre pièces, une petite salle à manger, un petit salon, une petite chambre et une autre chambre pour le boy. C'est meublé de quelques tables, de quelques fauteuils et d'un ou deux lits. Autour, rien... des arbres, des arbres... la brousse...

Mary vit là, seul, avec son boy et ses gants.

Burlereau a sa maison plus loin, plus bas <sup>(3)</sup>. Plus loin, plus bas, il y a également les bureaux et peut-être encore un ou deux blancs. Mais si peu loin et si peu bas qu'ils soient, ils sont pourtant très loin, très bas : je ne sais pourquoi, j'ai l'impression que quand on est là, sur la terrasse de ce bungalow, avec, devant soi, ces montagnes et, perdus dans le feuillage, ces villages : Yoh, à gauche, Palimé, à droite, on ne doit avoir ni le goût ni seulement le courage de descendre ; les gens d'en bas ne

---

(1) Princesse de la grande famille hongroise des Esterhazy, dont le gouverneur Jesko von Puttkamer était amoureux...

(2) Et encore aujourd'hui des préfets du Klouto.

(3) Probablement dans l'ancienne résidence construite en 1891-92 par Goldberg, puis Gruner, aujourd'hui à l'abandon.

doivent pas être tentés de monter vers cet homme qui n'est plus tout à fait de leur monde et qui vit au-dessus des nuages.

Nous arrivons à cette terrasse taillée en forme de gradin dans le flanc de la montagne, nous arrivons à ce bungalow. Des prisonniers sont en train de piocher et de pelleter pour élargir le terrain et donner un peu plus d'espace aux errances de Mary. Deux miliciens les surveillent, avec le fusil.

Mary va à eux, les regarde :

- Ils m'ont encore gagné un mètre, dit-il. Bonne journée.

Nous nous mettons à table. Je dis à Mary :

- Qu'est-ce que vous pensez de mademoiselle Dinglireiter ?

Il était en train de découper son andouillette, - il y a des andouillettes.

Il reste le couteau et la fourchette en l'air :

- Comment connaissez-vous mademoiselle Dinglireiter ?

- Par goût et par profession.

Alors il repose son couteau et sa fourchette, renonce à manger tout de suite son andouillette, se lève, sort d'une sacoche de cuir un bout de papier et lit :

- Mademoiselle Dinglireiter, Kreszenz, dite Zenta, née à Munich...

- Non, erreur, dis-je, l'interrompant. Elle est née à Dinglireit, commune de Fürstenzell (Bavière).

- Comment le savez-vous ?

- Renseignements personnels...

Il continue :

- Elle est arrivée à Nyongbo <sup>(1)</sup>, cercle de Klouto, le 3 juillet 1933.

Elle venait d'Assahun, cercle de Lomé. Elle a résidé du 3 au 6 juillet à la mission protestante de Nyongbo, au pied de la montagne d'Agou.

Il se lève :

- Venez voir...

---

(1) Aujourd'hui Agou-Nyogbo, toujours importante paroisse de l'Eglise Evangélique, avec un hôpital renommé.

Il me montre une petite tache blanche au pied de la montagne, tout là-bas.

- Vous voyez ?

- Oui...

- C'est là...

- Qui vit là ?

- Deux femmes, deux diaconesses ; l'une française et l'autre italienne <sup>(1)</sup>.

- Est-ce qu'elles vous ont dit ce que mademoiselle Dingreiter était venue faire, ce qu'elle leur avait raconté ?

- Non.

- Vous le leur avez demandé ?

- Non...

Nous revenons nous asseoir ; Mary mange une bouchée d'andouillette. Il fait bon, un joli temps tiède. Je demande à notre hôte :

- Quand s'est-elle présentée chez vous ?

- A Misahohè ? Le 6 juillet...

- Impression ?

- Neutre... Elle m'a déclaré qu'elle visitait le Togo en touriste et qu'elle comptait se rendre ce jour-là en Gold Coast, par la route de Klouto à Kametonn <sup>(2)</sup>. Elle voulait de là gagner à pied le village de Kpuita <sup>(3)</sup>, dans le district de Hô.

- Chez les Anglais ?

- Oui...

- Qu'est-ce qui l'attirait à Kpuita ?

- Ma foi, je ne lui ai point posé la question...

- Pourquoi ces allées et venues de chaque côté de la frontière ?

- Vous croyez que ?...

- Que croyez-vous vous-même ?

(1) Mlles Dogimont et Giugler depuis 1931, pour créer un centre de formation féminine dans l'ancienne mission allemande.

(2) La carte ghanéenne localise un village de Kame (-town ?) là où la route de Kpalimé à Kpandu par le col von François commence à sortir de la montagne (à environ 5 km de la frontière).

(3) Sans doute Wuita, 10 km plus loin, au pied occidental des Monts du Togo, à une dizaine de la grande mission brémoise d'Amedzopé (alors devenue école publique d'instituteurs).

Haussement d'épaule. Il répond à côté :

- Elle voyageait en Ford, avec un chauffeur indigène. Elle parlait l'allemand et l'anglais. Elle n'est d'ailleurs pas restée longtemps en Gold Coast, si elle y est allée. Le même jour, elle revenait à Palimé...

- Etes-vous sûr ?

- C'est tout au moins ce qu'elle avait l'intention de faire, ce qu'elle m'a dit. Elle devait gagner ensuite Atakpamé par la route.

- Drôle de petite bonne femme, hein ?

- Mais vous la connaissez ?

- Un peu... On m'a parlé d'elle...

- A Lomé ?

- A Paris. Vous comprenez, une petite bonne femme de Munich qui vient se promener au Togo... en touriste...

- Oui, forcément, dit-il. Ça intrigue un peu. Et il achève son andouillette.

- Qu'est-ce que c'est que cette mission protestante ? lui demandé-je.

- La maison mère est à Paris <sup>(1)</sup>, répond-il en me versant à boire. Des gens très bien. Ils ont repris en quelque sorte la suite d'affaires et une partie du personnel de la mission de Brême. Ils ont pris ce qu'ils ont trouvé, à vrai dire.

- Grosse question que la question des missions, monsieur Mary.

Le déjeuner continue, se prolonge. Les prisonniers sont des Dahoméens, qui ont volé. Vers midi, ils se sont arrêtés pour déjeuner, eux aussi, et, peut-être, pour faire la sieste : ce qui a sans doute permis aux miliciens de faire la leur. On n'a plus entendu le bruit des pioches et des pelles. Puis il a repris, ce bruit. Il doit être une heure, deux heures. Les vins sont bons. Madame Bernard est une jeune femme très parisienne, très joliment parisienne. Elle a lu. Elle a lu des quantités de livres, que je n'ai pas lus. Bernard, lui, est plein de bon sens et d'aimable simplicité. Burlereau est sombre, affaissé. Mary raconte des histoire de son boy.

---

(1) Boulevard Arago. Ce n'est qu'en 1929 que la mission de Paris a pris en charge l'Eglise éwé, privée de tout pasteur européen depuis l'expulsion des Allemands en 1917 et le départ du Suisse Bürgi en 1921.

Le boy de Mary a appris à lire et à écrire et il s'en sert. Deux fois par jour, Mary reçoit une lettre de son boy, qui n'aurait qu'à ouvrir la bouche et à parler. Il préfère écrire. Il ne fallait pas lui apprendre à écrire.

Or la dernière lettre du boy disait : *“Mon cher commandant, j'ai l'honneur de vous emmerder respectueusement pour vous dire que le sucre est fini”*.

On rit. On rit beaucoup. Je ris, moi aussi, et, en même temps, je ne sais pourquoi, je pense à la petite mademoiselle Dinglireiter et je la vois, lâchant sa Ford à la frontière de la Gold Coast et gagnant ce petit village de Kpuita, à pied, seule... Elle a du cran, cette petite-là...

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien aller chercher à Kpuita ?

Une boîte aux lettres ?

## X

La route jusqu'à Dafo <sup>(1)</sup>, en territoire anglais.

Une belle route qui tourne et qui vire dans une forêt coupée de vallées du fond desquelles de grands arbres s'élancent d'un seul jet, enchaînés de lianes énormes.

Puis nous revenons. Nous repassons par Palimé. Un orage éclate, une tornade s'abat et change les routes en rivières. Celle que nous voulions prendre pour gagner Atakpamé est coupée. Il paraît que c'est un phénomène assez fréquent par ici : personne n'a l'air de s'en émouvoir. On la rattrapera plus loin. Filons, filons, sous la pluie qui se déverse à pleins tonneaux sur le toit de la voiture.

On la rattrape, je ne sais où. C'est le pays du cacao. La route est de chaque côté bordée de cacaoyers, chargés de cabosses. La pluie cesse, le ciel s'éclaire. On a déjà passé trois, quatre villages. Au quatrième, le grand Bernard dit :

- Arrêtons-nous. C'est Akata Djokpé, le village des lépreux <sup>(2)</sup>.

On s'arrête, donc ; nous descendons. Pas gai, un village de lépreux. Pas gai, un lépreux. Je veux dire : pas gai pour nous. Eux, ils ont l'air enchanté et ils nous font l'accueil le plus cordial. Il y a trois choses assez désagréables à regarder dans la lèpre. D'abord ces plaques jaunâtres qui indiquent que sous la peau le petit travail de mort est commencé. Puis ces bouffissures de la face qui font du lépreux une sorte de masque pour

---

(1) Toujours sur la route Kpalimé-Kpandu, au pied ouest de la montagne (environ 8 km depuis Missahohé).

(2) Toujours existant, à quelques km d'Adéta.

carnaval de cauchemar. Puis les doigts des pieds et des mains qui “s’en vont”, simplement... qui se détachent... Il ne reste plus du pied ou de la main qu’une espèce de chose rongée, rougeâtre...

Ajoutez que c’est aujourd’hui le marché de la viande. J’ai voulu savoir jusqu’où je pourrais aller et combien de temps je pourrais tenir sans avoir mal au coeur. J’ai traversé toute la foule des lépreux, - ça ne s’attrape pas, - toute cette foule marquée du signe ou sanguinolente qui se presse gentiment autour de moi, je me suis avancé jusqu’à cette sorte de petite halle sous le toit de chaume de laquelle, par terre, dans la poussière, les morceaux de viande sont étalés, j’ai regardé. Tout autour des morceaux de viande des lépreux étaient assis, en tailleur, jambes croisées, ou, du moins, ce qui leur restait de jambes. J’ai regardé cela vingt secondes. Puis j’ai fait demi-tour, je suis reparti.

Le grand Bernard m’a dit, comme nous remontons en voiture et comme tous ces monstres cordiaux nous reconduisaient en gambadant:

- Il y a un autre village d’isolement pour les lépreux, à Parataou<sup>(1)</sup>.
- Merci, ai-je répondu. Celui-ci me suffit.

Momo daigna sourire et appuya sur la pédale. De joyeuses mains rongées se tendirent vers nous en signe d’adieu.

A Ayomé<sup>(2)</sup>, nous étions attendus par l’administrateur d’Atakpamé, qui a nom Gaudillot<sup>(3)</sup>: un homme réfléchi, assez volontiers replié sur lui-même. Nous descendîmes les uns et les autres de voiture et Gaudillot me demanda si je voulais voir des chutes. Je lui répondis que je n’avais peut-être pas franchi quarante parallèles pour le simple plaisir de voir des chutes mais que, si chutes il y avait et qu’elles ne fussent pas trop loin, je les verrais sans ennui.

Il tendit le bras :

- Elles sont là, fit-il.

Je levai les yeux. Elles étaient là et descendaient très gentiment de la montagne. L’image a été bien souvent employée mais ce n’est peut-être

(1) Kolowaré (entre Sokodé et Tchamba), toujours existant.

(2) Entre Amlamé et Agomé-Koutoukpa.

(3) En fonction du 18 janvier 1933 au 26 février 1935.

pas une raison pour qu'on ne l'emploie plus jamais, si elle est juste : on eût dit une coulée de verre.

- Ce sont de belles chutes, dis-je.

- Voulez-vous voir le village d'Ayomé ? demanda Gaudillot.

Je le voulais. Nous vîmes le village. Le sol des rues et des ruelles était fait d'un ruissellement de sable fin, et, sur la grande-place, assis sur les racines tordues de grandes ficus, les notables nous regardaient passer ; ils n'avaient pas l'air d'en être autrement impressionnés.

Gaudillot demanda où était le chef. Un petit homme, qui avait le torse moulé dans un tricot de mitron et les jambes emprisonnées dans des bas de cycliste, s'avança :

- C'est moi, le chef, dit-il,

Gaudillot lui serra la main, le visage du chef s'éclaira d'un sourire d'orgueil ; des négrillons poussèrent d'aimables glapissements.

- Il n'y a rien de nouveau ? fit Gaudillot. Tu es content ?

Le chef s'immobilisa au port d'armes, se tendit :

- Il n'y a rien de nouveau. Je suis content.

- Bon, dit Gaudillot. Bonsoir.

Nous remontâmes en voiture et nous continuâmes notre route.

Nous arrivâmes à Atakpamé, grimpâmes à la résidence <sup>(1)</sup>. Car la résidence est bâtie tout là-haut, sur le bord d'un coteau. Du bungalow on aperçoit la vallée, des arbres. On n'aperçoit pas Atakpamé. Ce qui est peut-être une façon de dire à l'administration que pour bien administrer les gens, il ne faut pas trop les voir.

- Paysage ardéchois, dis-je à Gaudillot. Rien de colonial.

- Si, répondit-il. La nuit.

Elle tomba d'une masse. Pas d'électricité, naturellement. Des noirs allumèrent des lampes à gaz d'essence, marque Aïda, - marque allemande. Les lampes éclairèrent d'une lueur cruelle les cinq blancs qui étaient là, perchés sur ce coteau. Nous nous assîmes. Pour nous secouer un peu de cette nuit qui nous entourait comme une mer et de l'odieuse Aïda, nous

(1) Actuels bureaux de la préfecture de l'Ogou.



parlâmes. Mme Gaudillot est une jeune femme aimable et riieuse. Gaudillot, assis au fond de son fauteuil penché en avant, regarde le sol et semble ne parler que pour lui-même.

Tout d'abord, je l'avais cru triste, courbé sous le poids de cette solitude et de ce silence. Mais il n'y a pas de solitude : c'est plein de gens. On les voit moins parce qu'ils sont noirs. Il n'y a pas de silence.

- La nuit ?

- Mais elle est pleine de bruits, la nuit. Il y a le grillon, les milliers de grillons. Mettez votre montre à votre oreille.

Je mets ma montre à mon oreille.

- Vous l'entendez encore ?

- Je ne l'entends plus...

Secundo, Gaudillot n'a pas de plus chers amis au monde que le silence et la solitude. Il les a connus un jour, autrefois. Il les pleure. Je le prenais pour un triste : c'est un nostalgique.

- Il a la nostalgie de sa brousse, dit Mme Gaudillot, avec un petit rire. - Gaudillot regarde le sol. - Les premiers temps de notre mariage, nous étions dans un petit poste, en pleine brousse...

Il relève la tête :

- N'appelle pas ça la brousse, dit-il. C'était à neuf kilomètres de la route, et la route mène forcément quelque part.

Puis nous dinâmes, toujours à la lueur des Aïdas. Un petit administrateur-adjoint s'était adjoint à nous. Il était Martiniquais et portait d'admirables bottes noires sous les jambes de son pantalon de toile blanche, contre les moustiques. Il n'était pas nostalgique, le jeune Martiniquais. Il était plein de vie, plein d'entrain. Un charmant conducteur de cotillon.

- Que s'est-il passé en janvier chez vous ? demandai-je à Gaudillot.

- Comment savez-vous qu'il s'est passé quelque chose chez moi, en janvier ?

- Parce que je sais qu'en janvier il s'est passé ailleurs des choses...

- A Lomé ? On vous en a parlé ?

- On m'en parlera...

- Chez moi, pas trop de drame. - Il est penché sur son assiette, un peu voûté. - Dans la montagne, ils avaient décidé de ne pas payer l'impôt. Or il faut payer l'impôt. Nous ne pouvons nous en tirer que par l'impôt.

Ou alors il faut se remarquer.

- Combien leur demandez-vous ?

- 50 francs par an. Ils peuvent payer. Le pays est riche.

- Croyez-vous que les noirs aient jamais su mettre 50 francs de côté ?

- L'impôt le leur apprendra, dit-il. L'impôt leur donnera le sens de l'épargne <sup>(1)</sup>.

- N'étaient-ils pas plus heureux quand ils vivaient sans épargner ?

- Il faut choisir. Ou coloniser. Ou philosopher.

Le dîner s'acheva. On passa d'une pièce dans une autre pour échanger diverses réflexions et boire diverses liqueurs ; l'heure vint d'aller se coucher. Le jeune Martiniquais m'emmenait à la maison des hôtes, qui m'abriterait pour la nuit.

La maison des hôtes était à deux kilomètres de la résidence. Un petit pavillon qui s'ouvrait par je ne sais plus combien de portes et de fenêtres sur la nuit la plus noire que j'eusse jamais vue et sur des êtres dont le visage semblait épaissir encore les ténèbres. Là, la lampe - marque allemande, toujours - était signée Maxim ; elle faisait en brûlant un joli bruit de locomotive. Le jeune Martiniquais m'avait souhaité le bonsoir et était rentré dans la nuit, avec ses belles bottes. Je me déshabillai, me glissai sous la moustiquaire. Les grillons faisaient un potin d'enfer. J'étais très loin de tout... Atakpamé... Je songeais au nostalgique Gaudillot et à la sautillante et pétulante petite Mme Gaudillot. Très loin de tout, eux aussi. Mais pour plus d'une nuit. Je songeais à cet arbuste que Gaudillot m'avait montré dans son jardin, avant dîner :

- Les boys me l'ont démolé, m'avait-il dit.

Un joli petit arbuste.

- Pourquoi l'ont-ils démolé ?

- Pour tuer le serpent vert qui était dessous...

Le sommeil me prit juste comme j'étais en train de me demander s'il valait mieux rêver de serpents ou de lépreux.

Ce qui fit que je ne rêvai point.

(1) Là aussi, raisonnement colonial typique.

## XI

Nous nous promenions dans Atakpamé, Gaudillot et moi. Grouillements auxquels j'étais habitué, depuis Dakar : gosses nus, bedonnants, femmes drapées de pagnes multicolores et portant sur la tête l'inévitable cuvette de Charbelot, la cuvette en fer émaillé. Nulle part mieux qu'à Atakpamé je n'avais compris qu'elle tenait à la fois du filet à provisions, de la brouette et du parapluie. Il y avait eu dans la nuit une tornade, il en restait une petite pluie fine. La moitié des dames d'Atakpamé portaient leur cuvette tournée vers le ciel et s'en servaient pour transporter leur manioc, leur viande et leur poisson ; l'autre moitié la portait tournée vers le sol et s'en servait pour se protéger le teint. Laalebasse, c'était mieux. On en voit encore. Il en est qui ont des teintes, des galbes d'autant plus exquis que la nature ne l'a pas fait exprès. Certaines sont comme recouvertes d'un vernis cuivré. Mais la démarche, le royal mouvement des bras et le voluptueux balancement des hanches ont fini par conférer à la cuvette une espèce de grâce et de majesté.

Les marchands et les marchandes étaient nombreux : marchands et marchandes de poisson fumé, aux trois quarts pourri -une demi-douzaine de morceaux de poisson sur un morceau de feuille de bananier, la tête, la queue du poisson-, marchands et marchandes de crevettes d'Anécho, fumées elles aussi et non moins pourries, marchands et marchandes de boules gluantes, de boules de graisse, de beurre, de savon, ou rayon des costumes de dames, marchands et marchandes de petites ceintures noires ou rouges qui, dans la brousse, tiennent lieu de vêtue. Syriens, Syriens nombreux. Les Syriens <sup>(1)</sup> ont déferlé sur le Togo. Ils ne sont pas beaux, pour la plupart. Ils sont blafards, douceâtres, inquiétants. Au demeurant, les meilleurs fils du monde. Grands noirs, grands diables de noirs à petite

---

(1) Tous Libanais (à l'époque, le Liban est un territoire de la Syrie sous mandat français). Ils ne sont que quelques dizaines au Togo.

tête d'oiseau, petite barbiche blanche, long boubou flottant qui n'a l'air de dissimuler qu'un squelette, grands, grands noirs, qui, pour saluer, enlèvent, lentement, leur petit bonnet, l'élèvent au-dessus de leur tête et portent la main à la tempe, la paume rosée tournée vers nous. Des boutiques, des comptoirs, et, dans le fond de la petite pièce où le Syrien blafard se tient à l'affût, des pagnes, rouges, bleus, jaunes, étendus, pendants, comme des drapeaux. Des éventaires à même le sol, dans une cuvette. Car j'ai oublié de dire que la cuvette servait aussi d'éventaire. Des éventaires où la marchandise présentée consiste en deux morceaux de sucre, une boîte d'allumettes ou un petit miroir de poche.

Nous allions et nous venions parmi tous ces gens, Gaudillot et moi. J'avais une impression très douce de sympathie, de sécurité. Point de regards mauvais, point de regards fuyants. Les femmes nous montraient leurs nouveaux-nés, riaient, blaguaient entre elles, point effarouchées et point davantage hostiles.

- On m'avait raconté des choses si ridicules ! fis-je à Gaudillot. On m'avait parlé d'anthropophages !

- Quelle folie !

Nous fîmes quelques pas, sous la petite pluie, et, comme se parlant à lui-même :

- Il y a seulement des disparitions assez bizarres, quand certains chefs meurent, fit Gaudillot. Des gens qui subitement sont retirés de la circulation.

- Qu'est-ce qu'on en fait ?

- Sacrifices humains...

Nous étions arrivés au Zongo, qui est le quartier des Haoussahs. Des cases de terre coiffées de chaume se groupaient autour d'une mosquée noire. Je demandai à Gaudillot si on pouvait entrer dans la mosquée. Il me montra deux ou trois grands diables à tête d'oiseau qui nous adressaient de bons sourires.

- Il vaut peut-être mieux regarder de loin, répondit-il.

Nous nous abritâmes donc sous la pente d'un toit de chaume et de loin nous regardâmes. Il n'y avait d'ailleurs rien à voir. Une espèce de grande grange peinte en noir : ce que serait une chapelle protestante dans un pays de suie et de misère.

- Qu'est-ce que vous avez à me dire de Mlle Dinglireiter ? demandai-je à Gaudillot.

Il me regarda de côté, sourit nostalgiquement :

- Vous la connaissez ?

- Je commence à la connaître un petit peu...

- Elle est arrivée ici un jour, venant de Palimé. Elle avait d'abord eu une panne sur la route. Elle était revenue en arrière, s'était fait dépanner ; elle était revenue.

- On savait ici qu'elle allait venir ?

- Oui...

- Qui ? Vous ?

- Non. Le représentant de la Deutsche Togo Gesellschaft et un pasteur, le pasteur Cuenod. La Deutsche Togo Gesellschaft a son siège principal à Lomé. Le directeur de ladite DTG à Lomé s'appelle Poetzsch. C'est un Allemand, comme de juste. Il avait été prévenu de l'arrivée de Mlle Dinglireiter au Togo et de l'intention qu'elle avait, notamment, de venir à Atakpamé. Il en avait informé deux hommes ; son représentant ici et le pasteur Cuenod.

- Pourquoi en avait-il informé le pasteur Cuenod ?

Gaudillot haussa les épaules, répondit qu'il n'en savait rien.

- Qui est donc le pasteur Cuenod ? lui demandai-je.

- C'est un Suisse, dit-il. Il appartient à cette même mission que celle à laquelle appartiennent ces deux dames diaconesses chez qui Mlle Dinglireiter est descendue, à Agou.

- Coïncidence ?

- Probablement...

Il réfléchit, ajouta :

- Il faut dire que la mission à laquelle appartient le pasteur Cuenod a hérité de la mission de Brême une partie de son personnel de pasteurs indigènes.

- Lesquels sont germanophiles ?

- Dont certains ont peut-être gardé quelque sympathie pour l'Allemagne...

- Tout cela, d'ailleurs, fis-je, n'a aucune importance. L'affaire ne commencerait à devenir suspecte que si le pasteur Cuenod ne vous avait pas informé de l'arrivée à Atakpamé de Mlle Dinglireiter.

Gaudillot eut une petite toux :

- Justement, dit-il. Le pasteur Cuenod ne m'en avait pas informé.

- Le représentant de la DTG non plus ?

- Non plus.

- Chez qui est descendue Mlle Dinglireiter ?

- Chez le pasteur Cuenod.

- Le pasteur Cuenod a-t-il au moins décidé Mlle Dinglireiter à vous faire la petite visite qu'elle vous devait ?

- Je n'ai appris qu'elle était venue qu'après qu'elle eut été repartie...

- Elle n'était donc point tenue à une déclaration de résidence ?

- Si. Elle ne l'a point faite. J'ai eu une conversation à ce sujet avec le pasteur Cuenod. Je lui ai demandé ce que Mlle Dinglireiter avait fait, avait dit. Elle lui avait déclaré qu'elle était journaliste. Il lui avait demandé dans quel journal elle écrivait. Elle n'avait pas répondu. Il s'était promené avec elle dans Atakpamé et elle avait pris quelques photos.

- Lui avez-vous demandé pourquoi il ne vous avait pas prévenu de l'arrivée de cette jeune "touriste" ? Lui avez-vous adressé quelques reproches amicaux à ce sujet ? Lui avez-vous fait comprendre qu'il était de son intérêt et de l'intérêt de sa mission que lui et elle ne pussent être soupçonnés de travailler un peu contre nous ?

- Non...

- Pourquoi ?

- Vous oubliez que le Togo n'est pas une colonie française, répondit Gaudillot.

- Mais à qui donc est le Togo ?

- Voilà sur quoi on discute depuis quinze ans. On sait qui donne sa peine et son argent pour le Togo. On ne sait pas encore très bien qui en est le maître. La pluie a cessé. Nous pourrions peut-être continuer.

Nous continuâmes.

- Gentil, le pasteur Cuenod ? fis-je au bout de quelques pas.

- Gentil, répondit-il. Mais Suisse. Capitale de la Suisse : Genève<sup>(1)</sup>.

---

(1) Non : Berne. Genève, patrie du calvinisme, n'est que la plus grande ville de la partie francophone de la Suisse. La xénophobie de Martet ne s'embarrasse pas trop des détails géographiques.

## XII

De nouveau la route, rouge, tracée dans la brousse d'un vert plus cru et plus acide qu'aucun vert de chez nous.

Il a plu, l'auto zigzague dans cette espèce de bouillie savonneuse ; les ponts, ébranlés, crevassés, ont été rafistolés par des moyens de fortune : rien ne consolide un tablier de pont comme des feuilles de palmier délicatement étendues en travers, - dans le poto-poto.

La brousse... Bananiers, baobabs, fromagers, mandariniers, avocatiers, etc., etc... Grandes herbes coupantes qui étouffent tout et cachent tout horizon. Villages, cases de terre et de chaume et l'informe fétiche sous son petit toit, les pieuses offrandes : vieilles casseroles, débris de ferrailles. Equipes de prestataires qui refont une beauté à la route avec des poignées de terre qu'ils transportent sans se hâter, dans de petits paniers : moins fatigant que de casser des cailloux, à Louviers <sup>(1)</sup>.

La route pique tout droit, franchit la ligne de chemin de fer, les ruisseaux. Pendant cent cinquante kilomètres, le même paysage : bananiers, baobabs, fromagers. Nous traversons Gleï, Khra <sup>(2)</sup>, Nouatja <sup>(3)</sup>, toujours jouant avec la ligne de chemin de fer et toujours roulant entre ces deux files de noirs et de noires qui circulent sur les bas-côtés, leur barda le crâne, allant Dieu sait où. Ils vont, en tout cas. Je me suis laissé dire que c'était le plus clair de leur cas et le meilleur de leur joie.

---

(1) Petite ville de Normandie : allusion à une chanson populaire française "Sur la route de Louviers, il y avait un cantonnier qui cassait des tas de cailloux..."

(2) Wahala, lieu d'un dur combat en août 1914. Il est un peu étonnant que l'ultra-patriote Martet ne le signale pas.

(3) Notsé.

Pas un blanc, - sur cent cinquante kilomètres, - sauf, quelque part, un petit médecin à deux galons qui est médecin des travailleurs de la ligne, là-bas, du côté de Blitta, qui est allé acheter des disques de phonographe à Lomé et qui remonte. Encore quelques centaines de kilomètres et il aura peut-être la bonne fortune de rencontrer de nouveau quelques blancs.

Aguévé <sup>(1)</sup>.

Aguévé est un village, un gros village. Il y a marché, aujourd'hui.

Or le marché d'Aguévé est une bien belle chose et l'une de celles qui m'ont le plus éberlué, par le vaste monde.

Une grande place de terre battue, écrasée de soleil. Au milieu se dressent lourdement trois énormes baobabs, qui tiennent de la tour et de l'éléphant.

Là, vendeuses ou acheteuses de pagnes, de viande, de poisson, de savon, de karité, trois ou quatre cents femmes vêtues de toutes les couleurs du prisme se fondent en une harmonie subtile, assourdie.

Je regarde cela, et, pour la première fois, brutalement, j'ai l'impression de comprendre l'Afrique et de la respecter. L'Afrique n'est pas que du pittoresque. Elle a sa couleur, son âme. Pour la première fois, je vois de quelle grâce, de quelle beauté elle est faite, de quelle élégance sans apprêt, sans recherche, - un chiffon bleu, mauve, rouge, roulé autour du corps, une épaule nue...

- Quelle merveille ! dis-je à Mme Bernard. Elle me regarde, riant de ma stupeur :

- Comme vous arrivez de loin pour vous étonner de cela !

- Personne ici ne s'en étonne-t-il ?

- Peu ! Si peu !

- Alors pourquoi viennent-ils ? Pourquoi viennent-ils jouer avec la chaleur, avec la fièvre, la bilieuse ? Pour vivre ? Quel marché de dupe !

---

(1) Agoènyivé.



## XIII

C'était un soir, après le dîner. Nous étions assis sur la terrasse du palais du gouvernement, M. de Guise et moi : la mer devant nous, un ciel criblé d'étoiles au-dessus de nos têtes. Nous fumions des cigarettes.

Je ne sais ce que fumait M. de Guise. Moi, je fumais une "nationale". Les "nationales" sont des cigarettes qu'on vend, là-bas, dans des paquets qu'entoure une bande tricolore, qui sont bourrées d'un tabac noir et rude.

La barre faisait boum boum, des chauves-souris volaient.

- Monsieur le Gouverneur, que s'est-il donc passé à Lomé le 24 et le 25 janvier 1933 ? demandai-je.

Pendant un moment M. de Guise s'abstint de répondre. Il tira une bouffée de sa cigarette, eut l'air de prêter attention aux aimables propos que, dans le hall, Mme de Guise et ses invités échangeaient.

Puis il dit :

- Le 24 et le 25 janvier dernier, il y a eu un semblant d'émeute.

- La cause de cette émeute ?

- La crise, d'abord. Il y a la crise en France, en Italie, en Allemagne, en Amérique, - il y a aussi la crise au Togo. Avec cette aggravation qu'en France, en Italie, etc... les gens frappés par la crise savent, la plupart du temps, pourquoi il y a la crise et qu'ici ils n'en savent rien. Il y a trois, quatre, cinq ans, ils gagnaient bien leur vie, mangeaient bien ; maintenant c'est fini. Les gros salaires se sont évanouis. Celui qui veut seulement manger à sa faim est forcé de se lever de très bonne heure. Alors ils ne comprennent pas et ils ne sont pas contents <sup>(1)</sup>.

(1) Sur tout ceci (en particulier sur la crise économique profonde qui précède les événements), voir S. d'Almeida-Ekué : "La révolte des loméennes (janvier 1933)", Lomé, NEA, 1992, 166 p.

“Remarquez que la crise est moins forte au Togo qu’en Gold Coast, par exemple, où on ne cultive que le cacao et où le cacao étant tombé comme vous savez et jusqu’où vous savez, il y a de la misère...”

“Mais les gens qui sont ennuyés ne comparent jamais leur mal avec celui des gens qui sont encore plus ennuyés qu’eux. Ils sont ennuyés... voilà...”

“Puis il n’y a pas que la crise. Il y a les impôts. Les impôts, ça n’est gai nulle part. Ici moins qu’ailleurs. Chez nous, en France, on est habitué aux impôts depuis toujours, et, s’il y a des gens, chez nous, qui discutent le taux de l’impôt, personne n’en discute le principe.

“Ici, on discute le principe. Il y a encore des gens ici qui n’ont pas compris le bienfait de l’impôt. Il faut vraiment qu’ils aient la tête dure.

“Donc la crise et les impôts <sup>(1)</sup>.

“Incompréhension et mécontentement. Palabres. Il n’y a pas de journaux, au Togo. C’est toujours cela. Le Dahomey en a, lui ; il aurait tort de s’en féliciter. Mais au Togo il y a des orateurs, des centaines d’orateurs. Au Togo comme dans toute l’Afrique. L’Afrique est le pays de la parole.

“Donc réunions, discours,

“Le 24 janvier, deux de ces orateurs avaient dit de si belles choses sur l’impôt que la police leur avait mis la main au collet et qu’ils avaient été condamnés, l’un et l’autre, à quinze jours de prison.

“Des noirs, tous deux ; des “évolués”. Ils s’appelaient Michel Johnson et Kobina Ghardey <sup>(2)</sup>. L’un grattait du papier dans une maison de commerce anglaise, la maison John Holt. L’autre était planteur.

“Ils ne s’étaient d’ailleurs pas contentés de palabrer, ils avaient fondé une société secrète <sup>(3)</sup>. Or nous n’aimons pas beaucoup les sociétés secrètes, par ici.

“Voilà Michel Johnson et Kobina Ghardey coffrés. Le 24 janvier. Ce même jour, dans la soirée, les jardins du Gouvernement se trouvèrent tout à coup envahis par une foule de plusieurs milliers de femmes, d’enfants, qui hurlaient et qui jetaient des cailloux.

“Il nous eût suffi de deux ou trois douzaines de braves garçons, solides, donnant aussi vivement l’impression de la force qu’ils étaient

(1) Avant l’émeute, il était prévu de les augmenter fortement, alors que les revenus de la population s’effondrent.

(2) Ghardey.

(3) Le “*Duawo*” (“*les gens*”), qui n’avait rien de vraiment secret, mais critiquait violemment l’Administration et les notables qui la défendaient.

bien décidés à ne pas s'en servir, et, après quelques braillements, les gens s'en retournaient à leurs petites affaires et laissaient les malheureux administrateurs se débrouiller comme ils le pouvaient avec des problèmes qui ne sont pas toujours très solubles.

“Seulement, nous n'avions pas ces deux ou trois douzaines de braves garçons. Nous n'avions personne.

“Les nations co-signataires du Traité de Paix ont donné entre autres choses le Togo à la France et lui ont dit : “Dépense ton argent et ta peine pour le Togo...” Elles lui ont accordé le droit de se faire aimer mais lui ont refusé le moyen de se faire craindre.

“Pas de troupes, pas de soldats, - rien.

“Je télégraphiai à Aujas. Aujas est gouverneur du Dahomey. Le Dahomey, c'est à quelques heures d'ici. Je lui demandais de m'envoyer du monde. J'avais peur qu'un blanc ne perdît son sang-froid et qu'un coup de feu ne partît.

- Le soir vint. Les gens devaient avoir faim ou soif ou ils avaient assez crié, - ils se dispersèrent.

“La nuit fut calme. Je croyais l'affaire terminée. Je pensais : “Demain matin, les gens d'Aujas seront ici et tout cela rentrera dans l'ordre”.

“Mais le matin arriva et pas les gens d'Aujas.

“Alors l'émeute recommença.

“Je téléphonai à Aujas. Je lui dis : “Alors ? Vous n'avez donc pas reçu mon télégramme ?”

Il me répondit : “Si. Mais figurez-vous : il est resté sur une table, on ne me l'a remis que ce matin. Je vais en référer à Dakar <sup>(1)</sup>.” - “C'est, dis-je, qu'il faudrait peut-être pas trop tarder...” - “Je ne peux pas ne pas en référer à Dakar...”

“Bon. Le temps passe.

“L'émeute petit à petit changeait de forme.

“On me signalait que des villages voisins <sup>(2)</sup> des gens commençaient à arriver, armés.

(1) Siège du gouvernement général de l'AOF, dont le Dahomey dépendait (mais pas le Togo).

(2) D'Agoènyivé seulement.

“Armés du coupe-coupe. Le coupe-coupe est une espèce de grand couteau qui tient lieu de faux, de faucille, et qui peut aussi bien servir à couper un navet qu’une tête.

“L’affaire devenait fâcheuse. Les blancs s’étaient repliés sur le palais du gouvernement ; on commença à organiser la résistance. Les hommes furent armés. On partagea les fusils, les cartouches, et, puisque le Traité de Paix ne m’avait pas plus donné de chef qu’il ne m’avait donné de soldats, j’en désignai un, Costarramone, qui leva un bras en l’air et qui cria : “Rassemblement !” Les blancs vinrent aux ordres...

“Il s’écoula ensuite quelques heures qui me parurent assez longues. La situation était tendue, elle pouvait se tendre davantage... Pas de Dahoméens, toujours pas de Dahoméens...

“ Brusquement les choses s’arrangèrent. Vers quatre heures tout cela se désagrégea ; pour la seconde fois et la dernière, les braillards cessèrent de brailler ; rentrèrent chez eux. Ne me demandez pas pourquoi. Je l’ignore <sup>(1)</sup>.

“Le parc... Vous voyez...

Il s’était levé, me montrait par-dessus la balustrade les allées et les pelouses du parc :

“Le parc s’était vidé, le silence s’était fait <sup>(2)</sup> : nous respirions.

- C’est alors qu’arrivèrent les Dahoméens ?

- C’est alors... exactement... dit-il. On ne les attendais plus, on n’avait plus besoin d’eux. Ils arrivèrent, dans des camions.

“J’avais demandé à Aujas une section. Il m’en arriva deux. Je comptais recevoir une section squelettique, il m’en arriva deux sur pied de guerre, avec des mitrailleuses et, ma parole, une espèce de canon.

“Jusqu’alors les Blancs n’avaient pas été très rassurés. Ce déploiement de forces les épouvanta rétrospectivement.

“Puis deux ou trois jours après <sup>(3)</sup>, il y eut un des tirailleurs dahoméens qui devint fou. Il sortit du camp, une nuit avec son fusil et ses

(1) Tout simplement parce que l’administrateur-maire Fréau et les notables viennent de parcourir la ville en annonçant la suspension des nouveaux impôts, c’est-à-dire la capitulation complète du gouverneur.

(2) Qui se trompe, Martet ou de Guise ? C’est le 24 que la parc a été envahi. Le 25, les émeutiers sont restés entre la gare et le wharf.

(3) Le 4 février, donc dix jours plus tard.

cartouches, il alla s'embusquer au bord de la lagune et, chaque personne qui apparaissait, il se mit à tirer dessus. Il en tua sept ou huit <sup>(1)</sup> : des noirs, naturellement. C'était au petit jour : les Blancs étaient encore au lit.

“Le Docteur Lefèvre avait un infirmier <sup>(2)</sup>, un noir, qui n'avait pas pris part au mouvement et qui, pour prouver son loyalisme, avait envoyé un bouquet de fleurs à Mme Lefèvre. Quand le destin se mêle de faire du tragique et du dément, il n'y réussit pas à moitié : lorsqu'on alla relever les victimes du tirailleur, on s'aperçut que parmi les morts, il y avait l'infirmier, tué net, d'une balle qui l'avait traversé de part en part...

Il y eut un silence.

- Voilà, conclut M. de Guise. Vous me parliez l'autre jour d'un petit pays parfaitement calme, qui s'appelait le Togo. Vous voyez que... de temps en temps... <sup>(3)</sup>.

---

(1) 7 à 9 morts et 2 à 3 blessés selon les différentes sources officielles.

(2) Anani louis Checcouvi.

(3) Pour apprécier combien R. de Guise déforme les faits en sa faveur, il faut contronter ce récit aux autres témoignages, en particulier celui de l'inspecteur des Colonies Cazaux, en mission au Togo à ce moment-là et qui a, de fait, pris la tête des opérations, car de Guise était trop prostré pour avoir encore de l'initiative. Le rapport final de Cazaux conclut à l'incompétence du gouverneur et obtint effectivement sa mise à l'écart, le 18 octobre 1933. Tous ces textes se trouvent dans le livre de Mme d'Almeida-Ekué.

## XIV

- Voulez-vous voir des rois ? me demandèrent un jour M. et Mme de Guise.

- J'adore les rois ! répondis-je.

Nous montâmes donc en voiture, et par la route qui longe la mer, nous filâmes sur Anécho qui est une jolie petite ville.

A Anécho, nous trouvâmes un jeune administrateur, qui s'appelle Jardiller<sup>(1)</sup>, qui est le frère d'un député socialiste et qui exerce son métier avec un sens de l'autorité que ne lui a certainement pas enseigné la lecture du *Popu*<sup>(2)</sup>.

Anécho est bâtie sur la lagune. Nous traversâmes la lagune, arrivâmes à la résidence Jardiller<sup>(3)</sup>, et, là, je fis connaissance avec une partie des troupes de M. de Guise. C'était une section de miliciens, avec un adjudant-chef blanc, et un immense, un magnifique adjudant-chef noir, tout entier vêtu de rouge. Il y avait, de plus, ma parole, un canon, un vrai petit canon avec un affût et deux roues. L'adjudant-chef rouge m'enthousiasma, le canon me surprit. Je demandai à quoi il servait. On me répondit qu'il était là pour la montre. L'adjudant-chef vêtu de rouge était sans doute dans le même cas.

Les miliciens présentaient les armes avec une sorte de tension de tout l'être qui les contorsionnait et les congestionnait. M. de Guise comprit que tant de bonne volonté demandait, de sa part, un geste. Il les passa donc en revue, en trois enjambées. Après quoi on reposa les armes et nous remontâmes en voiture. Une sonnerie de clairon avait salué l'arrivée du gouverneur, une sonnerie de clairon salua son départ.

(1) Henri Jardillier, commandant d'Anécho par interim du 1er février au 22 novembre 1933. Longue carrière au Togo.

(2) *Le Populaire*, journal des socialistes français.

(3) A Zébévi, ancien quartier administratif allemand.

Nous roulions maintenant dans l'intérieur du pays ; il est meublé de loin en loin de greniers à grains pareils à de grandes marmites posées sur pilotis. M. de Guise et Jardiller échangeaient des vues sur le mil <sup>(1)</sup>, le manioc, etc. J'admiraient le grand nombre des choses auxquelles gouverneurs et administrateurs sont forcés de porter intérêt : cela va de la lèpre au palmier à huile, en passant par les ponts, les routes, l'allaitement maternel et la propagande communiste.

Nous arrivâmes à Wogan <sup>(2)</sup>.

Wogan est un grand village qui vit sous le sceptre d'un brave homme de roi nommé Kalipé <sup>(3)</sup>.

Kalipé a été prévenu de notre arrivée et nous attend. Il est vêtu d'un petit costume cycliste, de laine grise, il porte aux pieds des chaussons en tapisserie, une chemise de nuit sous son veston, et, sur la poitrine, la médaille et le ruban du Mérite agricole. Riche allure. Son peuple se presse autour de lui, jacassant et grimaçant.

Nous sommes allés à lui, nous lui avons serré la main ; M. de Guise lui a dit :

- Bonjour, Kalipé. Nous venons te voir et nous venons voir ton village. Je t'ai même amené monsieur, tu vois. Il écrit des livres. Il a beaucoup entendu parler de toi. Montre-nous ton village, Kalipé.

Kalipé ne répond pas : il n'entend ni ne parle le français. Il a un interprète, qui est son fils <sup>(4)</sup>. Le fils lui traduit les paroles de M. de Guise, Kalipé fait deux, trois petits signes de la tête, ne répond rien : on a dû lui dire que trop parler nuisait à la majesté royale. Il se met simplement en marche et nous le suivons. Visite du village. Village comme tous les villages d'Afrique : murs de terre, maisons de terre. Nous le traversons de part en part, suivis par trois ou quatre cents nègres, négresses, négrillons, et, quand l'un des négrillons, s'oubliant, dépasse le cortège royal, l'un des hauts dignitaires de la cour le rappelle au respect des convenances, à coups de pied au derrière. Nous visitons le marché : mêmes dames noires accroupies, déjà rencontrées à Lomé, à Aguévé, à Atakpamé, mêmes

(1) Du mil à Aneho ? Douteux...

(2) Wogan (encore graphie allemande).

(3) Paul Kalipé. Nommé par l'administration allemande en 1898, il mourra le 5 juin 1951, après 53 ans de règne.

(4) Né vers 1911, il fréquenta l'école primaire française, puis fut placé en 1933 chez le commissaire Réhart (voir plus loin). A partir de 1933, il devint secrétaire de son père. Il lui succéda en 1951 sous le nom de Kalipé II, après de sanglants incidents entre la foule et les forces de l'ordre, qui occasionnèrent huit morts.

petits éventaires offrant à la convoitise des passants quatre noix de kola, trois beignets huileux et six morceaux de poisson pourri. Mêmes vieilles sorcières édentées, aux seins aplatis. Mêmes jeunes vierges aux seins agressifs. Par moments une maison singe la maison européenne. La porte de l'une d'elles s'orne de cette devise : *Honni soit qui mal y pense* <sup>(1)</sup>. Je demande à Jardiller :

- Qu'est-ce qui se passe donc dans la maison ?

- Rien, dit-il. Ils ont simplement pris cela sur les pots de confitures importés d'Angleterre.

Le roi est impassible, sérieux comme on ne l'est plus. Pas un mot, pas un sourire. De petits hochements de tête en réponse aux questions que M. de Guise lui pose sur le riz ou les arachides. Les grands dignitaires sont des espèces d'échalas perdus dans des boubous où douze de leur pareils pourraient tenir à l'aise. Mme de Guise a voulu donner un billet de cent sous <sup>(2)</sup> à une vieille sorcière. La vieille sorcière n'en a pas voulu. Elle n'est pas assez civilisée pour croire qu'un méchant bout de papier puisse valoir cent sous.

Nous arrivons au grand travail de Kalipé. Car Kalipé a fait un grand travail et qui, ma foi, n'est pas si bête. Wogan, son village, n'est pas bâti sur la lagune, et avant qu'il eût fait ce grand travail, les gens de la lagune ne venaient pas jusqu'à Wogan. Kalipé, simplement, a pris la bêche, un jour, -et on sait ce qu'est un roi qui prend la bêche : c'est assez souvent un roi qui la fait prendre à ses sujets, - et il a creusé un canal qui relie Wogan à la lagune <sup>(3)</sup>. De sorte que maintenant les pirogues de la lagune viennent jusqu'à Wogan, et c'est mille fois tant mieux pour le marché de Wogan, pour les vieilles sorcières et leurs morceaux de poisson pourri.

Nous nous sommes donc arrêtés au bord de l'eau. Kalipé, son chapeau à la main, grave, regarde son canal.

---

(1) Ce portail, seul vestige de la maison en question, située face à l'ancien marché, n'a été détruit que tout récemment. (Il s'agit de la devise de la monarchie britannique).

(2) 5 francs. C'est le salaire journalier d'un manoeuvre.

(3) En 1927, sur une distance de 2 km. La vallée qui relie Wogan au lac Boko était navigable au XIX<sup>e</sup> siècle, mais elle a tendance à se colmater naturellement (elle est de nouveau complètement obstruée par les roseaux et les alluvions). Le marché de Wogan (comme celui d'Anfouin) était situé au fond de la vallée, car tous les échanges se faisaient en pirogue. Depuis 25 ans, il a été transféré sur le plateau.



- Bien, lui dit M. de Guise. Très bien. Kalipé. Tu as fait là quelque chose que bien des rois n'ont pas fait.

Le fils traduit, Kalipé répond par un hochement de tête.

Après quoi on fait demi-tour et on gagna la maison de Kalipé; elle ressemble à une petite maison de banlieue, à un petit pavillon pour un petit ménage de retraités. Derrière des murs de terre, une cour, que nous franchissons, un petit escalier, que nous montons, et, là-haut, des portes, des tas de portes. Je n'avais jamais vu tant de portes et tant de clefs. Kalipé a sa manie : il a la manie des portes et des clefs, des portes fermées à clef et des clefs pour ouvrir et pour fermer les portes. Il tire de la poche de sa culotte cycliste une première clef, qui ouvre une première porte. Derrière cette première porte on en trouve une seconde. Kalipé prend dans l'autre poche de sa culotte une seconde clef, ouvre la seconde porte.

Quand toutes les portes de toutes les pièces de la petite maison de banlieue sont, enfin, au bout d'un quart d'heure de déverrouillage, ouvertes, on arrive au trésor.

Car Kalipé a un trésor. Il ne le montre pas à tout le monde. Il ne le montre qu'aux visiteurs de marque. Nous sommes des visiteurs de marque.

C'est, derrière la septième ou huitième porte, dans la septième ou huitième pièce, une espèce d'armoire ou de placard, collé au mur, fermé à clef. Kalipé ouvre la porte à double-battant de ce placard et on se trouve devant une photographie, sous verre, du roi Kalipé, en costume cycliste. Une photographie grandeur nature, simplement. C'est très impressionnant. Le roi Kalipé, ses clefs, ses trousseaux de clefs à la main, regarde et ne dit rien. Nous regardons et ne disons pas davantage. Le roi Kalipé, en photographie grandeur nature, est plus beau et plus royal encore, peut-être, qu'en chair et en os. Il écarte bien tous ses doigts pour qu'on voie bien toutes ses bagues, qui sont très grosses. Il ne sourit pas. Il se tient raide comme la justice et porte dans son regard le respect et l'admiration qu'il a de lui-même. Voilà l'homme qui a percé le canal de la lagune et qui est détenteur de soixante-trois clés, ouvrant soixante-trois portes ou tiroirs. Kalipé se tourne vers nous, constate avec satisfaction que nous aussi, nous admirons, que nous en restons béants, se retourne vers le portrait, se retourne vers nous.

- Vu, lui dit M. de Guise. Vu, Kalipé. Tu as là un fameux portrait.

Le fils traduit, Kalipé fait un petit signe de tête, referme à double tour les portes de son placard et nous passons dans la salle à manger, où il y a du champagne.

La salle à manger est une petite pièce carrée, meublée d'une table et de quelques chaises.

Le fils Kalipé a apporté le champagne. Kalipé a tiré de son fourreau le poignard qu'il portait pendu à la ceinture, sous le veston cycliste, il décalotte les bouchons, les fait sauter et verse, en tenant la bouteille à deux mains, sans piper, sans parler, sans sourire. On trinque, on boit. Au mur, des chromos et des images pieuses, - il est catholique, - et, sous verre, encadrés, le diplôme de chevalier de l'Etoile Noire du Bénin.

Il en est très fier, de ses diplômes. De ses médailles aussi. De celles-là et d'une autre médaille qu'il a dans le tiroir de la table, fermé à clef. Une belle médaille, aussi. Il prend une clef dans sa poche, ouvre le tiroir, prend dans le tiroir une petite boîte en fer, l'ouvre, y prend un petit paquet enveloppé de papier et ficelé, développe, déficelle lentement le paquet et on en voit sortir une belle médaille, prix d'honneur de l'Exposition d'Horticulture organisée à Lomé avant la guerre, par les Allemands<sup>(1)</sup>. La médaille porte au revers le noble profil du prince de Mecklembourg<sup>(2)</sup>. Evidemment, le prince de Mecklembourg n'est peut-être pas tout à fait de nos amis et pour se faire bien voir de l'administration française, il y avait peut-être d'autres portraits à faire sortir d'un tiroir. Mais c'est fait ingénument, candidement. Il y a eu la guerre entre la France et l'Allemagne, c'est entendu. Beaucoup de gens sont morts. Mais cela n'empêche pas une belle médaille d'être une belle médaille. Le destin des empires est une chose, la numismatique une autre.

Le roi Kalipé renveloppe le Prince de Mecklembourg, le reficelle, le réintègre dans sa petite boîte, la boîte dans le tiroir, ferme le tiroir à clef, remet la clef dans sa poche, - lenteur royale, toujours, - s'assied, nous regarde, sans un mot. Pas un sourire. Au bout de quelques instants de cet exercice, il faut songer à varier le programme. Nous nous levons et nous

---

(1) En 1907.

(2) Il ne s'agit probablement pas d'Adolf-Friedrich, gouverneur du Togo de 1912 à 1914, mais d'un autre membre de ces dynasties souveraines (Mecklenburg-Schwerin et Mecklenburg-Strelitz), très liées au mouvement colonial, dont deux princes sont venus en visite officielle au Togo en 1907 (année de l'exposition agricole).

faisons nos adieux bien humbles à S. M. Kalipé, roi de Wogan, prix d'honneur de l'Exposition d'Horticulture du Prince de Mecklembourg, chevalier du Mérite Agricole.

## XV

MM. de Guise et Jardiller avaient décidé de m'emmener voir un autre roi : le roi d'Anécho, qui s'appelle Lawson, - Frédéric Body Lawson <sup>(1)</sup>. Nous étions montés en voiture et j'avais dit, tout content :

- Aujourd'hui, on ne m'aura montré ni école, ni hôpital !
- Vous voulez visiter une école ? me demanda M. de Guise.
- Non ! Non ! Par Dieu !
- Mais vous avez raison : il faut tout de même voir l'hôpital...

Courte escale à la Résidence, dont Jardiller et Mme Jardiller nous firent les honneurs et où l'on but. On boit beaucoup en Afrique. Ce n'est pas que l'on aime boire. Mais on est poli, et, depuis six mille ans, paraît-il, qu'il y a des hommes, on n'a pas encore trouvé le moyen d'échanger des politesses sans avoir le verre en main. Très gentils, les Jardiller. Ce sont des artistes. Ils aiment l'art, l'art nègre en particulier. Ils se sont entourés de bibelots nègres, de masques, de fétiches ; ils en tirent de la joie. L'art anime et peuple et fait que la solitude n'est plus la solitude.

Puis nous traversâmes la lagune et nous fûmes à l'hôpital<sup>(2)</sup>. On est en train de le rafistoler. Ses murs étaient de guingois, mal plantés. Le médecin de l'hôpital s'appelle le docteur Cheneveau <sup>(3)</sup>. C'est un homme qui a le sens de la symétrie : il est en train de les remettre d'aplomb. C'est-à-dire qu'on laisse les vieux murs mais qu'on les habille avec d'autres murs, qui, eux, se couperont à angle à peu près droit. Le docteur Cheneveau, que nous trouvâmes à l'hôpital, ou, plutôt, sur le chantier, avec les maçons, ne se contente pas d'être l'auteur de ce projet de

(1) Lawson V (7 avril 1921 - 18 janvier 1950), très lié aux Français (le soutien étant réciproque). Il est le "chef modèle" du Togo français.

(2) Il s'agit de l'hôpital allemand indigène, à Kpota (l'hôpital Nachtigal - aujourd'hui école - était pour les Blancs).

(3) Il a écrit un article sur « la pierre de foudre à Anécho », *Notes Africaines* 1950.

rafistolage : il en surveille l'exécution, il y participe. Ça, c'est encore une chose essentiellement coloniale. On voit mal un chef de clinique, à Cochinchine<sup>(1)</sup>, gâchant le mortier. Le docteur Cheneveau fait mieux que gâcher le mortier. L'autre jour, il était grimé tout au haut d'une échelle. Comme il est très adroit dans l'exercice de la profession de médecin, et, sans doute, assez peu dans l'exercice de la profession de maçon ou de couvreur, il est dégringolé du haut de son échelle. On l'a ramassé, mis dans un lit. Il est resté deux jours dans ce lit, s'est ennuyé, s'est relevé, et, le troisième jour, il regrimpait sur son échelle.

L'hôpital d'Anécho, à part ses murs de guingois, reboutés par le docteur Cheneveau, est semblable à celui de Lomé et à celui de Palimé. La maladie n'a pas trente-six visages. Il est seulement plus petit que celui de Lomé, plus aéré, plus riant que celui de Palimé. Mais même entrain, même allant chez le docteur Cheneveau que chez le docteur Lefèvre et que chez le docteur Grosperin. La médecine par la joie.

La seule différence sensible, c'est à la Maternité, - car il y a naturellement une Maternité et naturellement je la visite. - Le docteur Cheneveau a obtenu que les petites dames noires ne fussent accompagnés que d'une seule personne de leur famille. Suppression de toutes les autres. Suppression du chien.

La visite n'a pas duré trop longtemps. Je n'ai pas vu trop de plaies, trop de suppurations. Nous disons au revoir au docteur Cheneveau, qui regrimpe à son échelle ; nous nous rendons chez le roi Lawson.

Celui-là, il n'est pas habillé en cycliste et il n'a pas la croix de chevalier du Mérite agricole accrochée sur la poitrine. C'est un grand diable d'homme, vêtu d'un boubou blanc, et, en fait de décorations, il en a une un peu plus sérieuse : la Légion d'honneur ; il n'en porte d'ailleurs que le diplôme, pendu au mur. Kalipé était un roi muet, grave, impassible, et, m'a-t-on dit, sûr et droit. Lawson est un roi souriant, aimable, et, à ce que j'ai cru remarquer, peut-être un peu moins sûr et un peu moins droit. Il y a quelque chose dans le regard qui demande à être surveillé.

Nous entrons dans sa maison, qui est bâtie sur la lagune, et, après le champagne de Kalipé, après le whisky de Jardiller, nous buvons le re-

---

(1) Grand hôpital de Paris.

whisky de Lawson. Dans l'échelle des êtres, Lawson est certainement d'un degré au-dessus de Kalipé : il parle un français intelligible et ne tire pas un poignard de son fourreau pour faire sauter le bouchon de la bouteille. Il a un bon rire cordial, auquel on se laisserait prendre facilement.

Signe particulier : les cendriers. Lawson s'est frotté à nous. Il a vu que nous étions fous, que nous collectionnions des choses et que nous encombrions nos demeures d'objets divers autant qu'étranges. Alors il a encombré la sienne et il a collectionné. C'est un des plus grands collectionneurs de cendriers qui soient dans le monde. Il y a au milieu de son salon trois petites tables mises bout à bout, et, sur chacune de ces petites tables, une douzaine de cendriers de faïence ou de porcelaine, primes offertes par les marques de whisky et autres produits de ce genre, hautement recommandés pour qui veut régner longtemps et gaiement. Kalipé était fier de ses clefs et de son portrait grandeur nature. Lawson est fier de ses cendriers. Il y a adjoint deux autres collections, qui doivent avoir pour but de lui faire prendre patience quand les cendriers se font rares et qui témoignent de la variété de ses dilections et de ses recherches artistiques : une collection de petites horreurs, en biscuit <sup>(1)</sup>, comme on en gagne dans les foires, - petits minets, petits toutous, etc., - et une collection de fauteuils Morris. La collection de fauteuils est assez encombrante. Il y en a tellement qu'on ne sait où s'asseoir.

Nous avons bu, donc, son whisky, avons échangé avec lui quelques impressions touchant la prochaine récolte et l'état de la température et nous avons repris le large, le laissant à ses collections. Je dois avouer que les royautés togolaises m'avaient un peu déçu. J'aurais voulu les voir s'accompagner d'un peu plus de férocité anthropophagique et d'un peu moins de petites loufoqueries <sup>(2)</sup>.

Nous avons repris la route, en bordure de la mer. Les messieurs noirs continuaient à palabrer, devant leurs cases. Les dames noires, - les femmes-cuvettes, - continuaient à transporter sans raison valable <sup>(3)</sup> d'énormes charges de bois à brûler et d'écorce d'amandes de palmier.

(1) Porcelaine colorée.

(2) Remarquons qu'on n'a pas conduit Martet chez Agbanon II, à Glidji, seul véritable "roi" de la région, mais peu en odeur de sainteté, car les Français ont tout misé sur le clan adverse, les Lawson (de Guise un peu moins cependant que Bonnacarrère).

(3) Vraiment ? Il s'agit bien sûr du combustible pour fumer le poisson pêché par les hommes.

## XVI

- Monsieur le Gouverneur, dis-je à M. de Guise, il y a un député qui s'appelle Archaimbaud et qui parle d'"agissements allemands" au Togo et au Cameroun.

- J'ai vu cela, répondit M. de Guise.

- Qu'entend-on par agissements ?

- Je pense qu'il veut parler du voyage de Mlle Dinglireiter ?

- Que savez-vous de Mlle Dinglireiter, Monsieur le Gouverneur ?

- Je sais qu'elle est venue se promener chez nous d'une façon assez cavalière et qu'elle était envoyée par un journal de droite, les *Neueste Münchner Nachrichten* (1). Il n'y a pas eu que Mlle Dinglireiter, d'ailleurs. Il y a eu une autre journaliste, qui s'appelait Edith Sternberg ; elle est arrivée ici le 7 avril 1933 et est repartie le 12.

Il y a eu une aviatrice, Elly Beinhorn ; elle s'est posée sur notre terrain d'aviation le 25 juin, nous a quittés le lendemain.

- Beaucoup d'Allemandes, Monsieur le Gouverneur.

- Beaucoup. Nous sommes gâtés. On m'annonce aussi un colonel et un capitaine. Le ministre m'a demandé ce que j'en pensais. J'ai répondu : "S'ils viennent, je ferai le nécessaire. Mais il vaut mieux qu'ils ne viennent pas. Pour trente-six raisons et pour celle-ci particulièrement que le noir est le noir, qu'il ne se rend pas très bien compte. Pour se rendre compte, d'ailleurs, il faudrait être malin. Depuis vingt ans, ici, les gens ont vu trois drapeaux : le drapeau allemand, le drapeau anglais, le drapeau français. Ils se demandent quel sera le quatrième. Je ne crois pas qu'il y ait intérêt à compliquer le problème et à troubler davantage les esprits en laissant les Allemands se multiplier par ici".

- Monsieur le Gouverneur, est-ce que vous n'avez pas à Lomé un fonctionnaire qui remplit à peu près les fonctions de directeur de la Surêté ?

---

(1) Les "Nouvelles nouvelles de Munich".

- Si. Il s'appelle Réhart <sup>(1)</sup>.
- Est-ce que je pourrais le voir ?

Je suis allé voir Réhart, avec le grand Bernard. Réhart ressemble un peu au Docteur Caligari <sup>(2)</sup>. Il a un front pâle et mat, des lunettes, des yeux brûlant d'une flamme sombre ; il est parfaitement incapable de rester tranquille ; pendant tout le temps que nous avons causé, lui et moi, chacun d'un côté de la table, - cela se passait dans son bureau, à la Surêté <sup>(3)</sup>, - il a joué avec son paquet de cigarettes et sa boîte d'allumettes et ne quittait l'un que pour courir à l'autre. Un homme très nerveux, en vérité. La fièvre, peut-être. Il paraît qu'il a prolongé son temps de séjour au Togo et qu'il à "trop tiré sur la corde", qu'il aurait besoin d'un peu de repos.

- Monsieur Réhart, lui dis-je, qu'avez-vous à m'apprendre sur la propagande allemande au Togo et sur la venue de Mlles Beinhorn, Dinglireiter, etc ? Ne vous semble-t-il pas que cela fait beaucoup de demoiselles ?

Il lâche son paquet de cigarettes, prend sa boîte d'allumettes :

- Je ne les crois pas bien dangereuses, répond-il. Beinhorn, l'aviatrice, n'est restée chez nous que vingt-quatre heures et elle est repartie sans s'être livrée à aucune manifestation.

- Chez qui était-elle descendue, à Lomé ?

- Chez Poetzsch, le directeur de la DTG.

Poetzsch et sa femme sont les seuls Allemands du Togo. Sternberg, l'une des deux journalistes, est juive, et, par conséquent, ne doit pas être très bien en cour dans son pays <sup>(4)</sup>. Elle est restée quatre jours ici, s'en est retournée.

- Les Poetzsch ne vous ont jamais donné sujet de vous méfier ?

- Ce sont de braves gens, qui vivent à l'écart.

- Rien de suspect dans leur correspondance ?

- Rien...

- Mais des bateaux allemands s'arrêtent assez souvent à Lomé ?

- Assez souvent, oui.

(1) Chez qui fut placé le fils de Kalipé.

(2) Personnage redoutable d'un célèbre film d'épouvante.

(3) A l'emplacement de l'actuel ministère de l'Intérieur.

(4) Depuis janvier 1933, les Nazis sont au pouvoir à Berlin et mettent en place leur politique antisémite, ce qui n'empêche pas les juifs allemands de rester patriotes.



Les Poetzsch montent à bord ?

- Il nous est difficile de l'empêcher...

- De même qu'il vous est difficile de les empêcher de remettre au commandement du bateau les lettres qu'ils hésitent à confier à la poste.

- Evidemment.

- Que pensez-vous des missions protestantes, Monsieur Réhart?

De la mission d'Agou ? Du pasteur Cuenod ?

- Relativement au rôle qu'ils ont joué dans l'affaire Dinglireiter ?

- Par exemple, oui.

- Je crois qu'ils ont agi loyalement à l'égard de l'administration.

- Moi, je n'en suis pas tout à fait sûr. Le pasteur Cuenod savait que Mlle Dinglireiter devait venir à Atakpamé. Il était d'une courtoisie élémentaire qu'il en informât l'administrateur. Il ne l'a pas fait. Mlle Dinglireiter est descendue chez lui, est repartie ; l'administrateur n'a appris son passage à Atakpamé qu'après son départ. Nous parlons de loyauté : je ne trouve pas cela très loyal.

Réhart ne répond pas. Il fait danser sa boîte d'allumettes.

- J'ai saisi dans ses valises un certain nombre de photographies qu'elle avait prises ici, dit-il. Elles sont insignifiantes.

- Je peux les voir ?

Il regarde le grand Bernard :

- Je vais vous les montrer, dit-il.

Il se lève, prend les photographies dans un tiroir. Je les regarde.

- Insignifiantes, dis-je.

- Insignifiantes, répond-il.

Je lui en montre une (1) :

- Qu'est-ce qu'elle représente, celle-là ?

- C'est une tombe...

Je lève les yeux, j'attends. Il achève sa phrase :

- C'est la tombe d'une des victimes de ce tirailleur qui était devenu fou, vous savez...

- Nous nous trouvons évidemment devant un cas très sympathique.

Mlle Dinglireiter est une petite jeune fille qui a le culte des morts. Figure attendrissante. Saluons.

(1) Réhart a fait prendre des photos des victimes de février par Alex Acolatsé.

Je me suis levé. Réhart se lève, lui aussi :

- J'ai l'impression que tout cela n'est pas bien méchant, conclut-il.  
Venez voir quelque chose de plus intéressant. .

Nous passons dans la pièce voisine. C'est un petit laboratoire. Réhart collectionne les empreintes digitales. Il a les empreintes digitales de tous les noirs qui ont "fait une bêtise", qui ont demandé un passeport, etc. Tout le Togo est là, digitalement.

- La Science est une bien belle chose, lui dis-je. Au revoir, Monsieur Réhart.

Poignée de main. Nous partons, le grand Bernard et moi. De bons et honnêtes policiers noirs saluent notre départ, la main grande ouverte.

- Qu'en pensez-vous ? me dit Bernard.

Je réponds simplement :

- Des choses...

- Il y a deux points sur lesquels il faut tout de même que je vous donne un petit éclaircissement. Primo, vous avez fait une petite critique de la mission protestante. Or Réhart est protestant.

- Je l'ignorais.

- Deuxièmement, Réhart vous a dit qu'il n'y avait au Togo que deux Allemands : M. et Mme Poetzsch. Ce n'est pas tout à fait exact.

Il y en a trois. Cela, je le sais. Le troisième s'appelle Réhart ; il est directeur de la Surêté.

## XVII

- Pas tout à fait allemand, continue le grand Bernard.

- Non. Pas tout à fait allemand. Rhéna.

- Un type qui nous a rendu de grands services et qui est arrivé ici muni des plus belles références : Mangin <sup>(1)</sup>...

- Je sais tout cela. Mais Allemand. C'est le plus joli paradoxe du Togo. Mlle Dinglireiter va s'embarquer. Elle se trouve en face d'un monsieur qui fouille ses valises, qui lui chipe ses photographies. Elle pleure, elle bredouille quelques mots de français. Le monsieur lui dit :

“- Ne vous fatiguez pas. Parlons allemand. Je suis de Mayence.

Allemand et directeur de la Surété dans un pays sous mandat français. La chose est à tout le moins curieuse, cher Monsieur Bernard. Il y a des coins dans le monde où on aime jouer la difficulté.

- Vous avez vu Réhart ? me demande M. de Guise, quand nous rentrons.

- Je l'ai vu, Monsieur le Gouverneur. Je l'ai même regardé, longuement regardé.

- Bonne impression ?

- Excellente. Mais Allemand <sup>(2)</sup>.

---

(1) Général commandant les troupes français occupant la Rhénanie en 1919. Il avait soutenu une tentative de sécession de celle-ci, dont Rehart avait fait partie. Après son échec, Réhart était passé complètement dans le camp français.

(2) La maladresse du commissaire Réhart, arrêtant Gharthey et Johnson le 24 janvier, a été le détonateur de l'émeute. L'inspecteur Cazaux souligne, dans son rapport, que la Sûreté avait été incapable de comprendre, et *a fortiori* de prévoir, ce qui se passait dans la population togolaise. Faut-il pour autant soupçonner Réhart de trahison envers sa patrie d'adoption ? Robert Comevin, qui a connu des témoins qui ont été des proches de Réhart, nous a affirmé que non, et que celui-ci avait, pendant la seconde guerre mondiale, maintenu son attachement à la cause de la France. Certainement médiocre en police politique, Réhart a laissé, parmi les anciens de la police togolaise, le souvenir d'un commissaire compétent et efficace (“*Si Lomé m'était contée...*” Tome II, dialogue n° 2).

Je suis rentré chez moi, dans ma petite chambre. Le vent souffle dans les arbres, des chauves-souris volent : le soir va tomber. J'oublie un instant Réhart pour songer aux trois demoiselles allemandes : Dinglireiter, Beinhorn et Sternberg.

Mlle Beinhorn s'est posée sur le terrain d'aviation, a été fort bien reçue, a déclaré, paraît-il, qu'elle l'avait été fort mal : c'est une petite muflerie, sans gravité. Les Togolais, dit-on, ont été très frappés de l'arrivée de cet avion et de cette jeune femme <sup>(1)</sup> ; ils en ont tiré des conclusions tout à l'honneur de l'Allemagne. Tant pis, tant pis, comme on chante. On ne peut tout de même interdire aux aviatrices allemandes de faire relâche à Lomé.

Mlle Sternberg ne nous a pas, elle non plus, que je sache, joué des tours bien pendables.

Le cas de la charmante Mlle Dinglireiter est peut-être un peu différent. Elle a circulé dans le pays, vu des chefs. Il paraît qu'à certains d'entre eux elle a fait écrire des lettres, - ce sont de braves gens, ils auraient bien écrit n'importe quoi, - qui témoignaient de leur indéfectible attachement à l'Allemagne. Elle s'est livrée à toute une petite enquête sur l'affaire des 24-25 janvier et manifestement s'est attachée à constituer un petit dossier qui ne nous eût peut-être pas été tout à fait favorable. La photographie prise par elle de la tombe de l'une des victimes du tirailleur le démontre avec une certaine éloquence. Son voyage avait un but précis : montrer que nous ne faisons au Togo que des sottises, que nous y massacrons les gens et que la bonne chère vieille Allemagne y est universellement regrettée. Dans cet ordre d'idées, on peut tout dire et tout prouver. Je me charge, moi, d'aller à Berlin et d'en revenir avec des lettres d'indigènes prouvant qu'ils en ont assez du joug de la Prusse.

Mais dans l'affaire Dinglireiter ce n'est point Mlle Dinglireiter qui m'intéresse. C'est la mission protestante. La mission protestante, c'est curieux : j'ai l'impression que nous ne serions pas longtemps amis, elle et moi. Je signale la chose à Réhart, protestant, en le priant d'y réfléchir et de prendre, comme on dit, toutes mesures que la situation comporte.

(1) Voir par exemple le souvenir qu'en a gardé, 55 ans plus tard, M. Dekpo ("Si Lomé m'était contée..." n° 1, dialogue n° 8).

D'abord, Mlle Dinglireiter paraît avoir pour les protestants une sympathie particulière. Elle descend chez les protestants et les protestants sont prévenus de son arrivée, prévenus par Poetzsch, qui alerte les missions exactement comme si les missions étaient des filiales de la DTG, - *Société Allemande du Togo*.

Les protestants sont alertés et n'alertent, eux, personne, n'en disent rien à l'administration, hébergent, promènent Mlle Dinglireiter et la font filer ou la laissent filer avant que l'administrateur ait eu vent de sa présence.

Je résume et je conclus :

Le Togo, ancienne colonie allemande ; aujourd'hui sous mandat français.

Un Directeur de la Sûreté, d'origine allemande .

Des Allemands qui viennent se promener au Togo, qui se livrent à des actes dont on ne peut dire qu'ils soient positivement amicaux.

La mission protestante, qui, prévenue de leur arrivée, leur réserve un cordial accueil.

Les administrateurs français, qui, eux, ne sont prévenus de rien et que tout le monde, Allemands et protestants, semble ignorer.

Voilà. Voilà tout.

Touchant cette question des agissements allemands au Togo, je n'ai pas vu autre chose.

Mais j'ai vu cela.

## XVIII

Adieu, Togo. Adieu, cher Togo, où tant de grâce peut se grouper sous les baobabs, où les dames noires se coiffent de grands, grands chapeaux, plus grands encore que les chapeaux dont se coiffent les dames blanches de Juan-les-Pins <sup>(1)</sup>, où il fait bon fumer des cigarettes, le soir, au bruit de la barre, quand les chauve-souris tournent, où les cantonniers refont les routes avec des poignées de terre dans des petits paniers, où les grands arbres de la Grande Forêt jouent silencieusement à qui sera le plus fort, étouffera, écrasera tout le reste, où on chante le *Petit navire* en petit nègre, où les commis d'administration écrivent de si belles lettres à leurs chefs de service pour leur demander la permission d'aller faire leurs petits besoins, où tant de gens prennent tant de joie à traquer la tsé-tsé et la stegomya (2), à "ségréger" la lèpre, réveiller les sommeilleux, bâtir des ponts, des écoles, des hôpitaux, forer des puits et recueillir dans leurs mains l'eau glacée des fleuves souterrains...

Adieu, Lomé, ses jardins, où il pousse "jusqu'à des fraises", ses palmiers de son bord de mer, ses bungalows et ses terrasses, Palimé, Misahohë, Atakpamé, Aguévé, Anécho, brousses, fétiches, lagunes, fromagers, qui m'auront donné doucement ou, quand je passais trop vite, jeté au visage leurs couleurs somptueuses et pourtant assourdies, leurs parfums, leur gaîté sans détours et leur mélancolie sans lendemain. Adieu, hommes du Togo, compagnons d'un instant, qui m'avez ouvert votre porte, vos dossiers et, quelquefois, votre coeur. Adieu, gouverneur de Guise, si sage, qui prenez toujours le temps de voir clair et de juger avant d'agir, Lefèvre, Costarramone, si pleins de foi, Mary, Jardiller, Gaudillot, si prêts à mettre la main à toutes les pâtes quand chez nous, pour une seule pâte, il y a tant de mains ; Martin, si honnête, Bernard, si grand...

(1) Station balnéaire très chic de la Côte d'Azur.

(2) Moustique vecteur de la fièvre jaune, comme la mouche tsé-tsé véhicule la maladie du sommeil.

Adieu. Il y aura beaucoup d'eau entre vous et moi, dès demain. Quelques semaines encore, et, pendant que moi, je verrai de mes fenêtres tomber une eau morne et glaciale sur la Seine verte, vous, vous guetterez à l'horizon la venue bienfaisante des tornades...

L'*Amérique* est arrivée. Elle a mouillé ses ancres à une centaine de mètres du wharf et elle a déjà lancé deux, trois petits appels qui veulent dire qu'elle est prise par la houle, que, sur les tables de la salle à manger, on a été forcé de coucher les bouteilles et qu'elle aimerait autant continuer son chemin. Les amis d'un jour, donc, sont venus me conduire jusqu'au bout du wharf, je suis monté dans le panier, me suis assis et Bernard est monté derrière moi, s'est assis en face de moi. Il a levé la main, il a crié : Allez ! hop !, et, de nouveau, nous nous sommes mis à voyager par les espaces.

Bernard m'a conduit jusqu'à l'*Amérique*, dont les ancres, déjà, remontaient et nous nous sommes souhaité bonne vie, ma main dans sa grande main. Il est reparti, dans la petite chaloupe blanche du gouvernement ; je l'ai vu danser sur les vagues. Les machines de l'*Amérique* se sont mises à vrombir et peu à peu on a senti que la côte s'éloignait. La nuit tombait. Le feu rouge du wharf s'était allumé. Puis toutes les petites lumières de la ville <sup>(1)</sup>.

Alors je me suis senti seul, - assez seul, en vérité. Je suis entré au bar. On boit beaucoup en Afrique.

---

(1) Lomé a l'électricité depuis 1926.



1 - Le palais des gouverneurs vers 1935.



2 - Arrivée à Lomé de l'aviatrice allemande Elly Beinhorn (1933).  
Le commissaire de police Rehart contrôle ses papiers.





*Jean Martet poursuit donc son voyage et visite ensuite le Cameroun : le grand port de Douala, les riches plantations du Mungo, le pays bamiléké, Foumban et son sultan, Yaoundé (la capitale), enfin retour sur Douala par la voie ferrée. Il rencontre encore bien des administrateurs efficaces, des médecins dévoués, des commerçants entreprenants <sup>(1)</sup>... Il retrouve aussi la trace des "demoiselles allemandes" dont il avait flairé la piste au Togo, et il enquête avec minutie sur les agissements des quelques ressortissants allemands du Territoire. Toujours tenaillé par sa haine viscérale de tout ce qui est germanique, il leur prête, bien sûr, les plus noirs desseins, mais sans en découvrir davantage de preuves qu'au Togo.*

*Le plus intéressant pour nous est le portrait qu'il esquisse d'un homme qui a longtemps et fortement marqué le Togo <sup>(2)</sup> : Auguste Bonnacarrère, désormais commissaire de la République au Cameroun<sup>(3)</sup>. On citera donc ici les passages où Jean Martet l'a rencontré.*

Nous gagnons enfin Yaoundé, et là, au bas des marches de son palais, M. Bonnacarrère, gouverneur du Cameroun, me demande :

---

(1) - Mais toujours aucun missionnaire : "radicalisme" politique oblige !

(2) - Il y a été commissaire de la République de janvier 1922 à décembre 1931.

(3) - Jusqu'au 6 avril 1934, où il sera mis à la retraite anticipée (pour raisons d'économie du budget des Colonies), avant d'avoir donné sa pleine mesure. Il vivra jusqu'en 1966.

- Que voulez-vous faire ce soir ?

Je réponds, avec la dernière des grossièretés :

- Dormir

- Vos projets pour demain ?

- Monsieur le Gouverneur, lui dis-je, il y a au Cameroun une chose dont on m'a dit le plus grand bien : c'est Ayos. Il paraît qu'à Ayos on a organisé un centre médical où la maladie du sommeil est étudiée, combattue, jugulée. <sup>(1)</sup>

- C'est exact, répond M. Bonnacarrère. Vous voudriez naturellement voir Ayos.

- Monsieur le Gouverneur, je ne voudrais pas voir Ayos. J'ai vu trop de médecins, trop d'hôpitaux.

Il se tourne vers Mme Bonnacarrère

- Nous ne lui montrerons pas Ayos, dit-il. Mais pour ce qui ce qui est des médecins et de la maladie, rien à faire : il en absorbera ce qu'il est décent d'absorber. On échappe quelquefois à la maladie. On n'échappe jamais aux médecins.

[...]

Chemin faisant [*en visitant l'hôpital de Yaoundé*], M. Bonnacarrère me coince de temps en temps entre deux portes [...], et il me raconte ce qu'il fait, ce qu'il veut faire, et ce qu'il fera, contre vents et marées. M. Bonnacarrère est un homme jeune encore <sup>(2)</sup>, allant, virant, piaffant, et qui a l'air de se tourner de tous les côtés à la fois vers tous les obstacles, tous les ennemis, tous les périls qui, de tous les points de l'horizon, peuvent surgir, et les attendre, les provoquer joyeusement.

[...] On a fait tout ce qu'il était possible de faire [...], avec des erreurs, parfois, avec des reculs, souvent, qu'il reconnaît et qui semblent n'être pour lui que des prétextes à continuer et à s'entêter davantage.

[...]

(1) - Par le Dr Eugène Jamot, à partir de 1922. Ayos (bourgade à 125 km à l'est de Yaoundé) était le quartier-général de la lutte contre la "trypano", menée de façon massive, quasi-militaire, et spectaculairement efficace. Jamot a quitté Cameroun depuis 1931. Il organisera ensuite la lutte en AOF et au Togo.

(2) - Il a alors 58 ans.

M. et Mme Bonnacarrère m'ont reçu en ami, m'ont fait voir tout ce que je voulais voir. Qu'ils en soient remerciés. Ils ne m'ont point dicté les conclusions de ce petit livre. Qu'ils en soient bénis.

[...] M. et Mme Bonnacarrère vinrent me conduire à la gare, et M. Bonnacarrère, quand nous nous serrâmes la main, sur le quai, quand je le remerciai d'un accueil qui avait été de franchise et de cordialité sans détours, fit une chose qui me plut aussi beaucoup : il ne me demanda rien; il ne me demanda ni de parler de ceci, ni de me taire sur cela. Il me souhaita simplement d'avoir bonne mer au retour.

---



*Deuxième partie*

**Claude LESTRADE**

## **SOUVENIRS TOGOLAIS**

**L'enfance d'un fils d'administrateur colonial  
au Togo**

**(1936 - 1949)**

manuscrit inédit

(1993)

*“Si tu demandes à quelqu’un de te gratter le dos, il le grattera toujours à côté de l’endroit qui te démange”.*

(Proverbe d’Afrique Noire)

## AVANT-PROPOS

Voir dans ce modeste ouvrage une nostalgie du colonialisme ou une apologie de l'impérialisme serait une erreur regrettable. L'unique nostalgie de l'auteur est celle d'une contrée et de ses habitants, auxquels il doit des souvenirs qui comptent parmi les meilleurs de sa vie.

Il est tout à fait légitime et normal que les pays jadis colonisés aient obtenu leur indépendance. Il est certain que, à l'origine, les populations africaines n'avaient pas invité les Européens à occuper leur territoire, mais, ce fait étant accompli, tous les Français qui partaient pour l'Afrique n'étaient pas forcément guidés par le seul désir de s'enrichir aux dépens des peuples locaux. Tous les pays, toutes les époques ont eu leurs exploiters et leurs tortionnaires, mais l'existence d'une minorité ne doit pas impliquer des généralisations trop hâtives. Contrairement à ce que l'on a trop souvent laissé croire, beaucoup de fonctionnaires coloniaux ne cherchaient pas à brimer les autochtones placés sous leur autorité, mais plutôt à leur rendre service. S'y prenaient-ils bien ou mal ? Ont-ils échoué ou réussi ? Le but des pages qui vont suivre n'est pas d'apporter une réponse à ces litigieuses questions. Toutefois, les nombreuses marques de sympathie, de dévouement et de fidélité réciproques manifestées AVANT l'indépendance -et qui se sont maintenues APRES- semblent montrer que la présence française n'a pas toujours laissé que d'exécrables souvenirs.

Au Togo, il n'y eut pas de "guerre d'indépendance" (du moins militairement parlant). Après le second conflit mondial, le but de l'administration française était, en quelque sorte, d'aider les Togolais à préparer leur future émancipation. La chose était d'ailleurs prévue par la charte de l'Organisation des Nations-Unies.

L'auteur n'a pas cherché à donner dans ce livre un aperçu historique, sociologique ou politique du Togo "sous mandat" <sup>(1)</sup> et "sous tutelle" <sup>(2)</sup>. Il s'agit tout simplement de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Les anecdotes qui y sont évoquées concernent des personnages dont les noms sont à présent presque tous gravés sur des tombes. C'est une visite aux pays des fantômes. Les générations actuelles -togolaises et françaises- n'ont de l'époque concernée qu'une idée vague, et souvent peu conforme à la réalité. En outre, elles ont leurs propres soucis, où le Passé n'a guère droit d'asile, la crainte de l'Avenir y occupant déjà suffisamment de place...

Avant de porter un jugement, il ne faut jamais oublier le contexte : contexte géographique, historique ou psychologique, dans l'ignorance duquel on ne peut rien comprendre. Un Européen actuel n'ayant jamais connu l'Afrique -et surtout l'Afrique d'autrefois- ne peut raisonner comme un Européen d'avant-guerre ayant passé plusieurs lustres outre-mer, ni comme un villageois du Nord-Togo des années 1930, qui lui-même ne raisonnait pas comme raisonne en 1993 un professeur de lycée de Lomé, pourtant togolais lui aussi. Vouloir le contraire serait utopique.

Claude LESTRADE

---

(1) 1920 - 1940.

(2) 1946 - 1958.



## CHAPITRE I

### PRELUDE

(1935)

Je dois tout d'abord m'excuser pour le fréquent emploi de la première personne, mais, quand il s'agit précisément de souvenirs personnels, il est difficile d'éviter les "je", "nous", "notre", "mon", etc., risquant de donner au récit une teinte égocentrique qui n'est pourtant pas conforme à mon désir. D'autre part, l'évocation de faits datant d'un si jeune âge pourrait inciter le lecteur au scepticisme. Mais, à défaut peut-être d'autres qualités, la Nature m'a doté d'une assez bonne mémoire, dont je n'ai, certes, aucun mérite. J'ajoute que tous les souvenirs en question ont été contrôlés et complétés à diverses sources dignes de foi.

Je ne suis pas né au Togo, mais en Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine), où mon père effectuait son premier séjour "colonial". M'ayant ramené en France pour le congé biennal, mes parents m'y laissèrent quand ils furent, cette fois, affectés au Togo. Jusqu'à la cinquième année de mon existence, je n'avais pour ainsi dire jamais vu ni mon père, ni ma mère. Ma première vision "consciente" de mon père me fut donnée par une photographie le montrant en grande tenue d'administrateur des Colonies, avec sabre, ceinturon à boucle dorée, pantalon noir à bande or, casquette et veste blanches, écussons représentant un croissant surmonté d'une ancre de marine et de nombreuses décorations, acquises durant la première guerre mondiale. Des rudiments d'ambiance africaine me furent donnés par des objets d'Oubangui rapportés par mes parents, notamment deux anneaux pour chevilles en argent massif trouvés dans le ventre d'un crocodile qui en avait dévoré la

propriétaire avant d'être abattu par le fusil de mon père. Il y avait aussi une longue peau de boa, que ma grand'mère aimait montrer aux visiteurs, contrairement à certaines statuettes d'ébène dont le réalisme anatomique la scandalisait quelque peu...

Un beau jour de 1935, mes grands-parents m'emmenèrent à Bordeaux pour y accueillir mes parents qui débarquaient du paquebot *Amérique*. "Beau jour" était d'ailleurs une expression météorologiquement inexacte car, ce matin-là, le temps était pluvieux. Écoutant mon imagination enfantine, je m'attendais à voir mon père dans le bel uniforme de la photographie, et je fus quelque peu déçu devant un homme coiffé d'un béret noir et portant un ciré imperméable de la même couleur (habillement normal, à l'époque, pour la pluie).

Les propos de mes parents, quand ils racontèrent leur séjour et leur voyage, étaient interprétés par moi selon les seules références dont disposait mon esprit de quatre ans. Quand ils parlaient des "cabines" du paquebot, je pensais à ces maisonnettes en bois (souvent montées sur roues) destinées, en ce temps-là, aux baigneurs des plages. J'imaginai un grand nombre de ces "cabines" alignées dans l'entrepont du navire... Quand ils parlaient de forêt "vierge", je me représentais une statue de la Vierge Marie érigée parmi des arbres tropicaux... Il faut dire qu'en 1935 les adultes n'étaient pas toujours plus avisés dans leur conception de l'Outre-Mer. Nombreux étaient, par exemple, ceux qui croyaient toutes les "colonies" peuplées exclusivement de "nègres", terme désignant, à leurs yeux, un Tonkinois comme un Malgache, un Polynésien comme un Sénégalais. "Même à Tahiti, on mange les pâtes X..." disait une publicité, sous une image montrant un jeune Noir escaladant un cocotier sous lequel s'ébattaient des... crocodiles ! (Tahiti peuplé de Noirs et de crocodiles, voilà de quoi interloquer les Tahitiens...). Un garçon-coiffeur avait demandé à ma mère si elle venait du pays des "ègres" (il croyait que le "n" était uniquement phonétique : "un...ègre", donc "des...ègres"). Il ajouta, d'ailleurs cette affirmation sublime : "Les ègres doivent, évidemment, manger beaucoup de macaroni". Actuellement encore, une publicité télévisée montre des noix de coco tombant des arbres dans l'état où on les importe en Europe pour en diminuer le volume, c'est-à-dire toutes épluchées. Il y a encore des progrès à faire !

Vint enfin le jour de mon propre départ. Accompagnant mes parents, je m'embarquai à Bordeaux sur le paquebot *Jamaïque*, à destination de Lomé, le 1er mars 1936, exactement le jour de mon cinquième anniversaire. Etant né en Afrique en 1931, année de la fameuse "Exposition coloniale" : je me demande s'il n'y a pas, là, une série de prédestinations... Le *Jamaïque* s'était appelé *Mosella* jusqu'en 1928, année où il avait été acquis par la compagnie des "Chargeurs-réunis". Construit en 1921-22 à Newcastle, il mesurait 150 mètres de longueur sur 18 de largeur. Il n'était guère luxueux, mais assez confortable. Il terminera sa carrière à la démolition en 1954. Au cours de la traversée, je continuai, pendant quelque temps, à interpréter selon mes propres normes les propos que j'écoutais. Je savais désormais ce qu'étaient les "cabines" du navire, mais, en entendant pour la première fois parler du "fumoir", je crus (à cause du mot "fumée") qu'il s'agissait de la cheminée... Toutefois, je m'habituai rapidement au nouveau vocabulaire, comme à ma nouvelle vie. Je fis la connaissance des autres enfants du bord. Beaucoup n'en étaient plus à leur première traversée. Demandant à une fillette plus grande que moi de m'aider à suspendre mon pardessus à un portemanteau, je me fis répondre par la pimbêche : "Tu n'as qu'à appeler ton boy !". Le ton "colonial" était donné...

Parfois, ma mère m'offrait une grenadine au bar, tandis que mon père jouait au bridge avec les autres voyageurs. L'on voyait, sur la mer, sauter les marsouins et les dauphins. Des poissons volants planaient de vague en vague. L'un d'eux, lors d'un précédent voyage de mes parents, était entré par un hublot. Il fut placé dans un baquet d'eau et mis en loterie au profit d'une oeuvre charitable. Le gagnant lui rendit immédiatement sa liberté aéro-aquatique. A propos de hublot, l'on racontait aussi une histoire moins divertissante : une mère de deux enfants, excédée par les cris incessants du plus jeune (qui était au berceau) déclara, sans le penser bien sûr : "S'il continue à crier, je le jette par le hublot". Ayant dû quitter la cabine durant quelques instants, elle fut surprise, à son retour, de n'y trouver que l'aîné. "Mais où est donc ton frère ? Il continuait à crier, alors, Maman, j'ai fait comme tu as dit : je l'ai jeté par le hublot". Bien que peu croyable, l'histoire est authentique.

Au bout de quelques jours de mer, tout le monde devait, chaque midi, absorber un comprimé de quinine, pratique obligatoire pour toute

la durée d'un séjour africain. Ma mère, craignant que l'amertume de ce médicament ne me rebute, voulut d'abord y adjoindre de la confiture, mais je m'habituai très vite à l'avaler sans artifice.

La première fois que nous descendîmes à terre (probablement à Dakar), nous allâmes, après une promenade, nous asseoir, avec d'autres passagers, à la terrasse d'un café. Il s'agissait sans doute du Café Protet, alors célèbre dans cette ville. Ma mère me demanda d'aller rendre au boy une boîte d'allumettes qu'il nous avait prêtée. C'était la première fois que je "touchais" un Noir. Peu de temps auparavant, un adulte avait cru spirituel de pratiquer une plaisanterie aussi stupide que classique en me disant : "Fais attention : quand tu les touches, ils déteignent". Malgré mon très jeune âge, j'étais plutôt sceptique, mais je voulais tout de même en avoir le coeur net ; c'est pourquoi, en regagnant mon siège, je jetai sur ma main un regard furtif et discret, sans être vu du serveur, que je ne voulais pas vexer.

L'on offrait gracieusement aux consommateurs des coquillages, dont le goût salé incitait à commander une seconde tournée. Un vieux "broussard", habitué à parler "petit-nègre" à ses domestiques, interpella ainsi le garçon : "Eh ! Boy, toi y en a porter encore petits machins-là". Tout le monde éclata de rire quand l'interpellé, avec une courbette et un sourire dentifrice, répliqua : "Je suppose que Monsieur veut dire des coquillages, et, si c'est le cas, je lui en apporterai volontiers à nouveau !"

Avant d'aller plus loin, je dirai tout de suite que mes parents m'avaient, dès le départ, formellement interdit d'employer le mot "nègre" car, à l'époque, les Africains jugeaient péjoratif ce terme auquel Léopold Sédar Senghor n'avait pas encore rendu son véritable sens et sa légitime dignité. Les Noirs entre eux, quand ils voulaient s'injurier, se traitaient mutuellement de "sale nègre", ce qui étonnait les Blancs récemment débarqués. Une Européenne ayant, un jour, dans un éclat de colère, traité un boy maladroit d'"imbécile de nègre", ce dernier lui répondit : "Si tu dis que je suis nègre, alors toi, Madame, tu es un cochon gratté". En effet, quand on fait cuire un porc, si on lui gratte la peau, elle devient blanche comme celle des Européens. La dame en question se le tint pour dit.

A certaines escales, des garçonnets noirs venaient nager autour du navire. La coutume était de leur lancer des pièces de monnaies. Ils plongeaient pour les saisir avant qu'elles s'enfoncent trop, et ils les emmagasinaient dans leur bouche. Je me demandais comment ils ne les avalaient pas.

Le *Jamaïque* arriva à Lomé vers la mi-mars. Comme dans la plupart des ports africains de l'époque, il n'y avait pas de quai. Le navire mouilla à quelque distance d'un grand wharf métallique, hérissé de grues <sup>(1)</sup>. L'on pouvait également voir les ruines rouillées de l'ancien wharf allemand, datant de 1904, époque où le Togo était germanique. Les passagers débarquants s'asseyaient dans des sortes de nacelles -généralement nommées "paniers"- munies d'un anneau où l'on passait le crochet d'une grue. Ce crochet, ballottant avant qu'on le saisisse, risquait d'être dangereux pour ceux qu'il pouvait heurter, mais heureusement, le cas était rare. La grue du paquebot soulevait donc le "panier" et ses occupants comme une vulgaire caisse de marchandises et les déposait -avec une douceur pas toujours excessive- dans une grande barque à rames, où d'autres l'attendaient déjà. Les vigoureux rameurs noirs rythmaient leurs mouvements en chantant une chanson dont les deux principales phrases étaient : "Cadeau ! Commandant, cadeau !" et "Donner beaucoup cadeau, ça va !" (Traduction : "N'oubliez pas le pourboire !"). Je connaîtrai souvent, par la suite, ces transbordements en "paniers", mais, chaque fois -du moins pendant mon enfance-, j'y éprouverai les mêmes sensations. Les grosses vagues -d'aspect gigantesque par rapport à ma taille- me faisaient très peur et j'appelais à mon secours tous les saints du paradis. Certains adultes, d'ailleurs, n'étaient pas plus intrépides ; l'épouse d'un important commerçant local était célèbre pour ses hurlements de terreur au cours du trajet, qui était d'ailleurs court. Arrivés près du wharf, les voyageurs subissaient l'opération inverse de celle de la descente du navire.

Sur le wharf, des wagonnets poussés par des Noirs menaient les bagages et leurs propriétaires vers la terre ferme. Les nouveaux arrivants étaient alors assaillis par des groupes d'hommes brandissant des carnets. "Madame, toi besoin boy?". "Moi, très bon cuisiner !" "Moi y en a bon certificat" (nous reparlerons plus tard des certificats en question).

(1) Il s'agit du nouveau wharf français, mis en service en 1928.

Nous fûmes chaleureusement accueillis par l'épouse de M. Antoine Trosselly, directeur pour tout le Togo de la SCOA ("Société Commerciale de l'Ouest Africain") et grand ami de mes parents depuis leur précédent séjour. La SCOA faisait subir à ses jeunes employés débutants un apprentissage intensif et sévère. La discipline de fer, qui régissait même leur vie privée durant leurs premiers temps dans cette firme, s'avérait bénéfique par la suite, car elle formait des commerçants qualifiés, pouvant accéder à de très intéressantes situations. C'était le cas de M. Trosselly, qui bénéficiait d'une bonne paye, d'un logement vaste, confortable et gratuit, de la nourriture également gratuite, d'une voiture de fonction avec chauffeur. Cette voiture était une Chrysler grise ; le chauffeur se nommait Ankou. Je fus rapidement en excellents termes avec lui. Quand, par la suite, il accompagnait son patron dans les postes où nous étions, il me décrivait avec enthousiasme et force détails les derniers modèles de voitures débarqués à Lomé. Il aimait arborer d'énormes lunettes en mica, qui, pourtant, ne lui étaient guère utiles, vu le confort de la Chrysler.

Les Trosselly nous hébergèrent quelques jours chez eux, en attendant notre départ vers l'affectation de mon père. Dès mon arrivée, ils m'offrirent un singe gris en bois, monté sur roulettes, et Mme Henriette Trosselly m'initia à l'ambiance africaine. Je l'entends encore me dire, en me montrant des oranges locales : "Tu vois, ici, les oranges sont vertes ; ce n'est pas comme en France...", et aussi : "Le matin, par la fenêtre, tu pourras voir passer les petits scouts noirs". Le logement des Trosselly était situé au-dessus de la factorerie SCOA<sup>(1)</sup>. Sur les marches du grand escalier extérieur, des Noirs des deux sexes étaient assis en quasi-permanence, pour le seul plaisir d'être là, et bavardaient bruyamment. Les pagnes multicolores composaient un bariolage qui plaisait beaucoup à mes yeux. Mon sens olfactif, cinquante-sept ans plus tard, conserve encore le souvenir des odeurs de Lomé : celle de l'air marin sur la plage, celle des docks où le parfum du cacao épousait celui du coprah, celle des autres parfums, liquides, eux, et très forts, dont s'aspergeaient les Togolaises. Mes tympanes ont gardé le bruit des rues, avec les cris stridents des citadins en palabres, le tintamarre des grues du wharf, le sifflet et les halètements du petit train qui partait vers le nord, le klaxon des voitures françaises et le klaxon grave, des voitures américaines.

(1) Rue du commerce, entre la cathédrale et la plage.

Mes parents m'avaient acheté un casque de liège recouvert de toile blanche, avec la recommandation de ne jamais l'ôter au cours de la journée, sous peine de danger immédiat. L'on parlait même d'Européens qui, pour être sortis tête nue, avaient succombé à un foudroyant "coup de bambou". Il faut signaler que, après la guerre, les Blancs se montreront moins pointilleux sur ce chapitre, et s'en porteront rarement plus mal...

Je garde également, de ces premiers jours au Togo, l'image d'une visite à la famille Curtat. M. Curtat dirigeait à l'époque la "Société Générale du Golfe de Guinée" <sup>(1)</sup>, où travaillait aussi son beau-frère Monsieur Siaut. (On nommait généralement cette firme "S Trois G" à cause des initiales "S.G.G.G."). Je fis la connaissance des enfants Curtat : Micheline, l'aînée, avait dix ans ; Pierre, son frère, en avait huit et m'emmena jouer sur la plage voisine. Il portait une barboteuse à carreaux rouges fermée entre les jambes par des boutons-pressions. Je m'étonnais qu'il ne porte pas de casque : il m'apprit qu'après cinq heures de l'après-midi, ce n'était plus nécessaire. Je fus frappé par la multitude d'os de seiches qui jonchaient le sable blanc. Franchissant la "barre", des barques de pêcheurs venaient volontairement s'échouer sur la plage. Les maîtresses de maison, accompagnées de leurs boys, arrivaient alors pour acheter des poissons.

Toute ville africaine -si modeste fut-elle- avait son "cercle", où les Européens qui y étaient inscrits pouvaient jouer aux cartes, au ping-pong, au tennis, boire, danser, se réunir, parler des derniers potins. Le cercle de Lomé <sup>(2)</sup> était près de la mer, qui, le soir, lui envoyait une brise rafraîchissante. Les enfants eux-mêmes s'y retrouvaient souvent pour jouer, malgré les remontrances des adultes qu'ils gênaient. En ce qui me concerne, je n'eus guère, du moins cette fois-ci, le temps de fréquenter beaucoup les enfants en question, car mon père dut bientôt rejoindre son poste.

---

(1) Fondée en 1930 par fusion de plusieurs firmes françaises, qui avaient aussi des intérêts au Dahomey et au Cameroun (d'où le "Golfe de Guinée"). Les Curtat habitaient la magnifique maison Anthony de la rue du Grand-marché, avec, comme toujours à l'époque, les comptoirs au rez-de-chaussée.

(2) Bâtiment de style hispano-mauresque, construit en 1925 pour servir de "maison commune", détruit en 1960-61 pour être remplacé par la Cour suprême (aujourd'hui le ministère de la Jeunesse et des Sports).

Il avait, en effet, été nommé chef de la subdivision de Bassari (l'on dit aujourd'hui "Bassar", mais pour rester dans l'ambiance de l'époque, je conserverai le "i" final). M. Trosselly nous y emmena lui-même, dans la Chrysler conduite par Ankou. Il en profita pour inspecter ses factoreries du Nord. Nous nous arrêtâmes au passage à Sokodé, chef-lieu du cercle (c'est-à-dire, ici, de la Région) dont dépendait Bassari. Ce cercle était commandé par l'administrateur Rémy <sup>(1)</sup>, dont chacun des quatre enfants était né dans une colonie différente.

---

(1) Au Togo de 1934 à 1937, en poste à Mango puis à Sokodé.



## CHAPITRE II

### BASSARI (1936 - 1937)

Le 25 mars 1936 -donc vingt-cinq jours après avoir quitté Bordeaux-, nous arrivâmes à Bassari, où nous fûmes accueillis par le lieutenant Massu<sup>(1)</sup>, le Père Emmanuel Kennis<sup>(2)</sup>, fondateur de la mission de Bassar<sup>(3)</sup>, et le Père Jean Dauphin<sup>(4)</sup> -alsacien, comme son nom ne l'indique pas. Le lieutenant Massu avait assuré l'intérim entre le départ de l'administrateur Roche, prédécesseur de mon père, et notre arrivée. Futur général, il se rendra célèbre dans les "Forces françaises libres", puis en Indochine et en Algérie. Un champagne de bienvenue nous fut offert sur la terrasse de la résidence, à la lumière de la lampe à essence.

Mon père<sup>(5)</sup> avait, à l'époque, le grade officiel d'administrateur-adjoint (il terminera sa carrière comme administrateur-en-chef, à l'échelon "classe exceptionnelle"). Comme souvent en Afrique Noire, la circonscription qui lui était confiée était peuplée d'ethnies très diverses, parmi lesquelles on peut citer, outre les Bassar, les Kotokoli, les Kabyè,

(1) Voir ci-dessous 4ème partie.

(2) Né au Pays-Bas en 1894, il est au Togo depuis 1920 et y restera près de cinquante ans, jusqu'en 1969, dans de nombreuses missions différentes (Aného, Lomé, Sokodé, Bassar, Mango, Kara...) Décédé en 1982.

(3) Le 31 mars 1933.

(4) Plus jeune (il est en 1907), il est arrivé au Togo fin 1935 et envoyé tout de suite comme adjoint au Père Kennis. Il restera presque toujours au Nord du Togo, où il a construit les églises de Bassar, Kabou et Sokodé. Décédé en 1972.

(5) Joseph Lestrade commanda successivement les cercles de Bassar (mars 1936 - mai 1937), Sokodé (juin 1937 - avril 1938), Aného (août 1948 - avril 1949) et Lomé (mars 1949 - mars 1951). Entre 1938 et 1948, il commanda dans divers territoires du Pacifique. Une telle rapidité dans les rotations était alors tout à fait habituelle.

les Losso, les Konkomba, etc., et aussi, des ethnies “étrangères” (dont les Haoussa, musulmans). Tous ces gens étaient paisibles, sauf la tribu des Konkomba, guerrière, turbulente, querelleuse, crainte de ses voisines, et qui, d’autre part, n’aimait pas l’impôt que le Gouvernement était bien obligé de lui demander, comme aux autres, pour contribuer aux dépenses d’intérêt commun. En outre, les histoires de femmes provoquaient fréquemment, chez eux, de véritables batailles rangées, avec morts d’hommes. L’année précédente, l’administrateur Dantec (à l’époque “agent spécial”<sup>(1)</sup>), étant officier de réserve, avait été désigné pour aller les calmer. Il se rendit sur place, non avec une armée, mais tout simplement à bicyclette, avec son épouse. Le Père Kennis, inquiet de savoir une femme dans cette zone agitée, alla en voiture chercher le Père Boursin<sup>(2)</sup> missionnaire de Sokodé, et l’emmena à Nawaré, où les Dantec devaient passer la nuit. Les deux prêtres décidèrent de coucher dehors, devant la “case de passage” où dormaient leurs amis, afin de pouvoir éventuellement les protéger. Il ne se passa d’ailleurs rien. Peu après, le lieutenant Massu, l’administrateur Roche, un sergent-chef européen et une quarantaine de “gardes” arrivèrent en pays konkomba et, entre le 19 avril et le 14 mai 1935, ramenèrent la paix, confisquèrent diverses armes blanches et 233 010 flèches, SANS TIRER UN SEUL COUP DE FEU. Le seul mort à déplorer dans les deux camps fut le sergent-chef, qui se noya accidentellement. Le lieutenant Massu en profita pour détruire de nombreux pieds de *Strophantus* (d’où l’on pouvait extraire du poison pour les flèches). Il resta sur place jusqu’en juillet 1936 pour faire tracer 120 kilomètres de pistes et routes.

Cette tournée pacificatrice du lieutenant Massu fut efficace, car, mon père, qui vint après, n’eut jamais à se plaindre des Konkomba, personnages plutôt sympathiques par ailleurs. De nombreuses années plus tard, Massu, devenu général, revint en visite au Togo. Les Konkomba se souvenant de lui, le reçurent à bras ouverts. Un chef lui offrit un carquois vide en symbole de cette pacification...

---

(1) Trésorier-payeur.

(2) Théophile Boursin, né en 1897, au Togo de 1922 à 1964. Successeur du P. Kennis à Sokodé. C’est un Breton, alors que l’essentiel du clergé catholique est alsacien. Ils appartenaient tous à la Société des Missions Africaines, de Lyon.



3- Joseph-Auguste Lestrade  
en uniforme d'administrateur-adjoint.



4 - Jeanne Lestrade – Claude Lestrade.



5 - Bassar, 1936. RP Dauphin, Claude, Mme Lestrade, RP Kennis.

Contrairement à ce qu'ont prétendu certains propagandistes, les militaires et fonctionnaires français d'Afrique Noire (à quelques rares exceptions près) n'étaient pas des tortionnaires tyranniques, ne pensant qu'à exploiter et à maltraiter les autochtones. Peut-être, certains jouaient-ils parfois un peu trop aux petits rois, mais la grande majorité avait compris ce que leurs administrés attendaient d'eux et firent carrière dans une atmosphère de bonne entente et même, très souvent, d'amitié avec les éléments locaux. Certes, il ne s'agit pas, ici, de faire une apologie béate de la Colonisation, qui fut fertile en abus, erreurs et maladresses, mais le respect de la vérité historique exige que les choses soient remises à leur juste place, et que ne soient pas occultés les aspects positifs de la présence française. L'administrateur français, en tant que "Blanc", avait, aux yeux des autochtones, le mérite de n'appartenir à aucune tribu et il était, par conséquent, censé adopter une attitude impartiale dans le règlement des palabres et autres conflits. L'administrateur Jude Roche, d'origine antillaise, se fit accueillir à coups de flèches et de pierres dans un villages de la circonscription. Interrogés sur les motifs de cette hostilité, les villageois déclarèrent : "Nous ne voulons pas être commandés par un Noir". Ils avaient pris l'Antillais pour un Africain...

Dans le domaine de la gestion d'une région, l'administrateur jouait un rôle comparable à celui joué, dans le domaine de la médecine, par le "généraliste" comparé au "spécialiste", ces derniers étant, en l'occurrence, les fonctionnaires des Travaux publics, de la Justice, de la Police, des Impôts, de l'Agriculture ou de l'Enseignement. Les spécialistes ne pouvant pas être partout à la fois, l'administrateur les remplaçait souvent, prélevait les impôts, recensait, faisait percer et entretenir des routes, construisait des ponts, inspectait des écoles, des ateliers, des plantations, distribuait des semences et des médicaments, veillait à la situation sanitaire, discutait avec les populations et avec les chefs, donnait des conseils, félicitait les uns, sermonnait les autres, et, surtout, réglait au mieux possible les "palabres" les plus divers : tel Saint Louis rendant la Justice sous le chêne de Vincennes, l'administrateur la rendait sous un baobab, et l'on venait de très loin pour le voir. Même ceux qui n'avaient pas d'affaires à régler arrivaient pour bénéficier de l'animation produite par le passage du "commandant" (titre d'allure toute militaire mais donné traditionnellement à l'administrateur, tout à fait civil) ; cela permettait de rencontrer des gens, de palabrer, de rompre avec la monotonie quotidienne des villages, et même, parfois, de faire la fête.

Il n'était pas rare que des Africains donnent à leurs enfants, en guise de prénom, le nom de famille d'un administrateur ou d'un gouverneur. Cela ne signifiait pas que leurs épouses eussent été infidèles : c'était une marque de sympathie et d'estime à l'égard de l'intéressé. Pour qui n'était pas au courant, cela risquait parfois de prêter à de scabreuses équivoques, à un tel point que, du temps des Allemands, le gouverneur-duc de Mecklenburg, agacé par la multiplication des petits "Mecklenburg" ou "Herzog" ("duc") à travers tout le Togo, édita une loi interdisant ce genre de pratique, ce qui contraria fort les heureux pères... Cela montre, en tout cas, que -même sous le régime allemand (pourtant bien plus dur que le régime français)-, les rapports entre Blancs et Noirs n'étaient pas systématiquement hostiles, car aucun père au monde ne donne à son enfant le nom de quelqu'un qu'il méprise ou qu'il déteste.

Une autre preuve que les Français étaient plutôt bien acceptés par les populations africaines est le nombre relativement insignifiant des empoisonnements d'Européens. Or, les Africains connaissent des poisons aussi indécélables que foudroyants, qu'ils ne se privent pas d'utiliser entre eux. Il leur aurait été facile de les employer également à outrance contre les Blancs, d'autant plus que les cuisiniers et autres serviteurs étaient Noirs. J'ai même connu un couple français dont le cuisinier était l'empoisonneur attitré du village, et leur fit toujours une excellente cuisine. Ils eurent pourtant un jour une petite inquiétude en lisant sur le menu qu'il avait rédigé : "Poison au gratin", mais il ne s'agissait que d'une faute d'orthographe au mot "poisson"...

Le manque de crédits était le principal handicap qui entravait les administrateurs. Mon père (et il fut loin d'être le seul) se plaignait sans cesse de ne pouvoir, faute de crédits suffisants, faire construire tous les dispensaires, écoles, cases, routes, ponts qu'il jugeait utiles. Il était, comme les autres, contraint de se contenter de ce qu'on lui donnait. Il en était de même pour les traitements, qui étaient très inférieurs à ceux du secteur privé ; en outre, les indemnités de réception, accordées au compte-gouttes<sup>(1)</sup>, ne correspondaient pas aux frais réels, et l'administrateur payait fréquemment de sa poche.

---

(1) Surtout avec les restrictions budgétaires draconiennes imposées depuis 1933-34.

En Afrique, on appelait “case” toute maison d’habitation, même si c’était un petit palais. Notre case de Bassari n’était pas un palais, mais ce n’était pas un taudis non plus. Construite en terre battue, l’épaisseur de ses murs était la garantie de sa robustesse. Très longue, entourée d’une véranda sur trois côtés, elle était recouverte d’une sorte de chaume local. Elle n’avait pas l’électricité. Une assez bonne lumière était fournie par les lampes à manchon “*Petromax*” ou “*Aïda*”, alimentées à l’essence. Elles pouvaient être dangereuses si l’on omettait certaines précautions. On les posait sur de hautes sellettes dont chacun des quatre longs pieds trempait (comme ceux de tous les meubles) dans un récipient rempli d’eau ou de pétrole, destiné à noyer les insectes. L’on avait droit, chaque soir, à une véritable exposition d’échantillons représentant la faune entomologique togolaise, attirés par la lumière. Indifférents aux lois de la pesanteur, des petits lézards <sup>(1)</sup> marchaient au plafond et avalaient quelques unes de ces bestioles que l’on voyait, par transparence, passer dans leur abdomen. Une petite citerne surélevée, alimentée régulièrement par des “corvées d’eau” <sup>(2)</sup>, fournissait le précieux liquide aux robinets de la cuisine et de la salle de bains. Cette dernière, peinte en orange foncé, possédait une baignoire en ciment. La première fois que nous la découvrimus, des cadavres de lézards y flottaient...

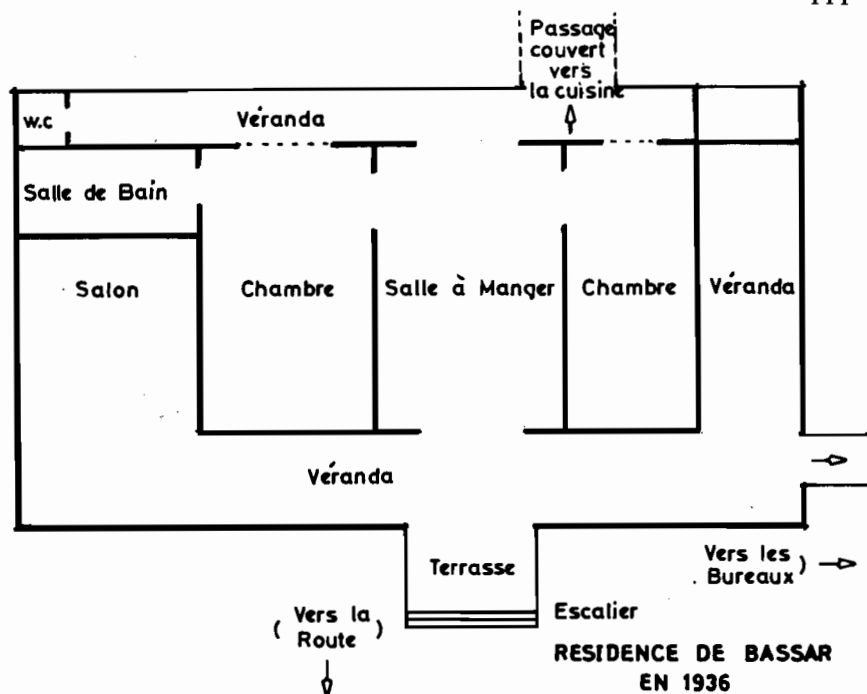
La salle à manger séparait ma chambre de celle de mes parents. Les cloisons de ces chambres étaient percées de fenêtres donnant sur la véranda. Ces fenêtres étaient recouvertes de toile métallique fine, censée arrêter les moustiques. Il y avait, en outre, une moustiquaire en tulle blanc autour de chaque lit. Quelques moustiques passaient quand même. Ma mère avait composé une chanson (sur l’air de “*Je suis chrétien, voilà ma gloire*”) inspirée par ces diptères :

“ Je suis moustique,  
Faut que j’vous pique,  
Malgré les cages métalliques  
et les moustiquaires hermétiques...  
Je suis moustique !  
Je suis moustique !”

---

(1) Les geckos.

(2) Effectuées en général par les prisonniers du poste administratif.



Les murs du salon étaient à peu près de la même couleur que ceux de la salle de bains. Ma mère les décora en y peignant de grandes silhouettes de poissons exotiques grenat foncé, avec des bulles leur sortant de la bouche. L'entrée principale de la case donnait sur une petite terrasse. On y prenait l'apéritif, on y jouait au ping-pong ou aux cartes et, parfois même, on y dînait. Sur une autre face de la maison, une porte s'ouvrait sur une allée menant aux bureaux. Les persiennes des fenêtres (munies de charnières à leur partie supérieure) étaient tenues ouvertes -comme dans la plupart des pays tropicaux- par de grandes et larges baguettes se maintenant par pression sur les rebords des baies. La cuisine était séparée du bâtiment principal. La véranda face à cette cuisine abritait un réfrigérateur à boules, s'ouvrant, par le haut, comme une malle. Faute de courant électrique, les réfrigérateurs (que l'on nommait toujours "frigidaires", même s'ils n'étaient pas de cette marque) fonctionnaient au pétrole, fort convenablement d'ailleurs, à condition de surveiller le réglage de la mèche et de la gratter périodiquement. Mes parents avaient aussi une sorbetière : on mettait la crème dans un cylindre muni d'une manivelle que l'on faisait tourner à la main dans un seau de bois plein d'une

mélange réfrigérant composé de glace et de sel. Il fallait tourner très longtemps. Un jour, les invités firent la grimace : le mélange avait pénétré dans le cylindre, la glace à la vanille était de la saumure !

Près du réfrigérateur, un grand canari contenait une réserve d'eau. Cette eau, pour être potable, devait être filtrée. Le filtre à bougie de porcelaine poreuse, d'où partait un tuyau de caoutchouc, donnait à peu près une goutte toutes les dix secondes...

Comme tous les chefs de poste, mon père avait droit à une garde composée de Noirs en uniforme kaki (ou bleu, pour les grandes occasions). On disait aussi "milice", mais ce terme sera supprimé après la guerre, car il rappelait trop la milice de Vichy<sup>(1)</sup>. Les gardes étaient pieds nus et portaient une chéchia rouge décorée d'un croissant de cuivre. Dès l'âge de cinq ans, je fus initié à toutes les sonneries de clairon, qui nous parvenaient du camp des gardes : réveil, repas, "cinq heures", salut au drapeau, couvre-feu, etc. Chaque soir, pendant le dîner, l'on voyait apparaître un gradé qui se mettait au garde-à-vous, saluait militairement et disait : "A l'appel, y manque personne", ou bien, selon les cas, signalait les manquants, les malades, les éventuels incidents du camp. Mon père lui posait, pour la forme, une ou deux questions, donnait des instructions pour le lendemain et concluait en disant : "C'est très bien". Le gradé saluait à nouveau, faisait le demi-tour réglementairement et disparaissait.

Les missionnaires catholiques allaient souvent par deux. Ceux de Bassari se nommaient, on l'a dit, Kennis et Dauphin. Hormis le sacerdoce et la soutane blanche (qu'ils ne portaient d'ailleurs pas toujours), ils n'avaient pas grand'chose de commun. D'origine modeste, le Père Dauphin avait une barbe noire et l'accent alsacien. Ce sera lui qui, plus tard, en 1952, "découvrira", dans un village proche de Bassari, un jeune enfant intelligent nommé Kofi Martin Yamgnane qu'il poussera aux études. M. Yamgnane deviendra ingénieur, puis le premier maire noir d'un village de France (à Saint-Coulitz, dans le Finistère, non loin de chez moi). Quand, peu après son élection, il vint me rendre visite pour parler du Togo, ma mère lui dit : "Qui sait ? Peut-être un jour serez-vous

---

(1) Qui mena une lutte féroce contre les résistants pendant l'Occupation.



ministre ?” Elle ne croyait pas si bien dire : quelque temps plus tard, il était nommé secrétaire d’Etat à l’Intégration<sup>(1)</sup>.

Quand le Père Dauphin déjeunait chez mes parents, on lui offrait un cigare qui, entre ses mains, devenait, si l’on n’y prenait pas garde, un véritable danger public... Il me brûla ainsi un “baigneur” noir en celluloid, et aussi la face supérieure du poignet (j’en porte encore la cicatrice).

Issu de ce qu’il était convenu d’appeler “une très bonne famille” hollandaise, le Père Kennis avait une barbe châtain clair et une certaine fortune personnelle, qui lui avait permis d’acheter une voiture. Il l’utilisait beaucoup plus pour le service d’autrui que pour son propre agrément. Cultivé, large d’esprit, doté du sens de l’humour, le Père Kennis fut un grand ami de mes parents. Ma mère correspondra avec lui durant de nombreuses années après notre départ d’Afrique. Il était souvent d’humeur facétieuse. Invitant un jour à déjeuner d’autres amis, les Dantec (dont nous avons déjà parlé), il leur dit au cours du repas : “J’ai fait préparer exprès pour vous un plat supplémentaire que vous allez certainement adorer”. Le plat en question contenait ces grands lézards que l’on appelle “margouillats”... Bien entendu, personne n’en mangea. Quelques jours plus tard, les Dantec invitèrent à leur tour le Père Kennis : “Vous allez vous régaler, il y aura des crevettes” (luxe rare en ces lieux). Quand on le servit, le missionnaire s’aperçut que les crevettes en question n’étaient autres que des sauterelles...

“Tiens, me dit-il un jour, j’ai un cadeau pour toi”. Et il me tendit une gigantesque boîte entourée de papier. Je m’attendais à y trouver quelque énorme jouet... Ils’agissait, en réalité, d’un minuscule stylographe. Quand les deux prêtres étaient invités à un repas quelque peu cérémonieux, une oreille fine aurait pu entendre le Père Kennis (très à cheval sur les “bonnes manières”) souffler discrètement au Père Dauphin : “Ne coupez pas votre poisson avec le couteau à viande !”... “Ne tendez pas le grand verre pour le vin blanc !”... “Ne coupez pas votre salade !”, etc, etc. Quand on dansait, c’était le Père Kennis qui faisait marcher le phonographe. Parfois, quand les cavalières manquaient, il enlaçait une des sellettes destinées aux lampes et se mettait à valser avec elle.

---

(1) De 1988 à 1993.

Les phonographes en question étaient à ressort et se remontaient manuellement, à l'aide d'une manivelle. Ceux qui en voyaient pour la première fois croyaient souvent qu'à l'intérieur se trouvait un petit bonhomme qui chantait et jouait de la musique. Un jour, en Oubangui, un guerrier de la brousse, à qui ma mère avait fait écouter un disque, lui tendit une pièce en lui disant : "Il a bien chanté ; donne-lui dix sous". Les disques étaient des "78 tours" (les seuls existant à l'époque). Il fallait changer l'aiguille métallique pour chaque morceau, si l'on voulait qu'ils survivent longtemps. Chaque enregistrement durait moins de trois minutes. Malgré ces lacunes, ce genre d'appareil permit, pendant maintes années, aux gens d'Afrique et d'ailleurs, de passer de joyeuses soirées, tout autant (et peut-être même plus) qu'avec les "lasers" et les "chaînes stéréo" les plus sophistiqués d'aujourd'hui. J'ai conservé plusieurs de ces disques. Plus de soixante ans après leur achat, et, malgré leurs longues pérégrinations à travers le monde, ils sont encore à peu près audibles.

A propos de disques, il y avait à Bassari un jeune couple corse, les Angeletti. Le mari était conducteur des Travaux publics. Ils possédaient (ce qui n'étonnera guère) plusieurs enregistrements de Tino Rossi<sup>(1)</sup>, dont la musique m'enchantait, mais dont les parolès m'intriguaient. Par exemple, quand j'entendais :

"Tu n'as que seize ans et faut voir comme  
tu affoles déjà tous les hommes.  
Sont-ce tes grands yeux bleus qui les minent ?  
Ou bien la rondeur de ta poitrine  
Qui les rend fous ?"...

Je me demandais avec perplexité (n'ayant pas encore l'âge de m'intéresser à l'autre sexe) comment l'on pouvait être saisi d'une subite crise d'aliénation mentale rien qu'en voyant les yeux et la poitrine de la personne en question.

Mon père avait un chauffeur nommé Etienne et une voiture de fonction. Ce fut d'abord une Torpédo bleue (peut-être une Citroën ?), d'un modèle déjà ancien, qu'il fit repeindre en beige clair. Peu satisfait de ce

---

(1) Très célèbre chanteur de charme corse.

véhicule aux pannes fréquentes, il obtint, non sans peine, une camionnette Renault neuve, bleue, assez confortable. Une petite porte intérieure coulissante permettait d'accéder de l'arrière à la cabine du conducteur. Mon père préférait souvent conduire lui-même. Les routes n'étaient pas goudronnées. Trous et bosses en abondance infligeaient aux automobilistes d'incessantes secousses. Au passage, boeufs et cabris, même allongés très loin, étaient pris de panique et s'enfuyaient. En revanche, des nuées d'enfants et d'adolescents couraient derrière le véhicule avec des cris d'enthousiasme, cherchant à s'accrocher à l'arrière, ce qui, pour eux, n'était pas sans danger.

Un moyen de locomotion relativement rapide et spacieux était d'autant plus nécessaire à l'administrateur que sa fonction impliquait de nombreuses tournées en brousse, au cours desquelles il pratiquait les multiples activités évoquées plus haut. En 1936, par exemple, mon père effectua des tournées de durées variables, restant de deux à vingt-huit jours sans rejoindre la résidence de Bassari. Pour donner au lecteur une idée de ce qu'étaient ces déplacements, je vais fournir ici un bref compte-rendu de certains. Les lecteurs pourront réaliser quelles étaient les préoccupations d'un administrateur quand il parcourait son territoire <sup>(1)</sup>.

**Du 20 au 28 avril 1936**, il inspecta les cantons de Bidjabé et de Dimouri (au nord-ouest de Bassari), visita des cultures, perçut des impôts, etc. A Bidjabé, il constata que, entre août 1934 et avril 1936, la population avait diminué de 433 unités, alors que, de 1931 à 1934, elle avait diminué de 455, c'est-à-dire presque autant en 19 mois que dans les trois années précédentes. Il attribuait cette diminution à l'émigration des Togolais vers la Gold-Coast (actuel Ghana), "par villages entiers, chefs en tête, avec troupeaux" <sup>(2)</sup>. Dans son rapport, mon père demanda la venue d'une tournée médicale pour traiter les cas de lèpre, pian et broncho-pneumonie signalés dans les deux cantons.

A Dimouri, il remarqua un exode moins important, et même dans certains villages, une augmentation démographique due à l'installation de Konkomba.

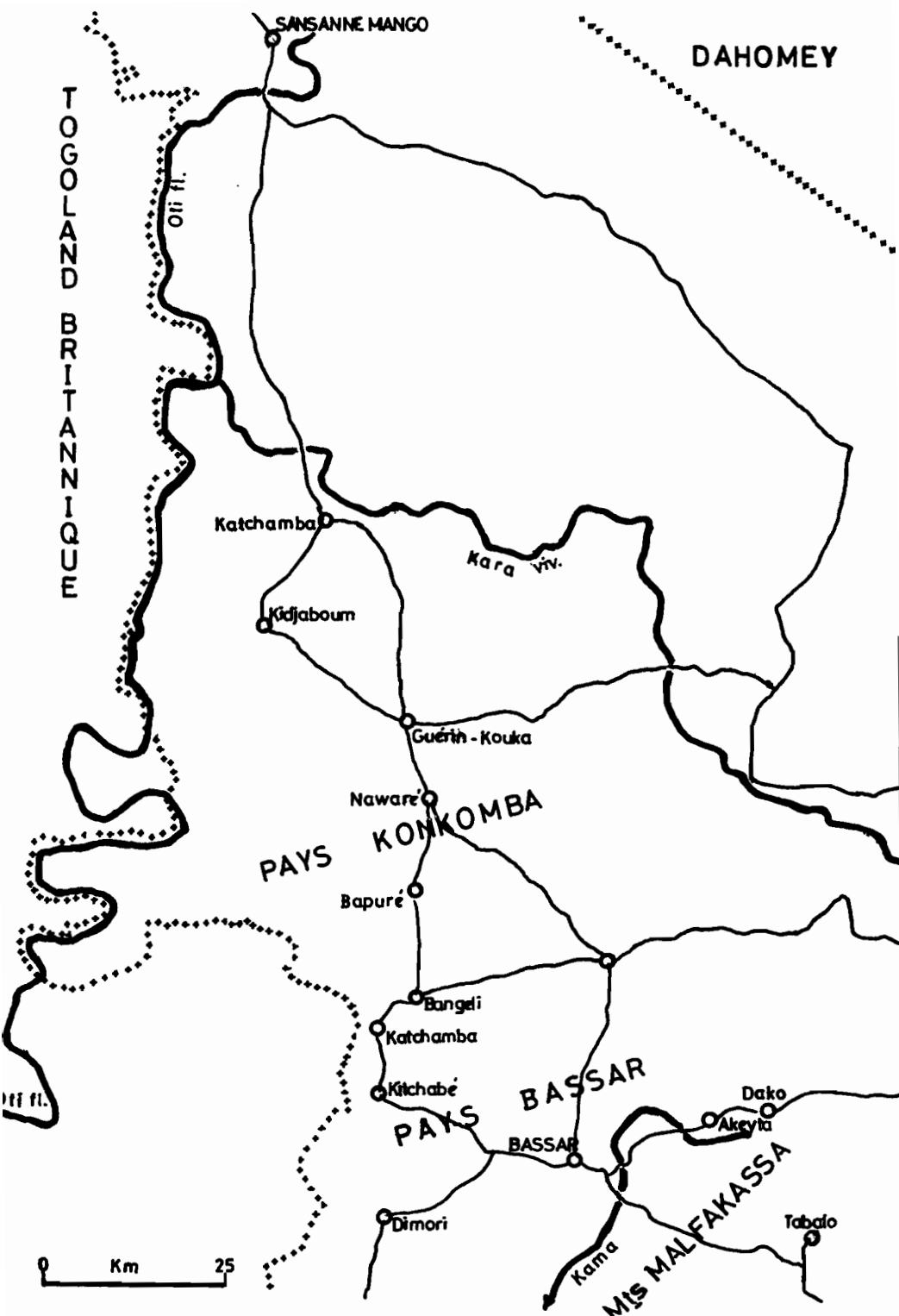
(1) Voir en 3ème partie un autre exemple de rapport de tournée d'administrateur.

(2) Tout au long de la frontière avec la Gold coast (beaucoup moins marquée par la crise économique et par l'aggravation de la fiscalité que le Togo), les gens votaient ainsi "avec leurs pieds". C'était aussi une réponse à la "pacification" de 1935.

**Du 27 au 28 mai**, il se rendit au canton de Dako (au nord-est de Bassari) : distribution d'arachides et de semences d'arachides, perception d'impôts, instructions aux villageois pour la cueillette du karité. Il vit que la plupart des ponts de la route de Bassari à Dako avaient été emportés par les précédentes tornades (conséquence du manque de crédits évoqué plus haut : des ouvrages plus solides auraient été plus coûteux). Il inspecta la construction d'un pont sur la Kama, rivière descendant vers le sud en passant près de Bassari.

**Du 11 au 29 juin**, il effectua une grande tournée à travers le sud-est, le nord et le nord-est de Bassari, en passant par la région montagneuse du Malfakassa (où, par la suite, il fera construire une route au prix de maintes difficultés). Dans les secteurs de Bandjéli, Bapuré, Guérin-Kouka, Kidjaboum, Katchamba, il organisa des marchés, fit planter des centaines de manguiers, recensa hommes et bétail, préleva les impôts, régla les palabres. Il s'assura également que le camp pénal du Malfakassa était bien ravitaillé en viande de chèvre et de mouton. Il dut procéder à l'arrestation d'un Konkomba qui, en état d'ébriété, avait tué un homme d'un autre clan. Les populations locales se réjouirent de cette arrestation, car souvent ceux qui tuaient des gens échappaient aux poursuites en se réfugiant en Gold-Coast. En outre, elle permit d'exclure toute idée de vengeance dans les villages et contribua au maintien de la paix. Là encore, l'exode vers la Gold-Coast (inspiré par le désir de se soustraire à la Justice et à l'impôt) avait fait diminuer la population. Toutefois, mon père remarqua que la situation politique était satisfaisante dans ce secteur, comme l'avait montré la facilité avec laquelle les recensements et les prélèvements d'impôts avaient eu lieu.

**Du 10 au 12 juillet 1936**, puis **du 16 au 24 du même mois**, il inspecta le canton de Nawaré, pays des turbulents Konkomba. Outre le recensement et la perception d'impôts, il fit planter orangers et manguiers, visita des cultures et des plantations scolaires, ainsi que le camp des gardes, où il contrôla les armes et les munitions. Il avait emmené avec lui six gardes à cheval, commandés par le brigadier Kombaté. Il constata une nette amélioration de la situation politique (malgré le peu d'énergie du chef de canton autochtone, qui ne faisait rien pour se faire respecter). Cette amélioration était due à l'oeuvre pacificatrice accomplie l'année précé-



LA SUBDIVISION DE BASSAR (Fond de carte moderne)

dente par le lieutenant Massu et l'administrateur Roche<sup>(1)</sup>. Mon père remarqua la prospérité des plantations d'ignames, de mil et d'arachides, mais, là aussi, une diminution démographique due à l'exode. Dans son rapport, il demanda qu'un peloton de quinze gardes à cheval soit maintenu à Nawaré, sous le commandement des brigadiers Kombaté et Ali-Bassari. Il demanda également le maintien du téléphone à Nawaré. Il déconseilla, en revanche, de révoquer certains chefs (qui, pourtant, laissaient à désirer) car cela aurait risqué de provoquer des rivalités de clans. Il estimait que les éléments perturbateurs étaient des jeunes et que, si ces jeunes se soumettaient à l'autorité familiale, celle des chefs serait rétablie.

Mis au courant, le commandant du cercle de Sokodé l'administrateur Rémy<sup>(2)</sup> lui donna raison et considéra son activité comme "le meilleur moyen pour maintenir la tranquillité" dans la zone concernée.

**Du 11 au 26 septembre 1936**, il se rendit dans les cantons de Bapuré, de Bandjéli, et encore, de Nawaré. Il inspecta le radier<sup>(3)</sup> de la rivière Kara, effectua la reconnaissance d'un tracé de future route, préleva des impôts. Le canton de Bapuré passait pour le plus indiscipliné de la subdivision, mais mon père constata une nette amélioration dans ce domaine, en déplorant toutefois que ce canton (comme le reste de la zone konkomba) manquât de véritables "chefs" locaux dignes de ce nom<sup>(4)</sup>. Une fois de plus, il déplora l'exode vers la Gold-Coast, mais il supposa que ces départs prendraient bientôt fin, car les Anglais venaient d'instituer dans leurs territoires un impôt de capitation, faisant que, ici ou là, on n'échapperait plus à la contribution ! Il remarqua, d'ailleurs, que déjà des retours se produisaient dans ce secteur. Dans son rapport, il proposa un projet de percement d'une route Sassalé - Bandjéli - Bikabombé - Natchamba - Bidjabé<sup>(5)</sup>. Ce projet fut totalement approuvé par le commandant de cercle. Il constata que les cultures d'arachides avaient souffert du retard des pluies, mais que les cultures vivrières étaient abondantes et variées.

(1) De mars 1934 à mars 1936.

(2) Roger Rémy commande le "Cercle du Nord" depuis 1935.

(3) Digue carrossable, mais submersible en cas de montée des eaux.

(4) Il s'agit d'une société égalitaire ("acéphale", disent les anthropologues), où la chefferie n'est qu'une création coloniale, encore très précaire.

(5) La route actuelle de Bandjéli à Bidjabé (12 km), le long de la frontière du Ghana, ne passe plus par Binkabombé

**Du 15 au 21 novembre**, il fit une tournée au Malfakassa, puis monta vers le nord jusqu'à Tabalo, Akeyta et Dako, fit préparer des ponts, entretenir des routes ; il acheta des semences d'arachides, puis regagna Bassari le 22 novembre pour y rencontrer le commandant de cercle venu de Sokodé.

**Du 24 au 29 novembre**, mon père se rendit à Dako, où il fit construire un campement, puis à Labo et à Tchatchaminadé. Là encore, il fit préparer routes et ponts. Il acheta des semences d'arachides, fit débroussailler des plantations de tecks et de kapokiers. La récolte d'arachides avait été assez bonne à Akeyta et mauvaise à Dako (juin et juillet ayant été exceptionnellement secs dans cette zone). Il fit regrouper les greniers à raison d'un par village.

L'on distribuait aux contribuables de la brousse des "plaques d'impôt" métalliques, sortes de petits médaillons prouvant qu'ils étaient en règle. Les palabres de toutes sortes que l'administrateur devait régler variaient, selon les cas, entre le tragique le plus sordide et le comique digne des pièces de Labiche ou de Courteline <sup>(1)</sup> (en version africaine ...). Mon père essayait -ce qui n'était pas toujours facile- de leur donner une issue satisfaisante pour les deux parties, avec le plus d'objectivité possible.

Selon l'état des routes ou des pistes, les moyens de locomotion étaient la voiture, le cheval, ou tout simplement la marche (certains administrateurs utilisaient parfois aussi la bicyclette).

A Bassari, ma mère me faisait la classe chaque jour. A cinq ans et demi, je sus à peu près lire. Les tournées, quand j'y participais, ne signifiaient pas du tout pour moi des vacances, car les livres et les cahiers faisaient partie des bagages. Durant ces tournées, nous démarrions parfois avant l'aube et, dès le lever du soleil, dans la cabine de la camionnette Renault, les secousses ne se prêtant pas au travail écrit, ma mère me faisait faire du calcul mental : "Je vais au marché avec 12 francs dans mon porte-monnaie, j'achète un poulet à 2 francs et un canard à 3 francs ; combien

---

(1) Auteurs de célèbres comédies (fin du XIX<sup>e</sup> siècle et début du XX<sup>e</sup> siècle).

me reste-t-il ?...”, ou bien elle me faisait réciter des conjugaisons. On en profitait également pour m’apprendre à lire les cadrans du tableau de bord : “Regarde, l’aiguille qui est sur 50 indique que nous parcourons cinquante kilomètres en une heure”.

Lorsque ma mère ne me faisait pas étudier et que mon père vaquait à ses occupations, je me promenais librement (toujours au cours de ces tournées) dans les divers villages où nous faisons halte. J’y remarquais l’immense variété des types physiques, des coiffures et des attributs vestimentaires. Les différences se manifestaient au bout de quelques kilomètres. Je ne parlerai pas ici des “vêtements”, ces derniers étant réduits à leur plus simple expression ... Selon les lieux, l’on rencontrait tantôt de misérables gringalets, souvent infirmes, tantôt d’immenses athlètes aux impressionnants pectoraux, deltoïdes et abdominaux, à faire pâlir d’envie les “culturistes” européens, tantôt de rondouillards villageois au sourire épanoui. Beaucoup avaient une dentition splendide, entretenue par un frottement quasi-permanent avec un bâtonnet de bois tendre. La diversité des coiffures masculines et féminines était si grande qu’il serait trop long de l’évoquer ici (les ethnologues, d’ailleurs, s’en sont déjà chargés). Je vis un jour des hommes dont la chevelure formait un véritable casque, les cheveux ayant tous été enfilés dans des sortes de perles métalliques et brillantes. Ailleurs, je rencontrai un personnage dont les canines et incisives étaient soigneusement taillées en pointe et qui, par plaisanterie, fit semblant de me mordre le bras. J’admirais les coiffures konkomba, casques recouverts de cauris et surmontés de grandes cornes. Derrière ces casques étaient suspendues de longues tresses formant une sorte de chevelure artificielle enfilée dans des cauris.

Des enfants des deux sexes, entièrement nus, s’enfuyaient parfois à mon approche, car beaucoup n’avaient jamais vu de petits Blancs de leur âge. La nudité ne me choquait pas, car l’Afrique m’avait immédiatement libéré des préjugés de fausse pudeur qui régnaient encore à l’époque en Europe. D’ailleurs, la nudité de la peau noire me semblait moins indécente que celle de la peau blanche... et puis, les couturiers ne disent-ils pas que “le noir habille” ?



Un jour, des nomades “maures”<sup>(1)</sup> nous invitèrent à prendre le thé. Leurs longues chevelures m’impressionnaient. En ce temps-là, en Europe, les cheveux très longs étaient l’exclusivité des femmes. Habitué aux cheveux masculins courts, je considérais comme des sortes de martiens ces hommes à la chevelure féminine qui, à cause de cela, me faisaient presque peur. D’autres tribus nous invitaient à boire le “*chapalo*”, boisson à base de mil légèrement alcoolisée. Je vis, un après-midi, une scène pittoresque : des “fiancés” réunis dans un village, buvaient dans des grandesalebasses, à raison d’une par couple. L’homme et la jeune fille devaient donc boire tous les deux dans la même, chacun la tenant d’une seule main, sans en renverser une goutte, ce qui ne devait pas être facile... Par ailleurs, la politesse locale voulait que l’on boive dans laalebasse de l’invité avant qu’il boive lui-même, pour prouver l’absence de poison... En fait, cela ne prouvait pas grand’chose, car on pouvait placer du poison sous son ongle et le tremper discrètement dans la boisson après avoir bu, en tendant laalebasse empoisonnée à l’hôte trop confiant.

Une autre fois, ma mère, qui avait emporté en tournée une grande boîte métallique de bonbons anglais, en offrit quelques-uns à des jeunes femmes d’une ethnie très reculée. Le dessous de la boîte était brillant comme un miroir, et reflétait des images. Une des jeunes femmes, y voyant sa propre tête, s’enfuit en hurlant de terreur.

Parfois, des parties de football avaient lieu dans certains villages. L’assistance croulait de rire chaque fois qu’un joueur perdait l’équilibre. Bien que préférant le rugby (mais l’on n’y jouait pas au Togo), mon père participait souvent, ce qui était fort apprécié. Il m’arrivait même de me mêler, moi aussi, aux joueurs, bien que beaucoup trop jeune pour savoir jouer. Les gens, amusés, me laissaient faire, et j’avais droit, à mon tour, aux rires des spectateurs quand je tombais.

Un soir, dans un village près de Bassari, nous assistâmes à la fameuse “danse du Feu”<sup>(2)</sup>. Un bûcher avait brûlé durant plusieurs heures puis s’était transformé en un vaste brasier qui dégageait une chaleur infernale. Un danseur-sorcier le traversa d’abord très vite, puis de plus en

(1) Appellation populaire de l’époque, mais probablement inexacte.

(2) *Dpontre*, fête traditionnelle des Bassar.

plus lentement, jusqu'à s'ébattre sur la braise comme s'il s'agissait d'une pelouse. La danse terminée, un médecin qui était avec nous lui examina soigneusement les pieds et les jambes sans y trouver la moindre trace de brûlure. Y avait-il un "truc" ou bien une réelle invulnérabilité<sup>(1)</sup> ? En Afrique, il ne faut pas trop chercher à comprendre...

En revanche, le "truc" était nettement visible dans la cérémonie du "retour des Ancêtres", qui -sauf erreur de ma part- se déroulait tous les dix ans. Des hommes, deux par deux, les uns derrière les autres, portaient sur les épaules des sortes de brancards recouverts de grandes pièces de tissu. L'esprit des Ancêtres était censé se manifester sous ces étoffes. Le cortège traversait le village et, à certains moments, les étoffes en question faisaient un brusque soubressaut. "Ce sont les Ancêtres qui s'agitent", affirmaient les spectateurs. En réalité -cela sautait aux yeux- c'étaient les porteurs eux-mêmes qui secouaient les brancards. Si quelqu'un le leur avait dit, ils auraient nié avec indignation et, tout paradoxal que cela puisse sembler, ils auraient, à leur façon, été sincères. Comment, d'ailleurs, prouver que leurs mains, quand elles agitaient les brancards, n'étaient pas elles-mêmes animées par les esprits ancestraux ?

Je fis également connaissance du crocodile sacré qui vivait dans un marigot près de Bapuré. Je crus longtemps qu'il se nommait "Hiandjiada", car j'étais trompé par la phonétique. En effet, quand il invoquait l'animal, le féticheur disait : "*Ti hadja dan !*", ce qui signifie à peu près : "Ancêtre, viens !" L'aimable bestiole réincarne un ancêtre humain appelé Kankassi, et c'est en réalité ce nom qu'elle porte. Le féticheur, donc, l'appelait, avec respect, mais à voix très haute. Au bout d'un certain temps, je voyais apparaître à la surface de l'eau boueuse le muffle peu gracieux du saurien. Ceux qui désiraient lui demander conseil lui donnaient un poulet qu'il dévorait immédiatement s'il était d'accord, ou bien dédaignait s'il ne l'était pas. Les gallinacés survivants restaient sur la berge comme si un sortilège les empêchait de s'enfuir. Les crocodiles ne vivant tout de même pas cent ans, je suppose que ce sera son fils (ou son petit-fils) qui, plus tard, décida du sort du futur secrétaire d'Etat du gouvernement français Kofi Yamgnane, quand il autorisera ce dernier à partir étudier en France. (Ajoutons qu'en Afrique occidentale l'on nommait à tort les crocodiles "caïmans", le caïman étant un lacertilien<sup>(1)</sup> d'Amérique centrale et

(1) En fait, la rapidité du passage et la mauvaise conductibilité de la chaleur par le bois font que le pied n'a pas le temps de se brûler avant de se relever.

(2) Ordre des reptiles dotés de pattes (crocodiles, lézards...)



6 - Claude sur le chantier de construction d'une route.



7 - Nawaré, 1936 : Lt. Massu, Mme Lestrade, RP Dauphin, Claude, M. Angeletti.

méridonale). Depuis, les “Kankassi” se sont multipliés, et quand, aujourd’hui, ils arrivent à plusieurs pour dévorer le poulet, c’est, paraît-il, un excellent présage.

Je me souviens aussi d’être allé à Nawaré quand le lieutenant Massu y était encore (car il ne resta pas très longtemps dans la région après l’arrivée de mes parents)<sup>(1)</sup>. Pour me faire plaisir, il fit venir spécialement à mon intention son garde-clairon et lui ordonna de jouer les diverses sonneries de son répertoire. La case principale de Nawaré était dotée d’un téléphone (celui dont parlait mon père dans son rapport évoqué plus haut). Un jour d’orage, je vis soudain paraître une boule de feu accompagnée d’un bruit de tonnerre... Ce qui était bien le cas de le dire, car il s’agissait de la foudre tombant sur le téléphone. Le déplacement d’air me projeta à trois mètres, à la grande frayeur de ma mère, et à la mienne, mais il y avait plus de peur que de mal et je me relevai aussitôt.

Bandjéli, où nous allions également, se distinguait des autres villages par de curieuses constructions cylindriques d’environ trois mètres de hauteur, ceintes de roseaux séchés et coiffées d’un couvercle conique également en roseau. C’étaient les hauts-fourneaux indigènes, où l’on traitait le minerai de fer. L’opération terminée, le métal se présentait sous forme de couronnes noirâtres d’aspect extérieur spongieux, mais évidemment bien plus dures que de l’éponge.<sup>(2)</sup>

Certaines tournées nous conduisirent également dans la région de Pagouda <sup>(3)</sup>, où le Dr Bidot, assisté de nombreux microscopistes noirs et de quelques infirmiers, luttait contre la maladie du sommeil (propagée par la mouchè tsé-tsé, vecteur du trypanosome). Parfois, le Dr Palinacci venait lui apporter son concours. Il me fit regarder dans un microscope : “Vois-tu une sorte de petit ver ? C’est le microbe”<sup>(4)</sup>. En réalité, je ne vis pas grand’chose. Cette guerre contre le trypanosome fut assurément efficace car, après plusieurs milliers de cas dans les années 1930, il n’en

---

(1) Jusqu’en juillet 1936.

(2) La métallurgie bassar avait été d’une grande importance aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, mais elle n’a pu résister à la concurrence des fers importés.

(3) Alors quartier général de la lutte contre la trypanosomiase, qui s’était rapidement répandue dans le pays kabyè.

(4) Plus exactement, le parasite (un protozoaire). Les méthodes de lutte ont été mises au point au Cameroun dix ans plus tôt.

restait plus que quelques dizaines en 1949. Ceux qui déclarent aujourd'hui (sans avoir connu cette époque) que les Français en Afrique ne cherchaient qu'à maltraiter et à exploiter les Noirs oublient -entre beaucoup d'autres choses- de citer les nombreux médecins et infirmières (religieuses ou laïques) qui sacrifièrent leur santé, et parfois leur vie, pour soigner les populations locales.

Indépendamment de son admirable action professionnelle, le Dr Bidot était un personnage. Il avait été médecin au bague de Cayenne, d'où il avait ramené de savoureuses histoires de forçats. Plus ou moins insomniaque, il passait la plupart de ses nuits à faire du latin et du grec. Il avait pris sous son aile un jeune noir nommé Tokono, notoirement simple d'esprit, et l'emmenait partout, même aux réceptions du gouverneur, où Tokono fumait d'énormes cigares avec de grands gestes théâtraux. Ce même Tokono s'était approprié une longue robe rose dont ma mère ne voulait plus, l'avait mise, et se pavanait ainsi dans les rues de Lomé, ce qui faisait rire tout le monde, sauf ma mère, qui savait qu'auparavant on l'avait maintes fois vue elle-même portant la robe en question.

Quand il exerçait à Lomé, le Dr Bidot avait un planton (guère plus doué cérébralement que Tokono) qui s'était pris d'un véritable engouement pour notre hymne national. Il chantait la *Marseillaise* à longueur de journées, mais dans sa propre version, c'est-à-dire en écorchant à peu près tous les mots ; ainsi, "Aux armes, citoyens" devenait "azarme citogno"... Le reste était à l'avenant. Il avait entendu quelqu'un parler de Corneille, et ce nom l'intriguait : "Docteur, qui c'est, Corneille ?" Le médecin, d'humeur facétieuse, lui répondit : "Corneille?... Mais c'est un grand roi, en France !" - "Qu'est-ce qu'il fait ?" - "Ce qu'il fait ? Il boit du vin de Bordeaux, il porte un pli au médecin-chef, et ceci et cela...". Le planton fut ravi d'être si bien renseigné. Ces paroles du Dr Bidot, tout à fait absurdes, n'avaient rien de particulièrement comique, mais l'on ne sait trop pourquoi, elles amusaient l'assistance quand le planton, chaque fois qu'on le lui demandait, se complaisait à les répéter, mot pour mot, sans oublier, bien entendu, le "Et ceci et cela" final...

Un missionnaire alsacien, le Père Rasser<sup>(1)</sup>, détestait cordialement le Dr Bidot. A la messe, lorsqu'il passait entre les deux rangées de bancs pour bénir les fidèles et qu'il arrivait près du médecin, il chargeait exagérément son goupillon et, d'un geste brutal, lui aspergeait le visage d'un véritable déluge d'eau bénite. Le médecin, pour ne pas donner à son ennemi le plaisir de le voir incommodé, demeurait, sous la pieuse douche, aussi immobile et impassible qu'une statue de marbre. Chaque dimanche, à l'église de Lomé, tout le monde guettait ce moment avec une impatience qui n'était guère liturgique.

Pendant la deuxième guerre mondiale, le Dr Bidot fut affecté au Sénégal. Un jour, le médecin-colonel, son supérieur hiérarchique, le convoqua à Dakar. Prétextant les restrictions d'essence, il ne lui avait pas envoyé de voiture. Le jour de la convocation, le colonel, interloqué, le vit arriver assis dans une vieille caisse en bois montée sur de grossières roulettes et trainée, au moyen d'une corde, par de jeunes Sénégalais hilares. "Comme vous ne m'avez pas donné de voiture, c'est là, mon Colonel, le seul véhicule que j'ai trouvé pour venir jusqu'à vous"...

Sillonnant toujours la circonscription, nous rendîmes parfois visite au Père Cerminatti<sup>(2)</sup>, vieux missionnaire italien qui possédait quelques jouets mécaniques pour amuser ses petits catéchumènes. "Surtout, ne lui demande pas de t'en donner un", me disait ma mère, inquiète. Quand Benito Mussolini avait publiquement affirmé que l'Italie manquait d'or et que tous les dons seraient les bienvenus, le Père Cerminatti lui avait envoyé le seul or dont il disposât, à savoir son dentier. Touché par ce geste, le "Duce" en avait parlé à la radio et avait, pour le remercier, expédié au Père un engin bizarre, ancêtre du scooter, en plus massif et plus dangereux, conçu plutôt pour un jeune sportif que pour un chétif "vieillard". Le prêtre avait, à grand-peine, réussi à mettre en marche l'inquiétant véhicule, lequel démarra brutalement, escorté par une bande d'enfants qui couraient en poussant des cris d'excitation. Deux ou trois cents mètres plus loin, l'appareil dévala une côte, puis se renversa, désarçonnant le missionnaire, qui tomba sans se relever. Le Dr Bidot se trouvait là, par chance. Il accourut. Penché sur le gisant, il s'enquit de son état. Seuls de

(1) Au Togo de 1921 à 1937. Il fut longtemps responsable de l'Ecole professionnelle catholique.

(2) Au Togo de 1926 à 1940 (né en 1874, il n'a alors qu'une cinquantaine d'années).

sourds gémissements lui répondaient. “Mon Père, parlez ! Etes-vous blessé ?” Nouveaux gémissements à fendre l’âme. “Allons, mon Père, si vous pouvez vous relever, venez. Nous allons boire un bon verre de pastis...” Cette proposition eut un effet magique. Le Père Cerminatti, soudain ressuscité, se redressa comme mû par un ressort “Oh ! oui, Docteur ! Allons-y tout de suite”

Patriotiquement privé de dentition, le pauvre prêtre ne pouvait plus manger grand’chose. Il tomba malade et dut être hospitalisé. Le Dr Bidot lui proposait maintes victuailles pour lui redonner des forces, mais il s’entendait immanquablement répondre “J’peux plus croquer, j’ai plus de dents”. Cette phrase devint célèbre dans tout le Togo.

Malgré sa pauvreté, ce religieux était possédé d’un désir de donner qui n’avait pas de limite. Il insista beaucoup pour offrir à mes parents deux tapisseries de velours italiennes. L’une représentait Venise, l’autre des mousquetaires dans une auberge. Ces deux tapisseries continueront de voyager, car elles décoreront, quelques années plus tard, la véranda de notre maison aux Nouvelles-Hébrides.

Comme tous les autres missionnaires, le Père Cerminatti partait rarement en congé. Il s’embarqua tout de même un jour sur un cargo qui le déposa à Londres, d’où il lui fallait trouver un autre navire pour le continent. Le soir de son arrivée, à la suite d’on ne sait plus quel événement, tous les hôtels affichaient complet. Il dut, en désespoir de cause, demander l’hospitalité à une luxueuse maison de tolérance. Les dames de cet aimable lieu se souvinrent probablement que le Christ avait été bon pour la pécheresse Marie-Madeleine, et lui offrirent pour la nuit -en tout bien, tout honneur- un confortable lit dans une vaste chambre ornée de voluptueux rideaux roses, de larges miroirs qui avaient beaucoup vu et de tableaux qui ne ressemblaient guère à ceux dont se parent les églises.

Dans les zones non carrossables, nous circulions à pied ou à cheval. Le fidèle brigadier Kombaté me prenait devant lui sur sa selle. Nous étions parfois accompagnés d’un peloton de gardes, également à cheval et armés de mousquetons. Les armes n’étaient là que pour le décorum, car il n’y

avait pas lieu de tirer sur qui que ce soit, si ce n'est sur un éventuel gibier. Les chevaux étaient de petite taille. Leurs lèvres étaient entourées d'une écume sanguinolente, car, cruellement, le mors les écorchait. Quand ils étaient au repos, j'aimais aller les caresser. L'un d'eux, ignorant mes bonnes intentions, me gratifia d'une ruade dans l'aine qui m'envoya au sol et me rendit plus prudent par la suite. Un jour, près d'une rivière, la monture qui nous portait, le garde et moi, fit un brusque écart et se cabra : un petit crocodile lui était passé entre les pattes. Parfois, les chevaux refusaient de franchir certains cours d'eau. Ils sentaient la proximité des hippopotames. Ces derniers sont herbivores, mais ils peuvent piétiner des récoltes ou, quand on les dérange, renverser des pirogues. Un plaisantin proposera, plus tard, de répandre de la poudre à éternuer sur les rives pour éloigner ces pachydermes.

J'assistai, un jour, à une curieuse scène : le cheval de mon père flairait avec insistance l'arbre auquel il était attaché. L'on s'aperçut alors que, dans le tronc creux, étaient cachés des flèches et des fers de lance qui avaient échappé à la confiscation. Sans doute, dans une vie antérieure, ce cheval avait-il été chien policier !

Dans les gros villages se tenaient des marchés indigènes, où des femmes à la langue bien pendue vendaient divers produits étalés sur le sol ou disposés sur des caisses : manioc, gombo, arachides, piments, ignames, beignets huileux, crevettes fumées à la limite de la putréfaction (l'odeur en témoignait), bonbons vendus à la pièce et déjà à moitié sucés, lames de rasoir d'occasion et, bien entendu, l'inévitable noix de cola aux effets stimulants, mais dont l'abus raccourcit la vie. Les vieillards prématurés et édentés, qui ne pouvaient plus croquer, avaient sur eux une petite râpe qui, en quelque sorte, leur tenait lieu de mâchoire en réduisant la noix en poudre. Il y avait aussi des pagnes aux innombrables motifs. Mes parents en conservèrent longtemps un, sur lequel étaient dessinées des savonnettes et des brosses à dents. Des objets manufacturés aux couleurs vives étaient également offerts aux visiteurs : cadenas rouges, canifs verts, flûtes de Pan roses en celluloïd, ceintures dont la boucle nickelée comportait une zone ovale destinée à des initiales qu'aucun propriétaire ne ferait jamais graver.





8 - Claude et sa mère au milieu des Konkomba.



9 - Avec le brigadier Kombaté.



10. Avec Tinionkpa.

Partout où nous allions, nous étions attendus. Survenir par surprise aurait été difficile, à moins d'utiliser des ruses particulières, car le tam-tam, aussi rapide et précis que le téléphone (et nettement plus répandu à l'époque), avertissait la population de notre arrivée prochaine.

Certaines localités mettaient à la disposition des voyageurs des "cases de passage" en terre battue, confiées parfois à un gardien. Elles étaient généralement déjà habitées par des hirondelles, des rats, des mille-pattes, des serpents, des cafards et des chauves-souris, sans oublier divers lézards et quelques rats... Mais, que diable !, on n'était pas dans un palace la Côte d'Azur ! Ces cases comprenaient souvent une "salle de douche", au plafond de laquelle était suspendu un seau muni d'une pomme d'arrosoir, que l'on pouvait déboucher ou reboucher à l'aide d'une ficelle. Quand nous faisons halte dans ces abris, le chef du village nous apportait du bois à brûler, des oeufs (rarement frais), parfois même un poulet que l'obésité ne menaçait pas. En remerciement, nous donnions tabac ou argent.

On ne partait jamais en tournée sans le lit pliant "Picot"<sup>(1)</sup>, une table de camping, et l'indispensable "cantine-popote" (ou "caisse-popote") contenant tout le nécessaire pour dresser un couvert et apaiser faim et soif. Les boîtes de conserves étaient de rigueur. La glace, très appréciée sous l'écrasante chaleur, résistait à la fonte grâce aux bouteilles "Thermos" isolantes. Pour des raisons mystérieuses, leur partie intérieure en verre se brisait fréquemment, mais les factoreries ne manquaient pas de ces précieux articles. Souvent, d'autres Européens nous accompagnaient en tournées, ou bien nous retrouvaient à certaines étapes : médecin, missionnaires, commerçants, agents des Travaux publics, etc. L'on mettait en commun les provisions respectives. Cette compagnie, généralement joviale, égayait les parcours et les soirées dans les cases de passage. Je me souviens qu'une fois, ma mère avait apporté des tripes, qu'elle avait fait cuire avant le départ. N'ayant plus de récipient disponible, elle les avait mises dans une bouteille, qui avait cassé en cours de route. Cela n'empêcha personne de les manger... tout en évitant d'avaler les éclats de verre.

---

(1) A montants de bois s'ouvrant en X et supportant une forte toile : un confort auquel on s'habitue vite.

Il y avait en brousse des sortes de gardes-champêtres que l'on nommait "police". On disait "un" police, en masculinisant le mot. Le symbole de leur autorité était un fusil en bois, qu'ils s'étaient fabriqué eux-même, bien entendu incapables de tirer la moindre cartouche... Mais le sérieux et la conviction avec lesquels les "polices" les brandissaient, comme si elles avaient été redoutables, pour en menacer ceux qu'ils voulaient impressionner, m'amusait énormément.

Nous rencontrions sur notre route les animaux les plus variés. Un jour, le chauffeur s'écria : "Regarde !... l'oiseau comme sur les boîtes de cigarettes !" Il s'agissait d'une grue couronnée, qui servait effectivement d'emblème à la marque de cigarettes anglaise *Crownbird*, vendues sous vide dans des boîtes en métal cylindriques, comme des conserves alimentaires. Beaucoup d'autres marques de cigarettes anglaises avaient, d'ailleurs, le même genre d'emballage. L'on croisait diverses sortes de singes (par exemple des cynocéphales), des chats sauvages, des panthères, des agoutis, des antilopes, des pintades sauvages, etc. La nuit, dans les rayons des phares, les yeux des fauves, brillaient comme s'ils avaient été phosphorescents. Cette lumière des phares semblait hypnotiser tout particulièrement les lapins sauvages, qui semblaient ainsi s'offrir aux fusils. Un soir, la voiture ayant stoppé au milieu d'un troupeau de ces imprudents mammifères, eut lieu une chasse digne des plus délirantes histoires marseillaises, et qui aurait scandalisé les écologistes d'aujourd'hui : vingt-sept lapins furent tués en moins d'un quart d'heure, sans descendre du véhicule. Quand on sortait de l'automobile pour se précipiter vers eux, c'est à peine s'ils reculaient de quelques pas, et l'on aurait presque pu les saisir à la main. Il faut ajouter, toutefois, que cette hécatombe n'était pas un massacre gratuit : la viande de boucherie était rare, et le végétarisme intégral ne tentait personne.

Un autre jour, par la fenêtre de la case de passage d'Alédjo (construite sur une ancienne termitière géante, ce qui la surélevait un peu), j'assistai à une sorte de chasse à courre : mes parents et des gardes poursuivaient à cheval un troupeau d'antilopes. Plusieurs d'entre elles furent tuées. On acheva les blessés pour abrégier leurs souffrances. L'une d'elles -une femelle pleine- poussa un hurlement qui ressemblait à un cri de femme. Quand elle fut morte, les gardes l'éventrèrent pour s'emparer des faons en gestation, dont ils appréciaient particulièrement la chair.

Impressionnée par ce spectacle, ma mère se promit qu'à l'avenir elle ne participerait plus jamais à aucune chasse à l'antilope. Comme pour les lapins de tout à l'heure, il convient d'ajouter ici que seul le besoin de viande fraîche était la cause de cette tuerie, d'ailleurs encouragée par les villageois, à qui le gibier était offert. Dans le tumulte de la poursuite, personne ne s'était aperçu qu'une femelle pleine était dans le troupeau, car il n'était pas dans les habitudes des chasseurs européens d'immoler ce genre de victime.

La chaleur était souvent torride <sup>(1)</sup>. Il arrivait même -je n'invente rien- que des oeufs donnent des poussins sans être couvés par une poule. A cela s'ajoutait l'harmattan, vent desséchant qui vient du Sahara et qui fendille le bois des meubles. Il n'était pas rare, par les nuits trop chaudes, que l'on couche sur les terrasses après avoir aspergé les draps d'eau glacée. Les bains de rivière étaient appréciés, mais pas toujours possibles en raison de la présence des crocodiles et de la température trop élevée des rivières en question. Au cours d'un déplacement, nous avons découvert un marigot limpide et ombragé, ce qui était exceptionnel, les autres étant généralement boueux et peu hospitaliers. Ma mère l'avait baptisé "la piscine", et ce surnom lui était resté. Nous nous y arrêtions fréquemment pour nous baigner et pique-niquer. Le Père Kennis aimait, lui aussi, se détendre dans le rafraîchissant liquide tout en fumant son inséparable pipe, mais il ne faisait pas toujours attention et l'eau malicieuse, qui n'était pas bénite, venait alors éteindre le tabac.

Les tournées étaient intéressantes, mais n'avaient rien de reposant. C'est pourquoi, au retour, le relatif confort de la résidence était retrouvé avec joie. Cependant, l'état sédentaire ne signifiait pas du tout l'abandon à la nonchalance. Outre les rapports à rédiger, mon père (comme tous ses collègues dans le même cas) devait immédiatement se replonger dans les affaires courantes et autres- et rattraper les retards dûs à son absence. Quant à ma mère, elle constituait un flagrant démenti au mythe de la femme "coloniale" passant toutes ses journées alanguie dans un hamac, entourée d'esclaves se tuant au travail... Dans la réalité, les multiples rôles remplis par les Européennes en Afrique empruntaient à maints corps de métiers : cuisinière, pâtissière, charcutière, couturière, jardinière, horti-

---

(1) Au plus de 40°. On voit pire ailleurs (à Mango, par exemple).

cultrice, et parfois aussi boulangère, institutrice, infirmière et sage-femme, le tout réuni en une seule et même personne. La présence d'une domesticité souvent nombreuse (et dont nous reparlerons plus loin) n'était absolument pas un gage d'oisiveté pour la maîtresse de maison. Il fallait tout superviser, quand ce n'était pas tout refaire, ou tout enseigner à un débutant qui ne savait rien. Au cours de son premier séjour (dans la brousse d'Oubangui-Chari), ma mère avait appris toute seule la cuisine, et elle y était, par la suite, devenue experte. Quand il y avait des invités (c'est-à-dire plusieurs fois par semaine), elle se mettait elle-même aux fourneaux, et le cuisinier n'était que l'assistant.

Au Togo -sauf à Lomé-, il était difficile de trouver de la viande de boucherie. La volaille du poulailler et le gibier à plumes ou à poils constituaient la majorité de l'ordinaire. Un chasseur attiré du poste, à qui l'on donnait quelques cartouches, se chargeait du ravitaillement en viande quand mon père n'avait pas le temps de chasser lui-même. Dès son premier séjour, ma mère correspondait avec des conserveries du Massif Central, qui lui expédiaient des colis. Le "colonial" était un grand consommateur de boîtes : pâté, corned-beef, saucisses, choucroute, petits pois, haricots, sardines, pilchards, maquereaux au vin blanc, etc. Même les cigarettes (comme nous l'avons vu plus haut) étaient en boîtes métalliques. L'apport de vitamines qui manquait aux conserves était fourni par les fruits et légumes locaux : bananes, citrons, oranges, mangues, cerises de Cayenne, pamplemousses. Nous disposions d'un potager et d'un remarquable verger. Le jardinier se nommait Gazeli, mais on l'appelait "gazelle". C'était souvent ma mère qui plantait elle-même les semis, pour lui montrer comment bien opérer.

Les charcutiers et les pâtisseries étant inconnus sur place, c'était encore elle qui s'y substituait. Pour les réceptions du 14-Juillet, par exemple, elle faisait de grands gâteaux recouverts d'un glaçage teinté aux trois couleurs nationales.

Les boissons ne manquaient pas. Outre les classiques apéritifs français, les factoreries fournissaient de la bière allemande "Condor", du "ginger-ale", du "stout" (sorte de bière brune), du gin et divers autres liquides. Bien avant que les romans de la "Série Noire" <sup>(1)</sup> n'en lancent

---

(1) Célèbre collection de romans policiers.

la mode en France, le whisky, sec ou surtout à l'eau gazeuse, était en Afrique un breuvage quotidien. Le vin non plus ne faisait pas défaut et, dans le réfrigérateur, logeaient en permanence deux ou trois bouteilles de champagne, que l'on débouchait à la moindre occasion. Quand nous revînmes en congé, mes grands-parents furent ahuris en constatant qu'à mon âge je connaissais tant de marques d'apéritifs et de boissons alcoolisées... Je m'empresse cependant de dire que cette connaissance n'était que théorique !

Les couturières et les tailleurs n'étant guère nombreux à proximité, ma mère emportait toujours en Afrique sa machine à coudre portative "Singer", s'actionnant à la main avec une manivelle. Ce modèle était plus transportable que les grandes machines à pédale. Elle emmenait aussi un mannequin sans tête ni membre, monté sur un trépied et conçu à ses mesures, qui lui permettait de confectionner elle-même ses robes. Ce mannequin, mutilé de naissance, intriguait quelque peu les boys quand ils le voyaient pour la première fois. La machine à coudre, rarement au repos, servait aussi à nous habiller, mon père et moi. A propos de vêtements, j'ai souvent constaté à quel point, dans les films -français et autres- censés évoquer le "temps des colonies", les tenues des personnages étaient peu conformes à la réalité : chapeau de cow-boy, interminable écharpe kaki enroulée autour du cou, bottes, pantalon de cheval, et, bien entendu, revolver en permanence à la ceinture... Un Européen qui se serait montré dans cet accoutrement, vers les années 1930, au Togo ou dans un autre territoire, aurait été la risée des gens de toutes couleurs. Personne (sauf -très rarement- certains militaires ou policiers) ne portait de revolver à la ceinture (pour tirer sur qui, d'ailleurs ?). Le short, kaki ou blanc, et la chemise à manches courtes constituaient la base vestimentaire. Le pantalon long pouvait se porter le soir, quand on était invité à dîner. Les complets -généralement de toile blanche- et les grandes tenues d'uniforme n'apparaissaient qu'aux cérémonies officielles.

Il arrivait également à ma mère d'aider un médecin quand les infirmières étaient débordées, ou de soigner elle-même un malade ou un blessé en attendant l'arrivée du docteur. Elle sauva ainsi la vie d'un nourrisson indigène. Comme nous l'avons vu plus haut, elle me faisait la classe, à l'aide de livres scolaires tels que la méthode "*En riant*" (qui, d'ailleurs, ne me faisait pas vraiment rire !). Je fis des progrès rapides, car

j'étais son unique élève. En dehors des heures de cours, je déchiffrais des albums de Walt Disney que l'on m'avait offerts : "*Mickey boxeur*" et "*Mickey et les trois voleurs*". Pendant quelque temps, ma conception du monde extra-africain s'appuyait en partie sur ces albums où les personnages avaient des têtes d'animaux. Dans l'histoire, le maire de la ville avait une tête de chien à oreilles pendantes et un complet à carreaux rouges. Par la suite, quand j'entendais parler d'un "maire", je l'imaginai inévitablement avec une tête de chien et un complet à carreaux rouges.

Les semaines laborieuses de ma mère dépassaient donc très largement les fameuses "40 heures" dont on parlait beaucoup à l'époque <sup>(1)</sup>. Il convient cependant de dire qu'elle était assistée dans son travail par cette catégorie de gens dont l'importance était indéniable et qui faisaient partie de la vie quotidienne des Européens d'Afrique : les "boys". Quand un boy ou un cuisinier le quittait, son employeur lui remettait un "certificat", où il inscrivait son opinion concernant l'intéressé. Un candidat se présenta un jour à un Blanc. "Voyons, demanda ce dernier, es-tu honnête, au moins ?" - "Oh, oui, Monsieur ! moi très, très honnête. Moi y en a très, très bon certificat ! Regarde". Sur le certificat en question, était écrite cette simple phrase : "A quitté son service pour faire six mois de prison".

En fait, les vols étaient rares, quoique pas complètement inexistant. Il s'agissait plutôt de chapardages pour lesquels des ruses de Sioux étaient parfois utilisées (objets déplacés de quelques centimètres chaque jour jusqu'à disparition totale, etc.). Les cambriolages étaient à peu près inconnus, et peu de cases étaient fermées à clef ; en revanche, les poulaillers l'étaient. Un couple avait un boy qui, un beau jour, leur apporta un verre cassé. Comme l'erreur est humaine, et la perte d'un verre n'étant pas un drame, les patrons ne se fâchèrent pas. Quelques semaines plus tard, le boy leur montra à nouveau des débris, disant qu'un second verre du même service avait été brisé. En réalité, c'étaient les mêmes morceaux que le boy montrait chaque fois, déroband alors le verre intact prétendument cassé. En fin de compte, il s'appropriait de cette façon tout le service.

---

(1) C'était l'un des principaux progrès sociaux conquis par le Front populaire en 1936.

Les chapardages les plus fréquents concernaient les alcools, y compris l'eau de Cologne et l'alcool pharmaceutique à 90°, que certains buvaient volontiers (ce qui se retrouve sur tous les continents). Ma mère partait du principe qu'il était inhumain d'exiger de gens qui, de par leurs fonctions, servaient si souvent divers spiritueux, de ne jamais succomber à la tentation de se servir eux-mêmes au passage. C'est pourquoi, elle leur avait dit : "Je vous ferai cadeau de tout ce qui restera dans les bouteilles après la réception, mais je ne veux absolument pas de saoulerie avant, ni pendant. Sinon, je ne vous donnerai rien". Les boys, qui ne perdaient pas au change, se conformaient à cet accord, et tout le monde était satisfait. Bien sûr, l'idéal aurait été qu'ils ne s'enivrent jamais, mais, comme dit le proverbe, "à l'impossible, nul n'est tenu". Dans certaines maisons, l'usage était qu'après une réception les boys versent indistinctement tous les fonds de bouteilles -et aussi de verres, pourquoi gaspiller ?- dans une même dame-jeanne, puis se partagent ce mélange à l'indéfinissable couleur et à la saveur inquiétante, mais hautement apprécié.

Hors les réceptions, pour ne pas tenter le Diable, ma mère fermait à clef le meuble qui servait de "bar", cachait la clef... et oubliait où elle l'avait mise ! C'était alors le boy lui-même (censé, et pour cause, ignorer la cachette) qui lui disait : "Madame, tu as caché la clef sous la natte !". En effet, rien n'échappait aux boys, et il était difficile d'avoir des secrets pour eux. Feignant de ne rien voir et de ne rien savoir, ils étaient toujours les premiers au courant de tous les potins, des manies des uns, des faiblesses des autres, de la mésentente entre tels et tels Blancs, de l'infidélité d'un conjoint, etc. L'Afrique n'était pas exclue du proverbe selon lequel "il n'est point de grand homme pour son valet de chambre".

L'on voyait fréquemment, chez les Européens faisant toute leur carrière dans le même territoire, les mêmes boys, cuisiniers ou blanchisseurs, les servir sans éclipse pendant vingt ou trente ans, les attendant pendant leur congé, et à leur retour, se déplaçant de plusieurs centaines de kilomètres pour les rejoindre, s'ils avaient changé de poste à leur nouveau séjour. Ces vieux serviteurs immuables se considéraient comme faisant partie de la famille, veillant sur la maison et sur son contenu plus jalousement que s'ils en avaient été les véritables propriétaires, grondant les enfants quand ils n'étaient pas sages plus sévèrement que s'ils avaient été les leurs. Un vieux couple d'Européens qui sortait beaucoup et rentrait



souvent très tard après de joyeuses soirées, se faisait bel et bien “enguirlander” par le boy, qui attendait devant la porte et reprochait à ses patrons de ne pas assez ménager leur santé.

Quant aux boys des célibataires, leur situation n’était pas sans similitude avec celle des “bonnes de curé” en France, à savoir qu’en matière domestique, c’était pratiquement eux qui faisaient la loi, d’autant plus qu’en général ils cumulaient les fonctions de boy, de cuisinier et de blanchisseur. Un célibataire facétieux, prenant à son service un jeune boy de la brousse nouveau dans le métier et parlant très peu le français, lui montrant une fourchette, lui disait : “ça, c’est verre” ; lui montrant un couteau : “ça, c’est assiette”, etc. Cette farce d’un goût douteux était censée avoir pour victime le successeur du célibataire en question... De tels faits, cependant, n’étaient qu’anecdotiques, et la plupart du temps, les Européens non mariés étaient trop heureux de laisser un serviteur débrouillard les libérer de tout souci ménager. Souvent, dans les postes où les célibataires étaient nombreux, ils se groupaient en “popote” pour les repas et le lavage du linge, en utilisant un boy commun. Cette formule avait le double avantage de diminuer les dépenses et de supprimer la solitude.

On appelait les cuisiniers “coucou”, non à cause de l’oiseau du même nom, mais par déformation du mot anglais “cook”. Personnage le plus important de la hiérarchie, le “coucou” ne plaisantait pas avec ses prérogatives. Il était souvent secondé par un très jeune “marmiton”, qui, tout en l’aidant, apprenait un métier et touchait un salaire. Jamais un marmiton ne se serait permis de marcher devant le cuisinier, ni trop près derrière. Notre meilleur “coucou” se nommait Gnofan. Relativement âgé, il avait servi sous les Allemands et, quand il houspillait un marmiton maladroit, il ne manquait pas de ponctuer son discours de quelques jurons germaniques. Son dévouement égalait sa compétence, et nous l’estimions beaucoup. Un jour, étant partis en tournée sans avoir jugé nécessaire de l’emmener avec eux, mes parents le virent arriver, le lendemain de leur départ, dans le village où ils cantonnaient. Devant leur étonnement, il déclara avoir eu peur que son aide leur manquât. Alors que rien ne l’y obligeait, il avait parcouru à pied, pour les rejoindre, un nombre impressionnant de kilomètres.

Les ménages européens avaient souvent leur propre blanchisseur, qui ne travaillait donc que pour eux, comme les boys et les cuisiniers. On l'appelait "washman", autre emprunt à l'anglais. Le nôtre se nommait François Koassi. Au service de mes parents depuis leur premier séjour togolais, en 1933, il s'était attaché à eux et, dès leur retour en 1936, il était à nouveau venu proposer ses services. Bien qu'originaire de Togoville, il tint à partir avec nous à Bassar, puis à Sokodé. En 1948, quand mes parents revinrent au Togo, après dix ans d'absence, à peine avaient-ils débarqué que François Koassi accourait pour les rejoindre. Il était d'une fidélité sans limite.

Chez certains Européens, s'activaient une profusion de petits boys très spécialisés, désignés par l'animal ou l'objet dont ils avaient la charge : "boy-poules", "boy-cabris", "boy-cheval", "boy-chien", "boy-panka"<sup>(1)</sup>, "boy-frigidaire", etc.

A Bassari, mes parents avaient engagé un ancien élève de l'école, âgé d'environ quinze ans et qui se nommait Tinionkpa (ou Tignankpa, selon les prononciations). Son rôle était, auprès de moi, un peu l'équivalent masculin de celui d'une "demoiselle de compagnie". Il veillait sur moi et partageait mes jeux. Les écoliers togolais de l'époque parlaient beaucoup mieux le français et étaient beaucoup plus polis que les adolescents de France actuels. Quand, par exemple, j'avais cassé un de mes soldats de plomb et ne tenais pas particulièrement à ce que ma mère le sache, Tinionkpa me disait : "Il faut toujours dire la vérité" et, s'approchant de ma mère, lui déclarait : "Madame, en jouant, nous avons, sans le faire exprès, cassé un soldat de plomb". Le "nous" était chevaleresque, car c'était moi le seul coupable. Il nous accompagnait en tournées et se baignait avec nous dans les rivières, prenant garde à ce que je ne me noie pas.

L'administrateur Barbero <sup>(2)</sup>, qui résidait à Mango, avait à son service un jeune boy nommé Kankoui -en réalité, son nom était quelque chose comme N'gangpoui- auquel sa petite taille donnait l'air d'un enfant alors qu'il était déjà adulte. C'était probablement la principale raison pour

(1) Pièce de tissu mobile faisant fonction de ventilateur.

(2) Robert Barbero commanda tour à tour à Sokodé, Mango et Bassar entre 1936 et 1945.

laquelle j'appréciais sa compagnie. Quand M. Barbero quitta Mango, mes parents l'engagèrent pour aider les autres boys, et surtout pour remplacer Tinionkpa qui, entre-temps, nous avait quittés. Kankoui m'accompagnait partout, jouait avec moi, m'aidait à me laver et à me vêtir, veillait à ce que je ne fasse pas trop de bêtises. Ma mère avait pris à son nom un livret de caisse d'épargne où, chaque mois, elle plaçait une partie de son salaire, afin qu'il puisse avoir des économies. Dix années plus tard, mes parents retrouveront Kankoui à Aného, mais ceci est une autre histoire, dont nous reparlerons plus loin.

Le boy qui, à Bassari, se chargeait des travaux domestiques s'appelait Napo. A l'époque, ma mère m'apprenait, entre autres choses, l'Histoire de France dans un livre où chaque page était ornée d'une gravure colorée évoquant un personnage ou un événement. L'une d'elles représentait Napoléon Ier. Je ne pus m'empêcher d'établir un rapprochement verbal entre "Napo" et "Napoléon". Je montrai à l'intéressé l'image de celui dont il était le demi-homonyme. Je ne sais pas exactement quelle réaction cela lui provoqua, mais il semble qu'il en déduisit que tout personnage reproduit (sur papier ou en figurine) devait se nommer "Napoléon". L'on m'avait offert, en France, une gare en miniature avec des sujets en plomb représentant le chef de gare, le mécanicien, le lampiste, le garçon du buffet, le cuisinier, l'agent de police, etc. Napo avait baptisé "Napoléon" tout ce petit monde, notamment l'agent de police, qui avait sa préférence.

Napo nous accompagna par la suite à Sokodé, mais (pour une raison dont je ne me souviens plus) quitta notre service au bout de quelque temps. Son remplaçant s'appelait Casimir. Quand ils voulaient parler de lui à mots couverts, mes parents disaient "Périer" à cause de l'homme d'Etat Casimir Périer <sup>(1)</sup>.

Quand un invité de passage séjournait quelque temps dans une maison, l'usage était qu'il donne au boy de cette maison un "cadeau" sous forme d'argent, pour le dédommager de son surcroît de travail. Un jour, un hôte mal éduqué, ayant été reçu par mes parents, s'en alla en

---

(1) Premier ministre du roi Louis-Philippe, du début des années 1830. Son petit-fils Jean Casimir Périer fut brièvement président de la III<sup>e</sup> République (1894-95).

“oubliant” de gratifier le boy. Gênés, mes parents lui donnèrent de l’argent de leur poche en lui faisant croire que le Monsieur en question “leur avait donné cet argent pour lui”.

En 1936, un boy était payé de 50 à 60 francs par mois, un cuisinier environ 80 francs, salaires confortables pour l’époque et le lieu. Il s’agissait, bien sûr de francs “d’avant-guerre”, qui n’étaient pas encore CFA. Quand il y avait beaucoup d’invités, on donnait aux boys et au cuisinier une somme supplémentaire pour leur surcroît de travail. Officiellement, ce personnel n’était pas nourri, mais, en réalité, il avait droit aux restes des repas, restes très souvent copieux, surtout après les réceptions. J’ai même connu, au Gabon, un célibataire très convivial, dont le boy tenait par ailleurs au village un petit restaurant exclusivement approvisionné par les “restes” du patron, vraisemblablement peu doué en économie ménagère. Quand un patron, voulant accroître sa domesticité, demandait à son boy de lui trouver un serviteur supplémentaire, ce dernier versait, car c’était l’usage, une petite somme au boy qui lui avait trouvé la place. Pour “remercier” le “coucou” de lui apprendre la cuisine, le marmiton devait, chaque année, lui “offrir” un pagne ou quelque autre objet de son choix.

Dans le langage colonial, le féminin de “boy” n’était pas “girl”, mais “boyesse”. Les “boyesses”, plus rares que les “boys”, étaient surtout employées pour s’occuper des fillettes. Il ne fallait surtout pas les confondre avec les “ménagères”, ce terme désignant les concubines noires des célibataires blancs. Quand un Européen non marié quittait définitivement un poste, il laissait à son successeur le phonographe, les disques, le réfrigérateur et la “ménagère”. Certains prenaient une “ménagère” très jeune, qu’ils “éduquaient” eux-mêmes en lui apprenant les diverses façons de se comporter agréablement sous la moustiquaire. Parfois, la débutante ne parlait guère le français. Quand on disait d’une jeune personne locale qu’elle ne parlait que le “français de moustiquaire”, tout le monde comprenait que son vocabulaire n’était pas pour les oreilles chastes.

Il arrivait que l’éducation ainsi donnée à la “ménagère” vaille à l’éducateur les reconnaissantes félicitations de son successeur pour les louables pratiques qu’il lui avait enseignées.

Les religieuses des missions avaient souvent parmi leurs pensionnaires un certain nombre de jeunes métis des deux sexes, dont les pères européens avaient élégamment disparu sans laisser d'adresse. Les jeunes filles métisses étaient très recherchées des célibataires blancs. Les religieuses, d'abord scandalisées, avaient, à la longue, fini par fermer les yeux, car, réalistes, elles préféraient savoir leurs protégées prises en charge par des gens "sérieux" que les voir batifoler à droite et à gauche, au risque d'attraper de dangereuses maladies. Cependant, elles avaient donné consigne à ces demoiselles de répondre aux hommes qui leur demandaient certaines fantaisies : "La bouche, c'est fait seulement pour manger le manioc".

Une dame européenne devant rentrer en France plusieurs mois avant son mari, dont elle connaissait le tempérament, avait été chercher à son intention, chez les religieuses, une jeune métisse destinée à la remplacer dans certains domaines. Pendant l'absence de la dame, la demoiselle remplit auprès du mari le rôle que l'on attendait d'elle... à un tel point qu'elle se trouva enceinte. L'enfant qui arriva ne fut pas, pour une fois, abandonné aux religieuses, car le couple en question l'emmena en France, où il reçut la meilleure éducation.

Un médecin qui n'était guère attiré par l'autre sexe avait prit une "ménagère" noire pour éviter les commérages..., mais tout le monde savait qu'il ne la "touchait" jamais. C'est pourquoi l'hilarité fut générale quand on apprit que la jeune personne était enceinte : un autre était passé par là...

Qu'un fonctionnaire s'attache à une "ménagère" était parfois vu d'un fort mauvais oeil par un gouverneur quelque peu puritain. En revanche, les "anciens" conseillaient vivement cette pratique aux jeunes célibataires de la brousse : "Ce sera pour vous le meilleur moyen d'être renseigné sur ce qui se passera dans votre secteur". En effet, ces "dames" étaient généralement avides de tous les potins locaux et les répétaient à leur protecteur blanc. Elles n'étaient, d'ailleurs pas avides que de cela, car une "ménagère" coûtait parfois à l'intéressé, du moins quand il n'y prenait pas garde, plus cher financièrement qu'une épouse légitime européenne.

Les nouveaux arrivants étaient toujours intrigués quand ils entendaient dire qu'une demoiselle noire "faisait promenade" ou "faisait boutique". On leur expliquait alors qu'il s'agissait tout simplement du "plus vieux métier du monde", mais celles qui le pratiquaient en Afrique francophone employaient pour se désigner elles-mêmes des termes moins triviaux qu'en France. Elles disaient, par exemple, "une amie pour la nuit", ce qui était indéniablement plus poétique et donnait au "client" l'illusion de ne pas en être un. Actuellement, dans certains pays africains, les jeunes personnes vivant de leurs charmes passent dans les couloirs des hôtels, et, frappant aux portes des chambres, annoncent : "C'est l'amour qui passe...", ce qui est tout de même plus joli que la façon dont les passants se font accoster à Paris.

A Bassari, mes parents utilisaient comme "homme à tout faire" un guerrier pacifié appartenant à ces farouches Konkomba qui terrorisaient parfois les clans voisins. En fait, ce Konkomba ne me terrorisait guère... Bien au contraire, il jouait avec moi, me portait sur ses épaules, me passait mes quatre volontés et appréciait les tranches de gâteau que ma mère lui donnait. Je n'ai jamais su son nom, car tout le monde l'appelait simplement "Konkomba", appellation qui ne lui déplaisait pas, car les Konkomba sont très fiers de leur race.

Pour divers travaux -domestiques ou autres-, les administrateurs avaient la possibilité d'utiliser les services de prisonniers de droit commun. On ne les appelait pas, eux non plus, par leur nom propre : l'on disait seulement "prisonnier", sans connotation péjorative, comme on disait "boy" ou "blanchisseur". Je ne songeais jamais aux délits qui les avait privés de liberté-privation, d'ailleurs, le plus souvent assez courte. A Sokodé, mon père avait affecté à la case un prisonnier gigantesque qui avait tué un homme d'un seul coup de poing. Cette performance peu commune lui valait une certaine considération, d'autant plus que son crime n'était pas crapuleux. C'était lui qui me portait sur ses épaules quand je devais me rendre à l'hôpital pour y faire soigner ma jambe atteinte d'une de ces plaies tenaces qu'en Afrique on nomme "cro-cro".

Mon père veillait à ce que les détenus soient correctement logés et régulièrement ravitaillés en viande. Il arrivait même parfois (je n'invente rien) qu'au moment d'être libérés, certains détenus demandent à rester en

prison, s'y trouvant mieux que dans leurs villages, où ils mangeaient moins bien et subissaient les palabres conjugaux, familiaux et tribaux. Ils étaient déçus qu'on leur refuse une prolongation de séjour carcéral, et l'on peut se demander si, parfois, ils ne commettaient pas d'infraction uniquement pour être internés à nouveau. Ceux qui ont connu l'Afrique d'avant-guerre ne s'étonneront pas de ce genre d'anecdote.

Le poulailler, à Bassari, comportait poulets, canards, pintades et aussi un curieux duo qui, lui, n'était pas destiné aux cuisines. Il s'agissait de deux grands échassiers dont nous ne sûmes jamais la dénomination zoologique. Sortant librement pendant la journée, ils allaient se promener dans la nature et revenaient au moment précis où le clairon des gardes sonnait cinq heures, considérant cette sonnerie comme un appel. Ils marchaient tous les deux exactement au même pas, et leurs longues pattes, s'animant en cadence, les faisaient ressembler à des danseuses de music-hall ; c'est pourquoi mes parents les avaient surnommés "les girls". Nous avions également un singe qui, si l'on n'y prenait pas garde, entrait dans le poulailler, plumait les poules vivantes, volait les oeufs et les gobait après en avoir soigneusement cassé une extrémité sur une pierre, comme l'aurait fait un être humain. Il pénétrait également dans la salle de bains, pour mordre dans les tubes de dentifrice. Il décéda dans des circonstances mystérieuses, car, un matin, on le trouva étranglé. La corde par laquelle on l'attachait parfois était enroulée autour de son cou. Crime ou suicide ? On ne le sut jamais.

Derrière la case de Bassari se trouvaient quelques beaux arbres, qui ombrageaient les alentours de la cuisine. Un jour, mes parents s'étant absentés, je déclarai au chef d'une équipe de manoeuvres que mon père voulait que l'on coupe toutes les branches des arbres en question. C'était absolument faux, mais je subissais cette impulsion qu'ont parfois les enfants de vouloir à tout prix jouer un rôle. Si grandes étaient la confiance et la docilité de ces gens qu'ils ne mirent pas une seconde mes paroles en doute et obéirent immédiatement. Mon père et ma mère, à leur retour, n'en crurent pas leurs yeux en voyant les jolis arbres réduits à l'état de squelettes. Ils ne me félicitèrent pas...

En dehors de ma mère, l'unique femme européenne de Bassari était Mme Angeletti (dont nous avons déjà parlé plus haut). Les deux dames

se voyaient souvent pour prendre le thé, parler de choses et d'autres, écouter des disques, échanger des recettes de cuisine. Ayant lu dans un magazine féminin la description d'un procédé permettant de prendre des "bains de vapeur" chez soi, elles essayèrent de réaliser ce dispositif sous la véranda. L'expérience fut négativement concluante, et jamais renouvelée.

Parfois, dans l'après-midi, ma mère m'emmenait faire une promenade à pied dans les environs du poste, emmenant aussi le fusil de chasse, pour le cas où nous rencontrerions un intéressant gibier. Un jour, très fière de son adresse, elle ramena trois pintades sauvages et les montra à mon père en espérant des félicitations. Mon père, au contraire, ne parut pas enthousiaste car, entre-temps, on l'avait avisé que son épouse venait d'occire trois volailles appartenant au plus grand chef local. Cela provoqua un "palabre" qui fut difficile à apaiser. Une autre fois, la promenade nous mena jusqu'au village de Nangbani où, justement, avait lieu une petite fête à laquelle nous fûmes conviés dès qu'on nous aperçut. L'on nous offrit de la bière de mil et nous assistâmes à une curieuse chorégraphie : des femmes dansaient sur une place au son des tam-tams et des chants. A un moment donné, elles se plaçaient dos-à-dos et s'administraient mutuellement un vigoureux coup d'arrière-train, puis continuaient la danse pour recommencer ce même geste quelques instants plus tard. Plusieurs de ces femmes avaient sur le dos un enfant, qui ne semblait pas apprécier outre mesure les contorsions maternelles. (J'appris plus tard qu'il existe, dans une province française, une danse folklorique très semblable...). Nous étant attardés, nous fûmes surpris par la nuit. Les villageois décidèrent de nous raccompagner en cortège avec des torches. L'un d'eux me prit sur ses épaules. J'avais la sensation d'être porté en triomphe, ce qui correspondait, d'ailleurs, à la réalité. Mon père, qui commençait à s'inquiéter de notre retard, fut quelque peu surpris en voyant déboucher devant la case cette "retraite aux flambeaux" improvisée.

Les langues varient beaucoup selon les ethnies, mon père disposait d'un interprète nommé Faré Djato, qui l'accompagnait dans toutes ses tournées. Il était catholique et avait demandé au Père Kennis de lui faire venir de France une statuette de la Vierge Marie. A l'époque, les colis ne venaient pas par avion, et il fallait attendre très longtemps entre la



commande et la réception... Un jour, le Père Kennis put enfin dire à Faré Djato : “J’ai une bonne nouvelle pour vous : votre statuette est arrivée !” - “Je suis désolé, mon Père, mais c’est trop tard, car, entre-temps, je me suis fait musulman”. Au cours des tournées, dans les cases de passage, nous l’entendions lire à haute voix les versets du Coran. L’islam était d’ailleurs très répandu au Nord du Togo. Plusieurs villages avaient leur propre mosquée. Avec le don d’observation et d’imitation qu’ont les enfants, j’appris tout seul à faire tous les gestes des prières musulmanes. L’on m’avait offert un costume d’Haoussa, entièrement blanc, avec la coiffure, le pantalon et le “boubou” (c’est-à-dire la longue tunique flottante qui protège du soleil et atténue la chaleur). Quant à Faré Djato, il devint, par la suite, un important notable togolais et joua un certain rôle politique.<sup>(1)</sup>

Le 14 juillet 1936 fut fêté à Bassari, comme chaque année, et comme dans tout le Togo. Mon père revêtit, à cette occasion, la “grande tenue” de la photographie évoquée plus haut. Il y eut un défilé des gardes dans leur costume bleu des grands jours. Mon père offrit un “vin d’honneur” aux notables autochtones. Des jeux comportant des prix pour les gagnants furent offerts en spectacle à la foule, tout le monde pouvait y participer : courses en sac, mât de cocagne et autres épreuves acrobatiques. Un homme masqué monté sur des échasses déambulait parmi les assistants. Par rapport à ma propre taille de l’époque, ces échasses me semblaient d’une hauteur vertigineuse. Un concours de beauté féminine (“Miss Bassari”, en quelque sorte) avait également été organisé. Parmi les membres du jury figurait... le Père Kennis ! L’on aurait difficilement imaginé en France un prêtre catholique siégeant dans le jury d’un tel concours, considéré en ce temps-là comme une diabolique turpitude. Le soir eut lieu une retraite aux flambeaux. Tout le monde, Blancs et Noirs mêlés, chantait la *Marseillaise* à tue-tête et avec la plus grande conviction, si ce n’est avec la plus grande justesse.

Le poste de Bassari possédait un maçon, un “charpentier” qui était plutôt menuisier, et un forgeron qui était un peu mécanicien. Mes grands-

---

(1) Comme représentant du Nord dans plusieurs instances officielles des années 1950. Il s’occupa par la suite d’artisanat d’art.

parents paternels m'avaient offert une bicyclette grise à pignon fixe, pneus pleins et stabilisateurs. Elle m'avait suivi en Afrique, où je l'utilisais souvent. La chaîne, hélas, sautait très fréquemment, et je ne pouvais pas toujours la replacer tout seul. J'amenais donc mon vélo au forgeron pour qu'il me le remette en état de marche. Je l'entends encore me dire, désignant les stabilisateurs : "Ça, c'est connerie ; pas besoin..." et, d'autorité, il les dévissa. Quelques minutes plus tard, m'étant remis en selle, je fus surpris de constater que je n'avais effectivement pas besoin de ces stabilisateurs pour demeurer en équilibre.

Il y avait, à la mission de Bassari, un Togolais dont le visage évoquait nettement celui du comédien Fernandel, et c'est bien entendu ainsi que le Père Kennis l'avait surnommé. Le cinématographe étant à l'époque inconnu dans la région (sauf pour les quelques Noirs ayant été à Lomé), ce surnom n'évoquait rien à l'intéressé, qui ne s'en formalisait pas. D'ailleurs, les Africains aiment les surnoms et en attribuent à peu près à tout le monde. Quelques jours à peine après son arrivée, chaque Européen a le sien, sous lequel il sera désormais désigné de préférence à son nom véritable. En fait, tout Blanc a deux surnoms, celui qu'on lui révèle et celui qu'on lui cache, ce dernier étant généralement beaucoup moins flatteur... Il y avait au Togo plusieurs "Fernandel" noirs. Hors celui de la mission, Bassari en avait un autre, qui se nommait Ali Ako et venait de Mango. Il faisait partie des gardes de mon père, et j'étais même très ami avec lui. Un jour, cependant, je lui en avais voulu, pour un motif probablement futile, dont je n'ai même pas souvenir ; mais je me souviens, en revanche, de ce que je fis alors. J'avais, en effet, décidé d'écrire à sa mère pour me plaindre de son fils, ne doutant pas un instant qu'elle le sermonerait avec énergie. Dans mon esprit de cinq ans, les PTT avaient le pouvoir magique de faire parvenir des messages par la simple volonté de l'expéditeur, en devinant le nom et l'adresse du destinataire concerné. Je pris un morceau de papier et, mettant en pratique mes toutes récentes notions d'écriture, j'écrivis -non sans mal- l'unique phrase suivante : "Ali Ako m'a fait palabre". En Afrique, "faire palabre" signifie "chercher querelle", "s'être montré incorrect", etc. Je pliai vaguement la feuille en deux et me rendit au bureau de poste. C'était une petite case où siégeait un aimable postier noir, à qui je tendis mon papier, en disant simplement : "Ça, c'est pour Mango". Le consciencieux receveur m'expliqua alors avec douceur et précision qu'une lettre sans

enveloppe et surtout sans nom ni adresse avait peu de chances d'arriver, et que, de surcroît, il fallait faire les frais d'un timbre. J'écoutai avec attention mais, trouvant décidément cela bien compliqué, j'abandonnai toute rancœur à l'égard d'Ali Ako : je décidai, en fin de compte, de ne pas écrire à sa mère et de lui rendre mon amitié.

J'allais souvent à la mission, où, au milieu des enfants noirs, j'assistais aux séances de catéchisme dirigées par le Père Kennis ou le Père Dauphin. L'on y apprenait également des cantiques en langue locale et en français. L'un d'eux débutait par la phrase suivante : "Marchons au combat, à la gloire..." Au lieu de "au combat", j'avais compris "Konkomba". La confusion était excusable car, enfin, pourquoi un vaillant guerrier de la fière tribu des Konkomba ne marcherait-il pas vers la gloire?... Les prêtres ne s'étonnèrent donc pas outre mesure quand ils m'entendirent pour la première fois chanter à tue-tête: "Marchons, Konkomba, à la gloire !", et je fus fort déçu quand on me signala mon erreur.



11 - Claude et l'âne Zagui devant la résidence de Bassar.



12 - Les "farouches" guerriers konkomba.

## CHAPITRE III

### SOKODE (1937 - 38)

A Sokodé, le commandant de cercle Rémy avait été remplacé par l'administrateur Jardillier <sup>(1)</sup> qui, à son tour, fut affecté ailleurs en mai 1937. Mon père fut désigné pour lui succéder. Nous dûmes donc plier bagages et déménager. Nous partîmes un matin avec la camionnette, non sans passer dire au revoir aux Pères Kennis et Dauphin. Le drapeau de la mission était en berne. Ce n'était pas à cause d'un décès : les deux missionnaires avaient voulu, de cette façon, nous manifester leur peine de nous voir quitter Bassari. Le successeur de mon père à ce poste était M. Marc Darnois <sup>(2)</sup>, adjoint des "Services civils".

A Sokodé, mon père et M. Jardillier signèrent ensemble le "procès-verbal de passation de service", dont le texte commence ainsi : "L'an 1937 et le sept mai, à dix-sept heures, il a été procédé à la passation de service pour le commandement du cercle du Nord <sup>(3)</sup>, entre M. Jardillier Henri, administrateur de 2ème classe des Colonies, commandant de Cercle sortant, et M. Lestrade Auguste, administrateur-adjoint de 2ème classe commandant de cercle entrant. Le livre-journal de l'agence spéciale <sup>(4)</sup> a été arrêté. L'encaisse, conforme aux écritures, s'élève à la somme de 162.263 francs et 1 centime. Le quittancier et le grand livre de la Société

(1) Au Togo de 1930 à 1937, à divers postes (Mango, Kara, Aného, Lomé, Sokodé...).

(2) Au Togo de 1937 à 1955, dont près de dix ans à la tête de la Subdivision de Kara.

(3) Mango, réduit au rang de subdivision en 1934, pour des raisons d'économie, ne redeviendra cercle à part entière qu'un peu plus tard, le 1er juillet 1937.

(4) Service de la trésorerie-paierie du cercle.

de prévoyance <sup>(1)</sup> ont été également arrêtés. L'encaisse est conforme aux écritures. Le nombre de détenus de droit commun est de 42. Il est reconnu conforme aux inscriptions portées sur le registre d'écrou. Pas de prévenus, ni de détenus disciplinaires'', etc.

A l'occasion de notre arrivée et de leur départ, les Jardillier donnèrent un dîner sur une terrasse de la grande résidence, où nous allions désormais habiter. Ils avaient un fils, Claude, un peu plus âgé que moi, et une fillette, Annie, qui avait deux ans. Conformément à l'usage, Claude Jardillier et moi dînions à une petite table séparée des convives adultes. Pendant tout le repas, chacun des deux s'amusait à tenter de faire rire l'autre juste au moment où il buvait, afin de le faire avaler de travers... Hélas, ce camarade d'un soir eut, ainsi que ses parents, un destin qui, lui, ne porte pas à rire. Au début de la guerre, en mai 1940, le paquebot *Brazza*, qui les transportait, fut incendié et coulé par un navire allemand. C'était l'heure de la sieste et la plupart des passagers dormaient dans les cabines. Il y eut peu de survivants. Madame Jardillier, déjà atteinte par les flammes, lança la petite Annie à des gens se trouvant dans un canot de sauvetage rapidement mis à la mer. Mais ces gens ne parvinrent pas à la rattraper, et la fillette se tua en heurtant le rebord de l'embarcation. Claude Jardillier, sa mère et son père périrent tous trois dans le naufrage. La petite Annie fut enterrée dans un cimetière de Lorient, qui fut détruit par un bombardement ; c'est pourquoi le reste de sa famille ne retrouva jamais son corps. Apprenant la catastrophe, le beau-père de M. Jardillier perdit la raison.

La résidence de Sokodé ne ressemblait pas à celle de Bassari. L'absence d'éclairage électrique était leur seul point commun. Un des prédécesseurs de mon père avait eu quelque peu la "folie des grandeurs'', et s'était fait construire -dans ce poste qui, en ce temps-là, était encore presque la brousse- la plus belle demeure de tout le Togo (si l'on exceptait celle du gouverneur à Lomé). Les crédits étant, comme je l'ai dit plus haut, généralement accordés au compte-gouttes, ils furent (c'est certain) largement dépassés, et l'on fit (c'est tout aussi certain !) la grimace en haut-lieu... Cette imposante habitation était située sur une hauteur. C'est pourquoi elle était entourée de vastes terrasses qui dominaient le poste.

---

(1) Société indigène de prévoyance (SIP), puis Société africaine de prévoyance (SAP), chargée de réaliser un minimum d'épargne et d'investissement dans le cercle.



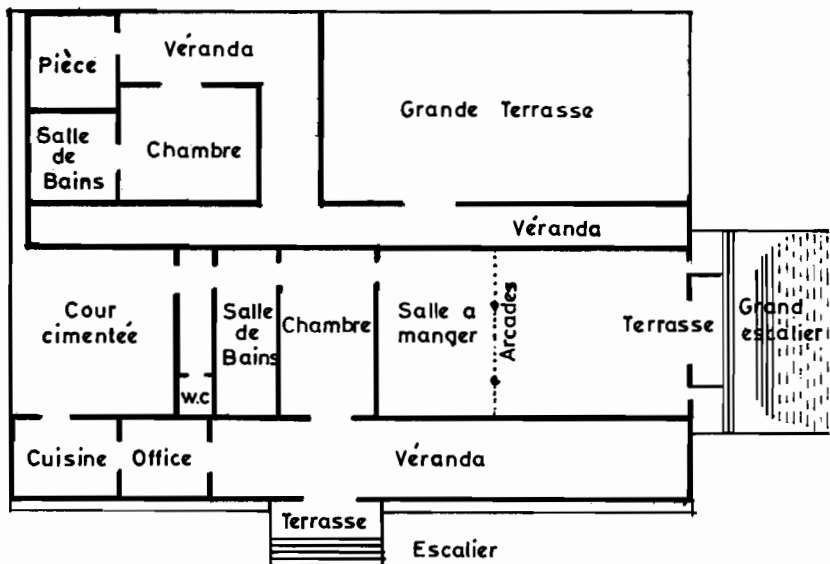
13 - Fête du 14 juillet à Bassar.



14 - Le Dr Juguet et la famille Lestrade dans la résidence de Sokodé.



15 - La résidence de Sokodé et son grand escalier. (photo actuelle)



RESIDENCE DE SOKODE  
EN 1937- 38

L'on y accédait par un monumental escalier qui, à lui seul, avait coûté 40 000 francs de ciment, somme fabuleuse pour l'époque. Le bâtiment -en ciment lui aussi- était couvert d'un toit de tôle. Le salon, très grand, comportait des piliers de style marocain avec des arcades, le tout décoré de motifs géométriques. Une partie de ce salon servait de salle à manger. Au-dessus de la longue table était suspendu un "panka", sorte de grand écran de toile auquel on imprimait par une corde un mouvement de va-et-vient pour agiter l'air et jouer le rôle d'un ventilateur quand la température était excessive. Le "boy-panka" préposé à cet instrument opérait assis par terre, appuyé contre le mur, la corde attachée à son pied. Il arrivait même à dormir sans interrompre son mouvement. Quand le panka restait un certain temps sans être utilisé, il ne fallait pas omettre de le nettoyer sérieusement, sous peine de voir une pluie d'insectes et de lézards s'abattre dans l'assiette et sur le crâne des malheureux convives...

La maison était en forme de L. La chambre à coucher de mes parents et la mienne avaient chacune leur propre salle de bains. Ma chambre



donnait directement sur le salon-salle à manger. Ma salle de bains aboutissait à une terrasse donnant elle-même sur la cuisine, laquelle, par une autre porte, débouchait sur l'office. Par l'office, l'on pouvait accéder à une longue véranda longeant le salon et ma chambre. De l'autre côté, une autre véranda lui était parallèle, puis tournait à angle droit vers la partie du bâtiment où se trouvaient les appartements de mes parents, qui comportaient une grande cage moustiquaire métallique entourant le lit. Il y avait, là aussi, un large espace où l'on avait installé un bureau, une pièce servant à divers usages et une salle de bains. Sur la plus vaste des terrasses, quand les nuits étaient très chaudes, on faisait installer lits et moustiquaires. L'on y dînait également, à la lueur des lampes à essence. Des fauteuils d'osier et une table d'apéritif permettaient de s'y détendre au cours des fins d'après-midi (la nuit tombe toujours à six heures du soir). Sur une autre terrasse, ma mère avait planté des fleurs, notamment des zinnias, simples et doubles, dont les corolles, divisées en tranches de couleurs différentes, faisaient l'admiration des visiteurs. Un potager, un poulailler et une pépinière se trouvaient à quelque distance derrière la maison, en contrebas, perdus dans la verdure.

Me trouvant un jour en haut du grand escalier, je vis une chose étrange et quasi-inquiétante : une cuvette chargée de provisions semblait se déplacer toute seule sur la route. Intrigué, je décidai de voir cela de plus près. A mesure que je descendais les marches, la cuvette m'apparaissait dotée de courtes jambes... En fin de compte, il s'agissait d'un nain, nommé Tokou, qui portait sur sa tête la cuvette en question.

A Sokodé, la voiture du poste était une grande Renault à trois fenêtres latérales, une "Vivaquatre", sauf erreur de ma part. La camionnette bleue de la même marque avait regagné Bassari. Le chauffeur de Sokodé se nommait Philippe. Il savait développer les photographies, et il était aussi excellent chasseur. Certains soirs, mon père lui donnait quelques cartouches et il partait chasser la nuit avec une lampe de chasse frontale fonctionnant au carbure. Il ne revenait jamais bredouille, et ramenait parfois plus de bêtes qu'on ne lui avait donné de cartouches.

Le poste de Sokodé et ses environs comptaient plus d'Européens que celui de Bassari. L'adjoint de mon père était l'administrateur Chabanon, qui avait le sens de l'humour. Il y avait dans la région un missionnaire, le

Père Gabriel Lelièvre <sup>(1)</sup> (que tout le monde, bien entendu, surnommait le “Père Lapin”). Il possédait une citerne en assez mauvais état et aurait bien voulu la faire réparer aux frais de l’Administration. Comme le poste ne disposait ni de trop de crédits, ni de trop de ciment, M. Chabanon hésitait. Le Père Lelièvre le harcelait, lui répétant sans cesse : “Allons, allons ! Cela ne vous coûtera pas plus cher que deux kilos de ciment !” Agacé par cette insistance, M. Chabanon fit peser, au gramme près, exactement deux kilos de ciment (ce qui n’était pas grand’chose) et les fit porter au missionnaire avec une lettre : “Cher Père, puisque vous me le dites, deux kilos de ciment suffiront pour votre citerne. Les voici. Ne vous plaignez plus”.

Ce même Père Lelièvre aimait le bon vin, mais n’avait guère les moyens d’en acheter. De temps en temps, l’évêque de Lomé lui en expédiait gracieusement quelques bouteilles, que le prêtre entreposait dans le confessionnal. Quand la réserve s’épuisait, il envoyait à Son Eminence un télégramme ainsi conçu : “Vicaire décédé, prière envoyer remplaçant”. “Nord” faisant penser à “Pôle Nord”, l’évêque et le clergé de Lomé surnommaient les missionnaires du Nord togolais “les Esquimaux”.

Le médecin du cercle était le Docteur Juguet, un célibataire breton doté d’un chien noir nommé “Gigot” et d’une chienne jaune nommée “Finette”. Lui aussi avait le sens de l’humour. Il avait habitué son boy à lui dire, quand les repas étaient prêts : “Scrogneugneu, Messieurs, Monsieur le Médecin-Général est servi !”... formule d’autant plus cocasse qu’il n’était, à l’époque, que médecin-lieutenant. Or, un jour, arriva en inspection le colonel Jouvenet, grand patron de la médecine pour tout le Togo. Il fut reçu à dîner chez le Dr Juguet, qui oublia de dire à son boy de se dispenser, ce soir-là, de la phrase en question. Aussi sentit-il un frisson glacé lui parcourir l’échine quand le domestique entra dans le salon en annonçant d’une voix de stentor : “Scrogneugneu, Messieurs, Monsieur le Médecin-Général est servi !”- “Je suis perdu !, se dit Juguet, de quoi ai-je l’air ? Ma carrière est compromise ...” Mais le

---

(1) Au Togo de 1926 à 1952.

médecin-colonel éclata de rire : “Hé ! hé ! Votre boy me donne de l’avancement !” Il avait cru que le titre de “général” s’adressait à lui !

Pour imiter les adultes, je demandais sans cesse à mes parents de me laisser fumer une cigarette et essayais à chaque fois un refus, qui ne m’empêchait nullement de réitérer ma demande. A la fin, le Dr Juguet dit à ma mère : “Si vous voulez qu’il vous fiche la paix, donnez-lui ce qu’il réclame. A son âge, il sera tellement malade qu’il n’aura plus du tout envie de fumer”. Ainsi fut fait, mais ce qui arriva n’était pas prévu au programme : la cigarette ne me causa aucun malaise, à la grande consternation de mes parents. Toutefois, cela ne les convainquit pas de me laisser m’adonner au tabagisme précoce.

Le Dr Juguet quitta Sokodé avant nous, et fut remplacé par le Dr Piriou (lui aussi célibataire et breton), qui avait eu le visage abîmé par un coup de gargoulette<sup>(1)</sup> reçu dans un bouge d’Afrique du Nord. Ce médecin avait, en certains domaines, conservé des goûts enfantins. Ses principales lectures étaient les albums relatant les exploits du Professeur Nimbus, bandes dessinées célèbres à l’époque, dues à un artiste nommé Daix. Il aimait beaucoup les bonbons et en avait toujours dans ses poches, ce qui lui assurait auprès des enfants une très grande popularité.

M. Dabezie s’occupait des Travaux publics. Ancien militaire, il avait servi dans le Génie, où il avait acquis la plupart de ses connaissances professionnelles. Grâce à lui, quelques années plus tôt, la ville de Lomé avait pu avoir de l’eau, car il avait installé une station de pompage sur une nappe souterraine <sup>(2)</sup>. Dans son livre *Les bâtisseurs de royaumes*, Jean Martet <sup>(3)</sup> dit de lui : “Il a une tête admirable de spadassin de la Renaissance”. Parmi le matériel qui lui avait été confié, il y avait un rouleau compresseur à moteur, qui ressemblait un peu à une locomotive. La vie en Afrique avait fait de moi un enfant certes non dépourvu de défauts, mais qui, du moins, n’était pas poltron. Pourtant, je ne sais pourquoi, ce rouleau compresseur me terrorisait, et je n’osais guère m’en approcher. M. Dabezie nous accompagnait parfois en tournées, dans la

(1) Récipient en terre pour conserver l’eau.

(2) La distribution à Lomé de l’eau captée à Caccavelli, après une décennie d’efforts, ne commença qu’en 1940.

(3) Ci-dessus, première partie, p. 29.

Renault. Je me souviens qu'un jour, soulevé par un cahot, il heurta du front le bouton du plafonnier, se blessa et se mit à saigner. Ma mère le secourut avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne. Trompé par la phonétique, on confondait parfois M. Dabezie avec M. Bodzi, surveillant de travaux au teint mat, dont je ne me souviens pas s'il était corse ou arabe.

Le missionnaire de Sokodé<sup>(1)</sup> se nommait, on l'a vu, le Père Boursin. Il avait un oeil de verre. Quand ses ouailles lui parlaient de leurs sorciers, il enlevait son oeil<sup>(2)</sup> et leur demandait : "Vos sorciers sont-ils capables d'en faire autant ?" Cela produisait un très gros effet sur ces gens qui, n'ayant jamais vu d'oeil artificiel, étaient persuadés qu'il s'agissait d'un vrai. Dans ce genre de mystification, le Père Boursin avait eu, quelques années plus tôt, un prédécesseur dans un autre territoire. Ce dernier, quand il partait en tournée, mettait son faux oeil dans un verre, sur une table, devant sa porte et disait aux villageois : "Attention, je vais m'absenter, mais mon oeil, lui, reste ici et verra tout ce que vous ferez. Par conséquent, soyez sages !"

M. Mancion était chargé de superviser l'agriculture dans toute la région. Il avait épousé une ancienne institutrice, qui donnait quelques conseils à ma mère sur la façon de me faire la classe. Cette dame m'avait offert un pistolet nickelé à bouchons. Ces bouchons étaient dotés d'amorces qui éclataient avec une forte détonation. Quelques mois plus tard, de retour en France, je m'amusai, par curiosité à en taquiner une avec une épingle. Elle éclata en me brûlant superficiellement le visage : mon imprudence avait été punie.

Quelques temps avant notre arrivée au Togo, le lieutenant Massu, à ce qu'il m'a raconté par la suite, avait déconseillé la construction d'un pont à un certain endroit de la grande rivière Kara, mais l'on ne tint pas compte de sa mise en garde. Quand mon père entra en fonction, le pont était terminé. Il tint quelque temps, puis fut détruit par une tornade. Dans

---

(1) La mission de Sokodé a été ouverte en 1922 ; elle sera érigée en préfecture apostolique en 1937.

(2) Suite à une blessure de guerre en 1918.

l'obscurité nocturne, le chauffeur de l'administrateur Bérard <sup>(1)</sup> ne vit pas à temps la coupure, et la Renault tomba dans l'eau boueuse. L'administrateur et son chauffeur échappèrent de justesse à la noyade. Quelqu'un était venu nous annoncer la nouvelle, avec un rouleau de pellicules. Mon père demanda immédiatement à Philippe, notre chauffeur-photographe, de développer les clichés. Les habitants d'un village voisin étaient venus aider à repêcher la voiture. Les tirages sur papier montrent l'impressionnant spectacle de centaines d'hommes nus s'affairant autour du véhicule, qu'ils réussirent, d'ailleurs, à mettre au sec. Après avoir été nettoyée et réparée, la Renault fonctionna à nouveau aussi bien qu'avant l'accident.

J'aimais me rendre avec ma mère dans les factoreries qui se dressaient un peu partout dans la région. Il y avait, par exemple, une succursale de la "Société Générale du Golfe de Guinée" qu'ici, on appelait encore la Maison Carbou, du nom de son fondateur. Cette factorerie était tenue par M. Azemard <sup>(2)</sup>. L'on y trouvait des choses qui tentaient mes désirs, notamment des bocaux de verre en formes d'avions, de bateaux, de revolvers ou de voitures, contenant des bonbons multicolores. Un jour que je sortais de maladie, M. Azemard m'en offrit un pour, me dit-il, "fêter ma guérison".

Parmi les autres Européens évoluant dans la région, je me souviens de M. Degoule, agent spécial, dont la soeur (qui lui rendait parfois visite) était mariée à un ingénieur des Travaux publics de Lomé, d'un autre agent spécial, M. Dantec (celui qui avait été "pacifier" les Konkomba), de M. Maillet <sup>(3)</sup>, adjoint des services civils à Lama-Kara, qui dix ans plus tôt avait été blessé à coups de sagaie par un Noir devenu fou, de M. Victor Barma <sup>(4)</sup>, adjoint des services civils, ancien élève de l'Ecole coloniale du Havre (où j'entrerai moi-même quatorze années plus tard). M. Barma était très ami avec M. Leglatin (le frère de Madame Jardillier), si bien qu'on ne les nommait jamais séparément, et qu'on les invitait toujours ensemble.

---

(1) Au Togo depuis 1937, il finira sa carrière comme gouverneur du Togo (1955-1957) ; il était le gendre du gouverneur Montagné.

(2) Futur directeur général de la SGGG, vingt ans plus tard.

(3) Au Togo de 1930 à 1946.

(4) Au Togo de 1937 à 1956.



16 et 17 - La voiture accidentée de l'administrateur Bérard.

18 et 19 - Le pont emporté par  
les eaux de la Kara,



De par la fonction de mon père, et aussi à cause de la sympathie qu'ils inspiraient, mes parents fréquentaient énormément de gens, bien au-delà des limites du cercle. Quand vint Noël, tous m'offrirent des cadeaux, auxquels s'ajoutèrent ceux expédiés de France par les familles maternelle et paternelle... De telle sorte que, le 25 décembre 1937, je trouvai à mon réveil de quoi largement combler plus d'une douzaine d'enfants sages, surtout à une époque où même les familles aisées étaient moins prodigues qu'aujourd'hui à l'égard de leur progéniture. Je ne donnerai pas ici le trop long inventaire de cette corne d'abondance, mais j'évoquerai une anecdote qui en dit long sur la psychologie enfantine : le jeune boy Kankoui portait au poignet, maintenu par un ruban élastique, un petit disque de métal sur lequel le cadran d'une montre était dessiné en couleurs. Fasciné par cet objet de pacotille totalement dénué de valeur, je proposai à Kankoui, un à un, tous les coûteux articles que le "Père Noël" venait de me livrer, pour qu'il me donne cette fausse montre en échange. Bien entendu, il refusa. Mes parents, estimant que "trop, c'était trop", me confisquèrent une grande partie de ces innombrables jouets, dans l'intention de me les redistribuer progressivement plus tard... Mais, par la suite, notre départ pour l'Océanie, puis la Guerre, firent que je ne profitai jamais entièrement de ces féériques étrennes.

Je jouais parfois avec les enfants togolais, mais ils étaient rarement disponibles, car, outre les travaux divers où ils aidaient leurs parents, ils fréquentaient l'école, et, aussi, selon leurs croyances, le catéchisme de la mission ou les cours coraniques des marabouts. Souvent, je les entendais chanter en chœur une chanson que j'ai retenue :

“Les écoliers laborieux  
Vont avec joie à leur ouvrage.  
Mais les élèves sans courage...  
Ont tous... des larmes dans les yeux !”

Ils s'appliquaient toujours à marquer un temps d'arrêt entre "ont tous" et "des larmes". Une autre chanson s'énonçait ainsi :

“Le coq chante, le jour paraît ;  
Tout s'éveille dans le village.

Pour que le bon couscous <sup>(1)</sup> soit prêt,  
 Levons-nous, femmes, et du courage !...  
 Pilons le mil !  
 Pilons ! Pom ! Pom !  
 Pilons gaiement !”

et une autre encore :

“Où t’en vas-tu, soldat de France,  
 Tout équipé, prêt au combat,  
 Plein de courage et d’espérance?  
 Où t’en vas-tu, petit soldat?  
 Je vais défendre la patrie...”  
 etc., etc.

Cette chanson cocardière ainsi chantée, avec la plus grande conviction, par des enfants de la brousse qui n’avaient, bien sûr, qu’une idée très vague de ce qu’était la France, faisait une assez cocasse impression..

Faisons, au passage, un sort à cette stupide légende prétendant depuis trop longtemps que l’on obligeait les enfants noirs à proclamer que leurs “ancêtres étaient les Gaulois”. C’est peut-être arrivé par inadvertance, avec des livres conçus pour des élèves métropolitains, mais, très tôt, l’on distribua des ouvrages parfaitement adaptés aux petits Africains, par exemple *Mon Ami Kofi* écrit par M. Imbert, qui fut directeur de l’Enseignement public du Togo entre 1927 et 1934. Ce manuel, très répandu dans toute l’Afrique “française”, mettait en scène de jeunes autochtones, sans jamais prétendre que leurs ancêtres étaient “les Gaulois”.

Comme nous l’avons vu plus haut, ma mère me faisait la classe, et je lui dois d’avoir, très tôt, su lire, écrire et compter. A Sokodé toutefois, elle me confiait, certains jours de la semaine, à l’instituteur autochtone local, nommé M. Vianou <sup>(2)</sup>, qui me donnait des cours particuliers dans une petite salle de son école. Comme les écoliers togolais, je l’appelais

(1) Couscous d’igname (ou de manioc) bouilli et pilé.

(2) Benjamin Vianou finira sa carrière, dans les années 1960, comme surveillant général du collège moderne de Sokodé, alors principal établissement secondaire du Nord.



“Maître”. Nous nous entendions d’ailleurs fort bien. Quand il était content de mon travail, il s’exclamait : “Bravo ! Si vous continuez ainsi, vous deviendrez un grand général !” - “Mais n’y a-t-il donc rien au-dessus du général ?” - “Si, il y a maréchal. Vous serez un grand maréchal !” Ses prédictions (dois-je m’en plaindre ?) ne se réalisèrent pas, car, au service militaire, je n’ai jamais dépassé la deuxième classe. Il punissait, quand il le jugeait indispensable, sous forme de supplément de travail, ou même par quelques bonnes tapes sur les cuisses. Il possédait un phonographe et des disques dont l’un s’intitulait “*Ali Baba*” (air fort à la mode en ces temps). Je connaissais l’histoire d’Ali Baba et des quarante voleurs, c’était pourquoi ce disque m’intéressait. Pour stimuler mon ardeur à l’étude, il m’avait promis de me le prêter quand mes notes seraient excellentes. Il tint d’ailleurs parole. Il était père d’une fillette prénommée Amélie et d’un garçonnet dont j’ai oublié le nom, qui, parfois, venaient jouer à la résidence.

Il écrivait soigneusement, à l’encre rouge, en marge de mes devoirs : “Très bien”, “Bien”, “Assez bien”, “Vu”, “Médiocre” ou même “Travail malpropre”, “Mal”, “Très mal”, et notait sur dix. Je me souviens du jour où il me fit étudier la fable de La Fontaine “La poule aux oeufs d’or” (“*L’avarice perd tout en voulant tout gagner*”). Pour me montrer ce qu’était l’or, il me fit voir la chevalière qu’il portait au doigt. J’ai conservé certains cahiers de cette époque. Quand je les relis, après cinquante-six ans, je m’aperçois que certaines pages avaient totalement disparu de ma mémoire, tandis que d’autres y sont restées aussi nettement que si je venais de les remplir. La mémoire est sélective, c’est pourquoi il faut s’en méfier.

“Quelle chance pour nous, Togolais, me dit un jour Maître Vianou, que nous soyions avec les Français, et non plus avec les Allemands ! Je viens de lire que celui qui dirige l’Allemagne prétend que nous, les Noirs, sommes des “demi-singes” !... C’est un scandale ! J’espère qu’on le fera taire !”... C’est ainsi qu’un matin de 1937, j’entendis, pour la première fois, parler d’Adolf Hitler, par un instituteur togolais.

Pour me mettre dans l’ambiance scolaire la plus proche possible de celle de la métropole, ma mère avait fait venir de France une de ces

“croix”<sup>(1)</sup> qu’à l’époque, on discernait chaque semaine aux écoliers les mieux notés. Le 14 juillet 1937, il y eut à Sokodé, comme chaque année, une revue avec remise de décorations. Comme j’enviais ces adultes que l’on décorait, ma mère me dit : “Porte cette croix à Monsieur Vianou. S’il estime que tu l’as méritée -et exclusivement dans ce cas- il te décorera avec”. Ainsi fut fait. Je devais revoir Maître Vianou douze ans après ; j’en reparlerai plus loin <sup>(2)</sup>.

Les Africains d’alors étaient très séduits par les objets sortant d’usine, surtout s’ils étaient brillants ou colorés. Les bicyclettes, par exemple, étaient recouvertes de multiples accessoires dont l’utilité, du moins en un tel nombre, ne s’imposait pas incontestablement : trois ou quatre phares, autant de rétroviseurs, d’antivols et de timbres avertisseurs, et, accrochés au cadre ou au guidon, toutes sortes de grigris, de breloques, d’étiquettes en carton dorées provenant d’emballages divers. Cette accumulation, tout compte fait, finissait par atteindre une certaine poésie baroque, telle qu’on la trouve parfois dans quelques réalisations de l’art moderne européen.

Les enfants se fabriquaient des petites voitures jouets, incontestables chefs-d’oeuvre d’ingéniosité et d’imagination, d’autant plus méritoires que produites essentiellement à partir d’un matériel très primitif : morceaux de bois, gros noyaux de fruits, etc. Assemblés avec quelques vieux clous, des bouts de ficelle ou de fil de fer, l’ensemble donnait une automobile ou un camion tels que Pablo Picasso aurait pu les concevoir.

Quant aux véritables camions “indigènes” (c’est-à-dire possédés ou gérés par des autochtones), ils constituaient un défi permanent aux lois de l’équilibre et de la sécurité. Je suis porté à croire en l’efficacité totale des grigris et des divinités protectrices du panthéon togolais. Sinon, au bout de quelques kilomètres, ces surréalistes véhicules auraient tous fini prématurément leur carrière les roues en l’air, sur le bord de la route. Chargés uniquement en fonction de l’espace, sans tenir compte du poids, ils ressemblaient à des montagnes ambulantes, hétéroclites amas d’hommes, de femmes, de poulets, de porcs, de cabris, de fruits, de légumes, de valises, de ballots, de cuvettes, recouvrant presque entièrement la cabine,

(1) Accrochées à la poitrine, comme une décoration officielle.

(2) Ci-dessous, p. 208

le capot et la caisse arrière. Les passagers étaient juchés tant bien que mal au sommet de l'ensemble. Quand le camion passait sous un arbre, ils devaient s'aplatir à la hâte sous peine d'être frappés par les branchages, ou d'y rester accrochés. Les chauffeurs avaient souvent une conception très personnelle du code de la route, mais possédaient, en revanche, le génie du bricolage et pouvaient traiter les pannes les plus mystérieuses d'une façon plus mystérieuse encore.

Le catalogue de la "Manufacture Française d'Armes et Cycles de Saint-Etienne"<sup>(1)</sup> était le livre de chevet de l'Européen colonial et de l'Africain évolué. Même si, durant tout le séjour, on ne commandait rien à cette firme, il y avait la "part du rêve" apportée par ce remarquable inventaire illustré d'à peu près tous les objets dont l'être humain pouvait avoir besoin au cours de son existence quotidienne sous diverses latitudes, avec des objets gratifiés d'un qualificatif progressivement flatteur, selon le prix : "pendule", "jolie pendule", "très jolie pendule"... En ce qui me concernait, le grand choix de jouets, de canifs et de bicyclettes me fascinait tout particulièrement. Beaucoup d'Africains, plus éblouis qu'avisés, commandaient n'importe quoi. Il était souvent difficile de les convaincre, par exemple, de l'inutilité d'appareils électriques dans un village dépourvu d'électricité, ou du peu d'intérêt, d'un radiateur à mazout et de vêtements de plein hiver là où la température la plus fraîche n'était jamais inférieure à 40 degrés. A ceux qui n'avaient jamais quitté la brousse, le catalogue de Saint-Etienne livrait le reflet d'un monde mythique et paradisiaque, super-caverne d'Ali Baba, lointaine et pourtant accessible, puisqu'en remplissant un bon de commande, l'on pouvait s'en attribuer une part.

A l'époque, j'aurais beaucoup aimé être à la place des gardes du cercle, et je cherchais à les imiter, même jusque dans leur façon de manger. Quand un garde était en faction devant la résidence, son épouse, à l'heure des repas, lui apportait deux cuvettes. L'une contenait la pâte, blanche, très compacte, à base de farineux. L'autre contenait le *kalalou*, sauce épaisse, très épicée, où nageaient des morceaux de viande et divers légumes (la richesse de la composition du *kalalou* varie avec les circons-

---

(1) Il permettait l'achat par correspondance de pratiquement tous les articles disponibles en France ; les prix qu'il indiquait servait même au calcul officiel des droits de douane.

tances et la fortune). Le garde prenait avec la main un morceau de pâte et le trempait dans le *kalalou* avant de le déguster avec satisfaction. J'observais la scène avec grand intérêt et avec envie, d'autant plus que mes parents m'interdisaient de manger avec mes doigts. Je ne rêvais pas, pour mon avenir, de situations mirobolantes. Je voulais tous simplement devenir garde de cercle (de préférence garde à cheval).

A propos de cheval, me trouvant trop jeune pour en avoir un, l'on m'avait donné, à Bassari, un âne qui s'appelait Zagui et qui m'avait suivi à Sokodé. La selle était entièrement en cuir du pays, y compris les étriers, constitués de simples anneaux. Il n'y avait pas de mors. Une lanière passée autour du museau tenait lieu de bride. Cette insuffisance de l'harnachement ne me facilitait pas les choses et, quand je montais l'animal, lui seul décidait de la direction à prendre, sans tenir compte ni de mes ordres, ni de mes tractions sur la bride. Un jour, il m'emmena très loin sur une piste, et je commençais à me demander avec inquiétude jusqu'où il allait me conduire, quand nous rencontrâmes un enfant noir que je connaissais. Voyant mon embarras, il saisit la bride, fit faire demi-tour à ma monture et la mena jusqu'à la résidence, tandis que je restai en selle. Comme il avait l'esprit d'à-propos, il chantait, tout en marchant, une chanson apprise à l'école :

“ Par hasard, un jour de foire,  
 En chemin, j'ai rencontré  
 La vieille mère Grégoire  
 Qui menait son âne au pré...”

Une autre fois, j'avais insisté avec entêtement pour seller l'âne moi-même sans aucune aide. De guerre lasse, on me laissa faire. Ma prétention fut bientôt punie. Le solipède s'étant emballé et la sangle ventrale - mal attachée par moi - étant trop lâche, la selle se retourna. Je fus désarçonné, mais mon pied resta captif d'un des étriers de cuir. Traîné par une jambe sur une assez longue distance, je ne pus me relever que quand l'étrier lâcha enfin prise. Fort heureusement, le sol, à cet endroit, ne comportait pas de pierres coupantes, ni d'aspérités qui auraient pu m'arracher la peau.

Quand mon père fut officiellement averti du prochain passage à Sokodé de trois avions militaires, cela me fit le plus grand plaisir, car je n'avais encore jamais vu d'aéroplanes de près. Mon père fit aménager le terrain d'atterrissage. Ma mère, aidée du cuisinier, prépara un somptueux repas pour honorer ces hôtes venus du ciel, d'autant plus qu'à Sokodé la présence d'aéronefs était, en ce temps-là, un événement rarissime<sup>(1)</sup>. De toute la région d'innombrables gens accoururent. Les avions firent quelques tours au-dessus du poste, puis touchèrent le sol un à un, sous les acclamations de la foule. Ils étaient d'un modèle déjà plus très récent. Le pilote et les passagers avaient la tête et les épaules à l'extérieur. Ces appareils monomoteurs transportaient chacun quatre hommes, à raison de deux par baquet. Les aviateurs portaient plusieurs pull-overs et des casques en cuir munis de grosses lunettes. J'adorais les avions en image, mais, à ce moment-là, ces machines me firent un peu peur. Croyant me faire plaisir, un pilote voulut m'asseoir dans un baquet, mais je refusai en me débattant avec l'énergie de désespoir.

Devant poursuivre leur raid, les aériens invités ne s'attardèrent pas. Après avoir fait honneur au déjeuner de mes parents, dans une ambiance très cordiale, ils se firent reconduire au terrain. Ils durent lancer à la main l'hélice de chaque appareil, ce qui n'était pas chose aisée. Ces hélices, quand elles tournèrent à pleine vitesse pour le décollage, soulevèrent un impressionnant nuage de terre, qui fondit sur la foule comme un vent de sable, en y semant la panique. Effrayé moi-même, je participai à la débandade, butai sur une pierre, tombai, me relevai et suivis les fuyards... Tels furent mes premiers et décevants contacts avec l'aviation militaire française. J'en eus par la suite d'autres, plus exaltants.

Comme toutes les colonies, le Togo avait à sa tête un gouverneur, appelé, dans les territoires sous mandat, "administrateur supérieur" ou "commissaire de la République"<sup>(2)</sup>. A notre arrivée, en 1936, ce poste

---

(1) Il y avait en tous cas le passage d'une escadrille en 1927 : des photographies d'Alex Acolatsé en témoignent.

(2) De 1934 à 1936, pour économiser le personnel colonial, la fonction de commissaire de la République au Togo (titre qui distinguait les chefs des territoires sous mandat de ceux des colonies ordinaires) fut attribué au gouverneur du Dahomey, qui était représenté à Lomé par un «administrateur supérieur», de rang et de salaire moindres (ce fut Léon Geismar).

était occupé depuis avril 1934 par le gouverneur Bourguine, qui fut remplacé en octobre 1936 par le gouverneur Lucien Montagné <sup>(1)</sup>. Ce dernier, licencié en Droit et diplômé des “Langues orientales”, avait commencé sa carrière à Madagascar, puis fait un stage à l’Ecole coloniale. Il avait été, par la suite, nommé gouverneur des Etablissements français d’Océanie, qu’il sauva de la crise mondiale du début des années 1930 en y créant de multiples organismes. Dès son affectation au Togo, il fit une grande tournée, au cours de laquelle il fut reçu par mes parents. Il s’entendit fort bien avec mon père, parce qu’il appréciait son travail et, aussi, parce qu’ils étaient tous les deux anciens joueurs de rugby. Il profita de cette tournée pour initier son fils aîné à la chasse à l’éléphant. Une de ses filles, Lucie, épousera l’administrateur Bérard (celui qui était tombé dans la rivière Kara avec sa voiture).

On ne pouvait pas accuser le gouverneur Montagné d’être responsable de la dépopulation française, car il était père de onze enfants, auxquels s’ajoutait, sauf erreur, un jeune neveu qu’il avait pris en charge. Cette abondante progéniture était confiée à la garde d’une Malgache ramenée de Madagascar et d’un énorme chien qui aurait sauté à la gorge de quiconque aurait seulement élevé la voix en s’adressant à son maître. En tant que gouverneur, il avait, sur les paquebots, droit aux appartements de luxe pour lui-même et sa nombreuse famille, ce qui devait impliquer une facture assez lourde. Il n’y avait cependant rien d’anormal à cela, car les services qu’il rendait à l’Etat justifiaient ces avantages, l’Etat (surtout outre-mer !) n’étant pas, à l’époque, d’une prodigalité sans limites...

J’ai souvenance d’avoir un jour déjeuné au palais du Gouverneur, à Lomé, avec les enfants Montagné. Je vois encore, dans ma mémoire, une des filles aidant l’un de ses petits frères à manger de la salade d’avocat. Le bambin s’en mettait partout... Ces détails ne sont certes pas d’une grande importance historique, mais ils font partie de l’ambiance de l’époque, telle que mes yeux l’ont conservée.

Un personnage fort connu à l’époque était le grand marabout soudanais El Hadj Seydou Nourou Tall, qui résidait à Dakar. Très puissant, très respecté et très francophile, il avait eu souvent les honneurs

---

(1) 1936 - 1941. Il a fortement marqué le Togo, où il avait su se rendre populaire.

de la presse coloniale et métropolitaine. Il était considéré comme une sorte de "pape" (si l'on peut s'exprimer ainsi) par tous les musulmans d'Afrique Noire "française". Petit-fils du grand chef El Hadj Omar, il avait dans sa jeunesse, combattu la France les armes à la main, mais en était vite devenu un allié fidèle (il avait soixante-dix ans en 1937). Grand voyageur, il faisait de la propagande pro-française même dans les pays musulmans non Français (Cyrénaïque, Egypte, Tripolitaine, Arabie...). Il considérait la France comme "la grande patrie d'adoption des Africains". Anti-allemand et, surtout, anti-nazi, il avait prédit que la guerre franco-allemande serait inévitable et avait voulu créer -comme l'écrira le gouverneur Montagné- "chez tous les Musulmans et chez tous les Noirs une volonté nouvelle de ne croire qu'en la France, libératrice et émancipatrice de l'Afrique". Par la suite, quand la guerre éclatera, il mettra à la disposition de la France sa fortune personnelle et consacra la majeure partie de son temps à plaider la cause française.

Dans ses tournées à travers le Togo, Seydou Nourou Tall était généralement accompagné du gouverneur, du commandant des forces de police, et de diverses autres personnalités françaises et togolaises. Ses discours s'adressaient à tous, sans distinction d'ethnie et de religion. Il rendit visite à mes parents en 1937, puis en mars 1938, les deux fois à Sokodé. Sa conversation agréable et sa courtoisie charmaient toujours ceux qui le recevaient. A la fin du repas, les boys venaient se prosterner devant lui, et il les gratifiait de pourboires royaux. Lors de la réception de 1938, ma mère sentit tout à coup un frisson la parcourir. Oubliant que l'islam proscrit sévèrement la consommation du porc, elle avait fait servir, entre autres nourritures, des petits sandwiches au jambon. Horreur !... Et s'il prenait cela pour de la provocation ? L'on frisait la catastrophe, mais il était trop tard pour l'éviter. Cependant, le grand marabout s'était emparé d'un des sataniques sandwiches et le savourait avec un visible plaisir. Il en reprit, d'ailleurs, plusieurs fois. Savait-il ou non ce qu'il mangeait ? Personne n'osa lui poser la question... En tout cas, le scandale n'était plus à craindre, et ma mère se sentit beaucoup mieux.

Dangers permanents, les maladies tropicales faisaient pour ainsi dire partie intégrante de la vie coloniale : fièvres diverses, dysenterie



20 - Sokodé, 1937 :

- |              |                                 |                           |                             |
|--------------|---------------------------------|---------------------------|-----------------------------|
| 1. Dr Piriou | 2 El Hadj Seydou<br>Nourou Tall | 3. Gouverneur<br>Montagné | 4. Mme et<br>5. M. Lestrade |
|--------------|---------------------------------|---------------------------|-----------------------------|



21 - Pagouda, vers 1935 : les équipes de dépistage de la trypanosomiase.



amibienne, pian, “bilieuse”<sup>(1)</sup>, paludisme, maladie du sommeil, filariose, peste animale, et j’en oublie. Une “bilieuse” pouvait tuer le soir un homme encore bien portant à midi. L’inspecteur des Affaires administratives Mahoux<sup>(2)</sup> perdit, la même nuit, son fils et sa belle-fille, emportés par la fièvre jaune<sup>(3)</sup>. A Sokodé, les adjoints de mon père, Degoule et Chabanon, frôlèrent la mort. M. Chabanon dut être conduit d’urgence à Lomé pour y être opéré d’une occlusion intestinale. Mes parents, qui s’occupèrent de lui avec beaucoup de sollicitude, craignaient que ce ne soit déjà trop tard, mais les secousses de la route pendant le trajet éliminèrent l’occlusion, et il arriva à Lomé presque guéri.

Il advint que mon père, ma mère et moi-même tombâmes malades tous les trois à la fois. Je me souviens que je dus un jour avaler plusieurs pilules plus grosses que des olives, et que cela me rebutait fortement. Je consentis enfin à faire le grand effort de les absorber, à condition, toutefois, que l’on me donne, pour chaque pilule prise, une des décorations de mon père. Un autre jour, il fallut me poser des ventouses sur le dos<sup>(4)</sup>. Ma mère, fiévreuse elle aussi, fit un faux mouvement en manipulant l’alcool et le coton enflammé. L’alcool se répandit sur mes lombes et je fus transformé en torche. Kankoui, qui se trouvait là, eut la présence d’esprit d’étouffer immédiatement la flamme en y appliquant un oreiller. Pour me consoler de mon malheur, ma mère m’offrit une petite voiture et un de ces bocaux de bonbons en forme de revolver dont j’ai déjà parlé. Il y avait eu, d’ailleurs, plus de peur que de mal, car la brûlure était superficielle et fut rapidement guérie par des pansements à l’acide picrique qui, durant quelque temps, me colorèrent la peau en jaune.

Il existe en Afrique une catégorie de plaie profonde nommée “cro-cro”, qui peut mettre de nombreux mois à guérir. Cet inconvénient ne m’épargna pas. Je fus gratifié de deux cro-cros (pour ainsi dire “jumeaux”), au genou, si profonds que l’on craignait qu’ils atteignent l’os. Marchant difficilement, je devais me faire porter à l’hôpital sur les épaules

(1) Fièvre hémoglobinurique : accès palustre brutal attaquant (et détruisant) un foie déjà abîmé par des paludismes antérieurs.

(2) Au Togo de 1927 à 1939, commandant du cercle de Lomé de 1935 à 1939.

(3) Maladie virale qui ne peut se combattre que par la vaccination préventive.

(4) Thérapeutique alors en usage tant en Europe... qu’en Afrique traditionnelle. Abandonnée avec l’invention des antibiotiques.

du prisonnier qui (comme je l'ai dit plus haut) avait tué un homme d'un seul coup de poing. J'ai gardé toute ma vie la double cicatrice, qui ressemble à s'y méprendre à celle des vaccins que l'on porte au bras, si bien que l'on m'a parfois dit : "Quelle étrange idée que de vous être fait vacciner au genoux !"...

Quelques Togolais avaient obtenu un diplôme de médecine sans avoir eu à passer de doctorat. On les nommait "médecins auxiliaires", et, par la suite, "médecins africains"<sup>(1)</sup>. C'était un peu l'équivalent des "officiers de santé" français d'autrefois. L'un d'eux se nommait Dominique Hospice Coco. Les docteurs européens avaient de l'estime pour ses capacités. Ma mère tomba à son tour très malade, et on dut l'emmener en voiture pour l'hospitaliser à Lomé. Hospice Coco nous accompagna et, pendant tout le trajet, s'occupa d'elle avec compétence et dévouement. Plus tard, il jouera un rôle important dans les affaires de son pays : il sera, notamment, président de la Commission permanente à l'Assemblée législative du Togo en 1956, et, en 1958, membre du gouvernement présidé par Sylvanus Olympio <sup>(2)</sup>.

Tout le monde n'avait pas, hélas, les qualités d'Hospice Coco. Un Togolais qui faisait "fonction de vétérinaire" dut un jour, exceptionnellement, remplacer un médecin. Un homme qui souffrait d'une maladie vénérienne vint le consulter. Ce n'était pas son jour de chance. Le pseudo-médecin partit sans doute du principe que tout membre souffrant doit être amputé. Effectivement, il amputa. L'affaire fit du bruit. Certains, même, en rirent. Le malheureux émasculé ne se joignit pas aux rieurs.

---

(1) Ils étaient formés à Dakar en trois, puis en quatre ans. Généralement très efficaces.

(2) Né en 1902, le Dr Coco vit toujours à Lomé. Il fut ministre du Commerce de 1958 à 1960, ministre des Finances de 1960 à 1963. Puis il retournera à la chirurgie.

## CHAPITRE IV

### LOME (1933-38)

Comparée à la brousse et aux postes du Nord, Lomé, semblait, à mes yeux enfantins, une impressionnante ville-lumière, véritable "Métropolis"<sup>(1)</sup> riche de tous les modernismes et de tous les agréments de la civilisation urbaine. Y aller était pour moi une fête. Lors de leur précédent séjour dans la capitale togolaise, mes parents avaient connu divers personnages. A leur retour, ils en avaient retrouvés certains ; les autres étaient partis en congé, ou ailleurs. Il y eut parmi eux quelques célébrités. Le fameux aviateur Georges Pelletier-Doisy, héros de nombreux exploits (tels que la première liaison Paris-Tokyo, en 1924), avait été reçu triomphalement à Lomé en 1935, avec une escadrille de cinq avions. Mes parents furent conviés à la réception au cercle. A minuit, le président du cercle demanda le silence et déclara : "En l'honneur de notre illustre hôte, à partir de cette minute toutes les consommations sont gratuites jusqu'au lever du jour !" Les invités ne se le firent pas dire deux fois, et le grand aviateur ne fut pas le dernier à profiter de cette largesse.

Dînant un soir chez le gouverneur, ma mère était assise à côté de l'écrivain Jean Martet<sup>(2)</sup>, grand ami de Clémenceau et auteur de nombreux ouvrages très connus avant la guerre, dont on tira souvent des films. Elle venait justement de lire *Marion des Neiges*, dont le critique André Thérive avait loué, à l'époque, "l'étonnante force d'évocation". "Vous devez, dit-elle à l'écrivain, fort bien connaître le Canada, pour en parler si bien

---

(1) Allusion à un film de Fritz Lang (1926) fameux à l'époque, décrivant une capitale du futur, à la fois merveilleuse et terrifiante.

(2) Cf. ci-dessus, première partie.

dans votre livre”- “Je vais, Madame, vous faire une confidence : je n’y ai jamais mis les pieds...”

Il avait, en tout cas, mis les pieds au Togo, pas très longtemps, d’ailleurs, mais assez néanmoins pour pouvoir en parler dans *Les Bâtisseurs de Royaumes* qu’il fit publier en 1934. Mes parents connaissaient tous les gens qu’il y nomme, et moi-même, après eux, j’en ai connus aussi. Bien que sa vision du Togo soit incomplète, Jean Martet (contrairement à beaucoup d’autres) n’a rien emprunté à l’affabulation. Quand il signale -détail crucial !- que M. Costarramone roulait magnifiquement les “r”, tous ceux qui ont connu cet ingénieur des Travaux publics auraient été prêts à en témoigner. Lors d’un dîner auquel assistaient mes parents, l’on servit au dessert une sorte de flan dont chaque portion était moulée en forme d’hémisphère. “On diRRRRait un sein amputé, tRRRRemblotant, gRRRRelottant et fRRRRémissant !”, s’exclama M. Costarramone, à la grande joie des convives. L’histoire fit le tour de la ville et, par la suite, à toute occasion, l’on s’amusa à répéter cette sublime phrase en faisant bien rouler les “r”. L’équivalent féminin de M. Costarramone dans le domaine du roulement des “r” était une sympathique institutrice qui s’appelait Madame Patanchon. Quand, par exemple, elle faisait apprendre une récitation à ses petits élèves des deux sexes, ces derniers, docilement, répétaient après elle : “La fouRRRRmi n’est pas pRRRRêteuse ; c’est là son moindRRRRé défaut”<sup>(1)</sup>.

Au premier séjour de mes parents, le chef de cabinet du gouverneur se nommait M. Bernard, mais tout le monde l’appelait “le grand Bernard”, car il mesurait plus de deux mètres. C’était un homme affable et compétent, mais sa distraction était proportionnée à sa taille. Lors d’une cérémonie officielle qui devait être suivie d’un bal, la fanfare des gardes se mit à jouer la *Marseillaise*, conformément à l’usage. Planant dans ses hautes pensées, M. Bernard fut brusquement ramené sur terre par la musique. Mais il ne réalisa pas immédiatement qu’il s’agissait de l’hymne national et, croyant qu’on ouvrait le bal, il enlaça sa voisine et l’entraîna dans une danse, tandis que la foule, au garde-à-vous, contenait mal son hilarité.

---

(1) La Fontaine, bien sûr.

Un certain administrateur conservait précieusement les restes de pain pour les donner à ses poules. Cela, en soi, n'a rien de bizarre, sauf que les poules en question étaient... en France, c'est-à-dire à dix-huit jours de mer de Lomé, et que ce fonctionnaire ne partait en congé (avec son pain) que tous les deux ans ! Ainsi, toutes les deux années, une impressionnante quantité de sacs remplis de croûtons rassis et moisissés se joignait aux autres bagages pour prendre, aux frais de la République, le paquebot de Lomé à Bordeaux, puis le train et la route jusqu'au poulailler métropolitain. Cet homme, qui craignait le bruit, se bouchait souvent les oreilles avec des boulettes de mie de pain, qu'il récupérait après usage (il ne faut rien gaspiller), pour les déposer soigneusement dans un des sacs à croûtons.

Un autre administrateur résidant au Togo à cette époque aura un fils qui deviendra célèbre, sous le nom de Roger Lanzac, comme animateur à la radio et à la télévision.

Le directeur d'une importante banque de Lomé n'avait pas une excellente vue. C'est pourquoi, quand il tenait le volant, on craignait de monter dans son automobile. Un soir, cependant, il tint à reconduire à leur domicile des amis qui avaient dîné chez lui. Les rues étant désertes à cette heure tardive, les invités jugèrent minimes les risques d'accident et acceptèrent la proposition. A l'époque, la plupart des maisons n'avaient pas de fosse septique. Des équipes de prisonniers étaient chargées, la nuit, de ramasser les tinettes, qu'elles emportaient sur les voitures à bras. La torpédo du banquier, qui était découverte, s'engagea à vive allure dans un carrefour où débouchait au même instant une voiture de tinettes. Les deux véhicules se heurtèrent. Il n'y eut aucun blessé, mais les tinettes, projetées en l'air par le choc, se retournèrent au-dessus des passagers de l'automobile, déversant sur eux leur immonde contenu. Le lendemain, certaines factoreries vendirent beaucoup d'eau de Cologne.

M. Alexandre Robert était une des grandes figures locales. Ancien sous-officier des troupes coloniales, il avait eu, dans sa jeunesse, une vie assez mouvementée. Avant l'Afrique, il avait connu l'Asie et l'Océanie. Il avait séjourné aux Nouvelles-Hébrides, où il avait laissé deux doigts entre les dents d'un cannibale<sup>(1)</sup>. Il avait aussi été pompier dans un théâtre

---

(1) Affirmation qui aurait mérité d'être vérifiée...

parisien où se produisait Sarah Bernhardt <sup>(1)</sup>. L'illustre comédienne gardait un cercueil dans sa loge afin qu'on l'y dépose si elle mourait sur scène. Ayant eu maille à partir avec quelqu'un qui ne lui voulait pas de bien et qui le poursuivait à travers les coulisses, Alexandre Robert, ne sachant pas où aller, se réfugia dans la loge de la grande Sarah en l'absence de l'actrice. Quand son poursuivant y entra à son tour, il fut surpris de n'y trouver personne et ressorti aussitôt. Il n'avait, heureusement, pas eu l'idée de soulever le couvercle du cercueil, où le fuyard s'était caché.

A Lomé, M. Robert avait remarquablement organisé le service du Conditionnement, qui valorisa beaucoup les produits agricoles togolais d'exportation. Il restera longtemps le doyen des Européens du Togo, pays auquel il s'attacha tant que, parti en congé après la guerre, il se réembarqua quelques jours plus tard pour ne plus jamais retourner en France. Il avait parfois des réactions bizarres : un jour, au cours d'une vive discussion, il mordit tout à coup le nez d'une dame européenne, épouse d'un important homme d'affaires... Mais, compte tenu de sa personnalité, on lui passait beaucoup de choses. Son épouse l'appelait "Roro". Quand ils allaient au cinéma en plein air, tenu par "l'Hôtel de France" <sup>(2)</sup>, Mme Robert et son mari riaient beaucoup et trouvaient parfois comiques des scènes qui n'étaient pas censées l'être. "Oh, dis donc, Roro, s'exclamait-elle par exemple, tu as vu le chapeau de la dame ?", et tous les deux d'éclater d'un rire tellement communicatif que tous les spectateurs s'esclaffaient, même au milieu d'une séquence plutôt larmoyante. Les "Dis-donc, Roro..." de Mme Robert étaient célèbres dans tout le Togo.

Mes parents avaient également pour ami un officier de l'administration du service de Santé, le lieutenant Boury. Il était passionné par les vêtements anglais, comme d'ailleurs, par tout ce qui était britannique. Cependant, il n'épousa pas une Anglaise. Au cours d'un congé, il arrêta sa voiture devant une grande épicerie qui vendait également de l'essence. A l'époque, les pompes étaient manuelles, et, en l'occurrence, la fille de la maison tenait lieu de pompiste. Tandis qu'elle remplissait le réservoir, le lieutenant remarqua sa beauté. Il se promit de repasser par là, et il repassa si bien que, peu après, il épousait la jeune personne.

(1) Plus grande gloire du théâtre français il y a un siècle (1844 - 1923).

(2) A l'emplacement de l'agence BTCI de la rue du Commerce.

“Aux Colonies”, contrairement à la légende, les Européens de toutes les professions travaillaient énormément. La fameuse sieste, fréquente cible des sarcasmes métropolitains, était, en réalité, nécessaire à cause du climat. Elle durait généralement une ou deux heures, mais ce temps était très largement rattrapé par les innombrables heures supplémentaires gratuites et les fréquents dimanches sans repos. De temps en temps, ces fatigues et ces tensions -accrues par la température- nécessitaient une détente. L'on n'avait pas sur place les distractions qu'offraient la métropole. Les gens se recevaient beaucoup et s'amusait comme ils pouvaient. Il arrivait qu'on se travestisse, parfois sans en avertir celui qui invitait. C'est ainsi que mes parents et d'autres personnes arrivèrent un beau soir chez le dentiste Cadet déguisés en Arabes et en Haoussa. La soirée la plus réussie en ce genre fut celle où l'on décida d'inverser les âges. Les plus vieux s'étaient transformés en nourrissons, les plus jeunes en grands-pères barbus. Ma mère était en fillette et le lieutenant Boury en garçonnet style 1900. Le directeur de la SCOA, M. Trosselly, s'était habillé en nourrice, avec, sous le corsage, une énorme poitrine en coton. Pour en compléter le réalisme, il avait placé, aux extrémités des “seins”, deux boutons hémisphériques empruntés à l'uniforme des gardes.

Mes parents étaient logés rue Binger<sup>(1)</sup> - du nom de l'officier français qui avait exploré la boucle du Niger et la Côte d'Ivoire, dont il avait été le premier gouverneur. Ils avaient ramené de France un jeune épagneul breton<sup>(2)</sup>, nommé Gao, cadeau d'un oncle de ma mère, Emile Bourdon, dont le chenil était très connu. Leur plus proche voisin était le dentiste Cadet évoqué plus haut. Quand ils repartirent en congé, il s'offrit pour garder Gao jusqu'à leur retour, afin qu'il ne les encombre pas durant leurs vacances. Quelque temps après leur arrivée en métropole, ils reçurent une lettre du dentiste leur annonçant la mort de l'animal. Cela leur fit de la peine. De retour au Togo, et le dentiste ayant quitté le territoire, ils apprirent par une tierce personne que le chien n'était pas mort, et que le cher Cadet l'avait vendu un bon prix à un amateur d'épagneuls bretons. Ah, le bon ami que voilà !...

Pendant ce premier séjour togolais de mon père, trois gouverneurs se succédèrent : M. de Guise<sup>(3)</sup>, qui fut remplacé, en octobre 1933 par

(1) Aujourd'hui rue de la Radio, entre le domaine de la Télévision togolaise et celui de Radio-Lomé. Le quartier avait de nombreuses petites maisons de fonctions pour les cadres coloniaux.

(2) Chien de chasse très intelligent et affectueux.

(3) Robert de Guise fut discrètement limogé pour ses erreurs, qui avaient provoqué les émeutes de janvier 1933.

le gouverneur Pêtre <sup>(1)</sup>, lui-même remplacé, dès avril 1934, par M. Bourguine. L'ingénieur-électricien René de Guise (fils du gouverneur) était propriétaire d'un cabriolet avec "spider", c'est-à-dire avec un coffre arrière muni d'un siège, qui permettait de transporter des passagers supplémentaires. Quand ils en avaient le loisir, René de Guise et ses amis parcouraient dans cette voiture de nombreux kilomètres à travers le pays. Les occupants du "spider" se drapaient dans des couvertures à cause de la poussière et du vent. Plus de vingt ans après, en 1955, ma mère et moi rencontrâmes René de Guise, à Nice, où il supervisait les installations électriques du Carnaval.

Dans les sous-sol du gouvernement était entreposée depuis de nombreuses années une grande quantité de livres, en vrac, abandonnés à l'humidité destructrice. Certains, richement reliés, portaient l'*ex-libris*<sup>(2)</sup> du duc de Mecklenburg. Ils étaient rédigés en diverses langues, surtout en allemand et en anglais, dont ma mère avait des notions. C'est pourquoi le procureur de la république, M. Thébaud<sup>(3)</sup>, dont nous reparlerons plus loin, lui demanda d'y mettre de l'ordre. Ce fonds de livres sera attribué à l'IFAN (Institut français d'Afrique Noire) lors de sa création au Togo, quelques années plus tard<sup>(4)</sup>.

On transportera les ouvrages dans une pièce mitoyenne de la classe de Mme Patanchon (cette institutrice qui roulait tant les "r"), où l'on installa des étrangères. Aidée d'un planton à la taille colossale, ma mère y travaillait chaque après-midi, pour un salaire de 720 F par mois (cette somme était la bienvenue, car, à l'époque, le traitement de mon père n'était pas mirobolant). Ma mère effectua les classements et les rangements, séparant les livres récupérables de ceux que l'humidité avait réduits en bouillie. Elle peut se vanter d'avoir ainsi mis sur pied la première véritable bibliothèque du Togo.

Parfois des amis du Dahomey (actuel Bénin) franchissaient la frontière pour rendre visite à mes parents. Ce fut le cas des MM. Dairiam

(1) *Ad interim*, ainsi que Bourguine (celui-ci titularisé le 1er janvier 1935, avec résidence à Porto-Novo).

(2) Marque de propriété personnelle des livres autrefois.

(3) Il s'intéressait beaucoup à l'histoire du Togo et rédigea un remarquable article (*Revue politique et parlementaire*, 1939, pp. 102-120) sur les origines du protectorat allemand.

(4) Base de l'actuelle Bibliothèque nationale du Togo.



et Dujoux. Issu d'une famille noble des Indes, M. Dairiam était administrateur, licencié ès-Sciences, docteur en Droit et docteur ès-Lettres. Il était marié à la fille d'un professeur de médecine de la Faculté d'Alger. M. Dujoux, administrateur lui aussi, avait connu mon père à l'Ecole des hautes études commerciales, dont, comme lui, il avait obtenu le diplôme avant d'entrer à l'Ecole d'administration coloniale.

L'administrateur Montauroy occupait le poste de Grand-Popo, au Dahomey, à faible distance de Lomé. Il y invitait parfois, pour le week-end, mes parents et d'autres amis, qui couchaient alors dans les nombreuses chambres de sa résidence. Un jour que les messieurs s'adonnaient à l'on ne sait plus quelle occupation dont les dames étaient exclues, ces dernières s'emparèrent discrètement de tous les pyjamas masculins et en cousirent le bas des pantalons. Le soir, chacune guettait avec impatience les exclamations venant des autres chambres après avoir assisté à celles de son propre époux qui, lui non plus, ne parvenait pas à enfiler le pantalon en question.

Un autre voisin de mon père rue Binger était l'administrateur Péchoux <sup>(1)</sup>, qui sera gouverneur du Togo de 1952 à 1954. Quand il était étudiant, il avait été surveillant dans le lycée où enseignait Edouard Herriot <sup>(2)</sup>, personnage historique, qui fut maire de Lyon, créateur du "Cartel des gauches", président du Parti radical, président du Conseil (et j'en passe). Les deux hommes étaient amis.

Signalons, en passant, cet autre bobard selon lequel l'administration coloniale aurait été essentiellement constituée de gens de droite, d'extrême-droite et même de "fascistes"... En réalité, toutes les opinions politiques y étaient présentes ; on rencontrait des administrateurs socialistes et même parfois communistes. Une promotion de l'Ecole coloniale avait choisi pour parrain Jean Jaurès <sup>(3)</sup>.

Mes parents rencontraient aussi des gens des postes de l'intérieur, de passage à Lomé pour diverses raisons. Ils connurent, par exemple,

---

(1) Cf. ci-dessous, 3ème partie.

(2) 1872 - 1957.

(3) La plus grande figure de socialisme français (1859 - 1914).

l'administrateur Gaudillaud <sup>(1)</sup> qui commandait le cercle ♂ Atakpamé, et les administrateurs de Kpalimé, Burluraux <sup>(2)</sup> et Mary <sup>(3)</sup>. Ce dernier était un original (les originaux abondaient en Afrique !). Sur le terrain d'atterrissage de son poste (où les passages d'avions étaient fort rares), il avait fait peindre à la chaux, en lettres immenses destinées à être lues du ciel, ces mots en latin de fantaisie : "*Ave Aviator*". Il avait également écrit une pièce comique sous forme de revue, où il plaisantait les Européens du Togo, y compris lui-même. Ainsi, évoquant son propre nom et celui de Péchoux et parodiant la prière catholique "ô Marie, conçue sans péché", il disait "ô Mary, conçu sans Péchoux !"

Il n'était pas, d'ailleurs, le seul à pratiquer les jeux de mots, sport très répandu dans le territoire. L'administrateur-en-chef Bauché, parlant des "Horaces et des Curiaces" de l'Histoire romaine, disait les "voraces et les coriaces". Un Européen d'origine aristocratique, Monsieur Cornette de Saint-Cyr, était surnommé par lui "Trompette de Saint-Maixant"<sup>(4)</sup>.

De Kpalimé également venait le docteur Groperrin, qui rendait visite au médecin-colonel Lefèvre (chef du service de Santé du Togo), tandis que le docteur Cheveneau venait, lui, d'Anécho. Ces médecins, comme tous leurs collègues, déploraient l'insuffisance de leur équipement et celle des crédits qui leur étaient alloués. Avec le peu qu'on leur donnait, ils faisaient des prodiges. Leur travail admirable, trop méconnu, n'en était que plus méritoire.

Tout le monde sait aujourd'hui en France que l'avocat est aussi un fruit. A l'époque, on le savait moins. L'on ignorait également, avant de venir en Afrique, que le "gendarme" était un oiseau et le "capitaine" un poisson. Interrogé sur l'identité d'un animal aquatique ressemblant à un "capitaine", mais plus petit, un boy avait répondu à ma mère : "Lui plus petit que capitaine ; peut-être lui seulement lieutenant"... Le capitaine de Roux (humain, cette fois), chef des forces militaires de Lomé<sup>(5)</sup>, donna un

(1) Au Togo de 1927 à la seconde guerre mondiale.

(2) Au Togo de 1934 à 1940.

(3) Commandant du cercle du Klouto de 1933 à 1935.

(4) Saint-Cyr : illustre école d'officiers. Saint-Maixant : moins glorieuse école de sous-officiers et d'officiers de réserve.

(5) Et grand promoteur des sports au Togo.

jour un grand dîner, pour lequel son cuisinier avait soigneusement préparé un superbe capitaine servi sur un grand plat d'argent. En apportant le poisson dans la salle à manger, le boy, butant sur on ne sait quoi, perdit l'équilibre et s'étala sur le sol avec le contenu du plat. Face au regard sévère de son patron, le boy, cherchant une excuse, s'écria : "C'est le capitaine qui m'a mordu !" Parmi les invités, certains, fraîchement débarqués, ignoraient encore que le capitaine était un poisson, et se demandèrent avec inquiétude quelles étranges moeurs avaient cours chez cet officier à l'air si respectable.

Vingt ans plus tard, je me retrouvais à Bangui, ma ville natale, que néanmoins je connaissais très peu. Je décidai de mieux la connaître et de me promener dans toutes ses rues. Le nom de l'une d'elles évoqua des souvenirs : "rue du Colonel-de-Roux" <sup>(1)</sup>... Depuis que nous l'avions connu au Togo, il avait eu une vie mouvementée et s'était brillamment distingué dans les "Forces françaises libres". Mais il avait été tué dans un accident d'aviation en Afrique du Nord ; mourir pour mourir, il aurait certainement préféré être tué au combat.

Une grande partie de l'animation régnant à Lomé était due aux sociétés commerciales et à leurs factoreries, grâce auxquelles Européens et autochtones pouvaient se procurer des articles venant d'Europe, et qui, d'autre part, se chargeaient souvent d'exporter les produits locaux. Nous avons déjà évoqué plus haut la SCOA (Société Commerciale de l'Ouest Africain), dirigée à l'époque par M. Trosselly, et la SGGG dirigée par M. Curtat, avant de l'être par M. Siaut. Il y avait aussi les maisons anglaises John-Holt et UAC. Cette dernière était dirigée par M. Sylvanus Olympio, authentique Togolais devant son nom à un ancêtre revenu du Brésil, comme c'était souvent le cas sur la côte du Togo et du Dahomey. Sylvanus Olympio, que connaissaient bien mes parents, ne resta pas toujours directeur de cette "United Africa Company", car il devint par la suite président de la République togolaise, avant d'être assassiné, car, en Afrique aussi, "la roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole", comme disaient les anciens Romains <sup>(2)</sup>.

(1) Il y en avait aussi une à Lomé (rebaptisée en 1987 avenue du Golfe).

(2) Rocher d'où l'on jetait les condamnés à mort, même s'ils avaient connu les plus grands honneurs, ceux d'être admis dans la citadelle du Capitole, dans la Rome primitive.

Le commerce allemand était représenté par la DTG (Deutsche Togo Gesellschaft). Détail très apprécié des maîtresses de maison, on y trouvait des vins du Rhin et d'Alsace au prix peu élevé de 9 francs la bouteille, avec les verres assortis. La "Compagnie Française de l'Afrique occidentale" (CFAO) était dirigée par l'élégant M. Barette, un autre ami de mes parents. Citons aussi les maisons Eychenne <sup>(1)</sup> (française) et G. B.-Ollivant (anglaise).

Certains Européens se souvenaient d'un foudre de rhum qu'avait reçu une factorerie. Ce rhum avait un goût spécial, particulièrement délicieux. Les clients en achetèrent beaucoup et le foudre fut bientôt vide. L'on s'aperçut alors, en l'ouvrant, qu'il contenait le cadavre d'un homme. Depuis, les clients en question mettaient toujours un morceau de viande dans leur rhum pour en améliorer la saveur.

On connaît l'expression anglo-américaine "O K", que l'on prononce "Okè". Un commerçant anglais de Lomé s'appelait M. Hockey. D'autre part, il existait à l'époque un produit d'entretien portant la marque "Okay". Or, un ménage d'Européens avait un boy nommé Oké. "Oké, lui disait sa patronne, va donc chez M. Hockey m'acheter un flacon d'Okay" ... et le boy répondait: "O K, Madame !".

Un Européen pouvait passer tout son séjour sans jamais toucher de ses mains un seul billet de banque, du moins en ce qui concerne ses achats dans les factoreries. En effet, on signait des bons sur lesquels on avait inscrit les articles désirés. On remettait ces bons au boy qui allait faire les courses, ou bien on y allait soi-même en voiture, quand il y avait beaucoup de choses à prendre. Les factures, remises chaque mois, étaient payées par chèques. Quand on n'y prenait pas garde, ce système pouvait jouer des tours aux jeunes femmes imprudentes qui perdaient de vue que signer des bons impliquait des dépenses réelles... En lisant les factures à rallonges, leurs maris faisaient la grimace. Un commerçant reçut un jour la visite d'un gamin qui lui présenta un bon "signé de son père" contenant une impressionnante liste de friandises et de jouets. La calligraphie, la signature et l'orthographe lui semblant quelque peu suspectes, il télé-

---

(1) Raymond Eychenne, longtemps président de la Chambre de Commerce de Lomé, est alors l'une des figures les plus marquantes du commerce (et du sport) togolais.

phona au père de l'enfant, qui tomba des nues. L'on devine qui était le véritable auteur de la commande.

Il faut dire que, pour un enfant, grandes étaient les tentations. J'en parle par expérience, car, mieux approvisionnées et mieux aménagées que les factoreries du nord, celles de Lomé présentaient de nombreux articles qui chatouillaient ma convoitise. Les bonbons et biscuits anglais étaient emballés dans des boîtes métalliques superbement décorées en forme de maison, de bateau ou de voiture. Le contenant primait le contenu. Un demi-siècle plus tard, les collectionneurs s'arracheront à prix d'or ces boîtes devenues très rares. J'avais repéré une auto à pédales dotée d'un tableau de bord sur lequel étaient peints des cadrans (comble du luxe, en ce temps-là !). Chez un commerçant libanais, on trouvait des ballons dans lesquels on soufflait par un petit tube. En se dégonflant, ils produisaient le son d'une trompette. A mon âge, je ne buvais pas de whisky, mais les publicités pour ces liquides m'enchantaient, notamment les figurines de grandes dimensions représentant le célèbre bonhomme "Johnny-Walker" en chapeau haut-de-forme, redingote, bottines, gilet rouge et pantalon blanc, figé dans sa marche allègre. Les deux petits chiens (genre "Ric et Rac"), l'un blanc, l'autre noir, du whisky "Black-and-White" figuraient sur divers objets publicitaires : carnets, calendriers, etc. Les cigarettes "Nationales" (disparues depuis) avaient leur modèle ordinaire et leur modèle de luxe, dont les cartouches contenaient chacune un cadeau pour l'acheteur : un canif Pradel à large lame pour les messieurs, ou un collier de boules roses pour les dames.

Les compagnies de navigation Cyprien-Fabre, Delmas-Vieljeux, Fraissinet, Chargeurs-réunis, etc., et les compagnies commerciales offraient aux clients importants des cadeaux publicitaires de grandes marques : portefeuilles de luxe, splendides horloges de chez Kirby-Beard (pour Delmas) ou de chez Bayard (pour les Chargeurs), et même des choses bien plus belles encore. Mes parents en conserveront une partie, encore en service un demi-siècle plus tard.

J'allai plusieurs fois à Lomé, pour des séjours plus ou moins longs. Comme nous l'avons vu plus haut, ma mère avait dû être hospitalisée dans cette ville. Pendant ce temps, les Trosselly, qui avaient déménagé près de la gare, m'hébergèrent. Contrairement à Sokodé et à Bassari, la capitale

togolaise avait l'électricité <sup>(1)</sup>, ce qui permettait d'avoir la radio dans les maisons. Le poste des Trosselly avait –comme c'était souvent le cas à l'époque– une sorte de gros oeil dont le clignotement variable indiquait si l'appareil fonctionnait bien. Autre merveille de la “grande ville” : le cinéma (d'ailleurs de plein air), où les Trossely m'emmenaient quand le film était à ma portée. Nous vîmes, par exemple, *Adémaï aviateur*, avec Noël-Noël et Fernandel. J'y ris beaucoup. M. Trossely avait fait son service militaire dans un sous-marin. Me montrant un dessin représentant la coupe d'un engin semblable, il m'indiqua l'emplacement de son poste de combat. C'était un espace extrêmement étroit. Son époux ayant, entre-temps, pris beaucoup d'embonpoint, Madame Trossely déclara qu'en cas de guerre, il ne risquait plus qu'on l'embarque, car il ne pourrait plus entrer dans l'espace en question ! Elle disait également à son mari “Quand “l'un” de nous deux mourra, “je” me retirerai sur la Côte d'Azur”. Elle plaisantait bien sûr, pour amuser l'assistance, mais “celui” des deux qui décédera le premier sera effectivement lui, en 1964, à un âge relativement peu avancé.

Ils avaient un couple de bergers allemands <sup>(2)</sup>, qui venait quémarder des friandises quand on était à table sur la terrasse. Les Trosselly me comblaient de gâteries, et j'abusais parfois de leur indulgence. Un jour, pour leur faire une farce, je décidai de me cacher. Il faut croire que la cachette était bonne, car, malgré de longues recherches, personne ne me découvrit. Les Trosselly étaient morts d'inquiétude, envoyant des gens parcourir les rues à ma recherche, téléphonant un peu partout et faisant même descendre un homme, par une corde, dans un profond puits désaffecté qui se trouvait dans le jardin. En fin de compte, très content de moi, je consentis à réapparaître : “Ah, ah, leur dis-je en riant, je vous ai joué un bon tour !”. Seul le fait que je ne sois pas son fils retint M. Trosselly de m'administrer la correction méritée.

A Sokodé, de même qu'à Bassari, j'étais le seul enfant européen du poste et, comme nous l'avons vu plus haut, les écoliers noirs n'avaient pas souvent le temps de venir jouer avec moi. A Lomé, j'avais le plaisir de retrouver des petits camarades européens des deux sexes, par exemple les

---

(1) Depuis 1926.

(2) Gros chiens de garde.

petites Vittini, filles d'un avocat, ou les petites Sanson, filles d'un administrateur, ou encore la petite Nicole Boissier, également fille d'un administrateur (qui sera gouverneur du Dahomey après la guerre). Je me souviens qu'elle m'emmena dans sa chambre pour dire bonjour à une sorte de polichinelle en tissu qu'elle avait appelé "Jojo". Je jouais également avec Gérard Lecellier (âgé de douze ans à l'époque) et avec sa soeur. Leur père, travaillant aux PTT, logeait dans le bâtiment de cet organisme, dont la façade décorée de carreaux bleus, se dressait près de la plage <sup>(1)</sup>. Je couchais d'ailleurs une nuit chez eux et, le lendemain, Gérard m'emmena jusqu'à l'école sur le cadre de sa bicyclette..., car il faut dire que, pendant une période assez courte, je fréquentai une école de Lomé <sup>(2)</sup>. Ma mère, pour s'assurer de ma sagesse en classe, m'avait laissé entendre que l'instituteur noir -Monsieur Johnson <sup>(3)</sup>, sauf erreur de ma part- était d'une sévérité draconienne et punissait au moindre geste. Le premier jour où l'on m'emmena à cette école, je n'avais, de toutes façons, aucune envie d'y aller et, d'autre part, je me sentais dépaysé dans ce lieu que je ne connaissais pas ; aussi me mis-je à pleurer d'une façon telle que l'instituteur si "sévère" en fut apitoyé, me prodigua des paroles rassurantes, me fit asseoir dans un coin tranquille, et me donna à regarder un fascicule de *l'Encyclopédie Hachette par l'image* consacré à l'aviation. Comme j'aimais les avions, je fus vite consolé. Bientôt, je m'habituai à cette classe et m'y rendis ensuite sans déplaisir. La plupart des élèves étaient blancs. L'instituteur noir se faisait beaucoup plus respecter par ses élèves des deux couleurs que cinquante ans plus tard, en France, les enseignants français par les leurs. Tout le monde l'appelait "Maître", et personne ne se serait permis la moindre insolence.

Je me souviens qu'un jour, il nous avait parlé, avec conviction et enthousiasme, du dicton selon lequel "la main de celui qui travaille change le blé et la paille en or". Pour le blé, c'était facile à comprendre, car la farine, le pain, etc., ont une valeur qui saute aux yeux de tous, mais, pour la paille, c'était un peu moins évident. Le maître togolais ne fut pas à court de démonstration et nous parla d'un homme qui, ayant de la paille,

---

(1) Actuel ministère des Droits de l'Homme (totalement défiguré), Boulevard de la République, près du wharf. Bâtiment construit en 1930 comme direction des PTT.

(2) L'actuelle école de la Marina, avenue de la Présidence.

(3) Romuald Johnson, l'un des premiers instituteurs dahoméens amenés au Togo pour y créer un enseignement en français. Il a marqué des générations de jeunes Togolais.

eut l'idée d'en faire des chapeaux. Il en fit d'abord quelques-uns qu'il vendit, ce qui l'incita à en fabriquer d'autres, qu'il vendait également, et ainsi de suite, jusqu'à en fournir par wagons entiers. Les chapeaux de paille croissaient et multipliaient, dans le lyrique récit de l'instituteur, comme si le monde entier en avait eu un besoin vital, et des trains par centaines, des cargos par douzaines, emmenaient dans toutes les directions ces couvre-chefs végétaux, tandis que grossissait à vue d'oeil le compte en banque du fabricant... "Et voilà pourquoi, concluait le Maître, l'on peut affirmer à coup sûr que la main de celui qui travaille change la paille en or". Captivés et convaincus, nous écoutions dans un silence religieux.

Je revis également Pierre Curtat et sa soeur. Je dus sans doute coucher un soir chez leurs parents, car je me souviens que, ce soir-là, Pierre et moi nous étant salis, on nous fit laver par le boy. M. Curtat vint assister à l'opération, nous traitant en riant de "petits gorets".

En fin d'après-midi, les enfants se retrouvaient sur la plage pour jouer, danser des rondes et se baigner quand la "barre" n'était pas trop forte. Nous nous amusions à narguer les grosses vagues. Nous avançons le plus possible pendant le reflux, en chantant : "J'ai pas peur de l'eau ! J'ai pas peur de l'eau!", puis nous détalions à toutes jambes quand le rouleau déferlait...

Durant mes voyages à Lomé, j'en profitais pour voir de près les belles voitures, souvent américaines, qui stationnaient dans les rues. N'y connaissant rien en mécanique (ce qui n'a guère changé depuis...), seules les carrosseries, les tableaux de bord et les volants m'intéressaient. Depuis peu d'années, à l'époque, les carrosseries étaient "aérodynamiques". Les phares dans les ailes étaient à mes yeux le comble du luxe. J'eus l'occasion, à mon grand plaisir, de monter pour la première fois dans une "Simca-Cinq", petite voiture très réussie, récemment répandue. Celle-ci appartenait à M. Paris Arkontidès, un riche chypriote, gendre de M. Siaut. Quelques années plus tard, le couple Arkontidès fera naufrage au cours d'une traversée, et restera longtemps en pleine mer dans une chaloupe avant d'être récupéré. De mes brillantes observations sur la gent automobile, j'avais déduit que la classe d'une voiture était inversement propor-



tionnelle au nombre de rayons du volant. Ceux qui en avaient quatre ne m'enthousiasmaient guère.

J'ai également un très vague souvenir d'une course de chevaux organisée à Lomé ; les jockeys étaient des amateurs européens des deux sexes. Il s'agissait plutôt d'un amusement, et non d'une véritable compétition réglementée. Il n'y avait, d'ailleurs, pas, dans la capitale, à cette époque, de courses telles qu'il y en a chaque semaine dans d'autres pays <sup>(1)</sup>.

Une autre légende répandue aujourd'hui consiste à prétendre que, à l'époque coloniale, tout Européen pouvait impunément maltraiter les autochtones. Impunément est inexact, mais encore fallait-il que la victime, comme en France, portât plainte et fournît des preuves. Un sous-officier européen avait voulu plus ou moins rançonner les habitants d'un village. Ces derniers ayant porté plainte, le militaire en question fut puni et dut quitter le Territoire. Un officier français avait frappé un Noir pour une histoire de femmes à laquelle était mêlé un de ses tirailleurs. Le Noir porta plainte et le procureur, M. Thébault, fit condamner l'officier à payer d'importants dommages et intérêts. M. Thébault (surnommé parfois "le toucan", à cause de son appendice nasal) présidera, d'ailleurs, le "Cercle des amitiés françaises" dont le vice-président sera M. Sylvanus Olympio. Cette association, inaugurée le 5 septembre 1936, s'inspirait du "principe essentiellement français de l'égalité des races", comme le dira le procureur lui-même, qui ajoutera : "Il ne suffit pas de proclamer un principe généreux ; il convient de le traduire par des faits et des gestes... Avec de nombreux amis, j'ai estimé qu'il ne devait pas y avoir de cloisons étanches entre Européens et indigènes..." <sup>(2)</sup>.

M. Olympio, prenant à son tour la parole parlera de "la fraternité entre Blancs et Noirs". "Cette invitation, dira-t-il également, nous remplit de joie et de fierté : de joie parce qu'il nous sera ainsi donné de travailler pour un idéal commun avec des Européens de qualité et de contribuer avec eux à l'élevation de notre race ; de fierté parce que des

(1) Et telle que Lomé en avait connu à l'époque allemande.

(2) Le "Cercle des amitiés français" fut transformé par le gouverneur Montagné, en 1941, en "Comité de l'unité togolaise", pour "unir dans une commune fidélité à la France les Togolais du Sud et du Nord". On sait que l'Histoire évolua de façon quelque peu différente.

Européens, des Français du meilleur aloi, nous honorent, dans ce domaine, de leur confiance”. Un peu plus loin, M. Olympio dira aussi que les Togolais seront “prêts, de tout leur coeur, à accepter intégralement ce que la civilisation française leur apporte”<sup>(1)</sup>.

Le 1er janvier 1937, Monsieur de Coppet, gouverneur général de l’A O F et haut-commissaire de la République au Togo, fut reçu au “Cercle des amitiés françaises”. Il y fit un discours dans lequel il parla des “principes de la civilisation française, laquelle méconnaît toute distinction d’ordre racial, toute doctrine raciste, et ne juge les peuples qu’en raison de leurs qualités”.

A la même époque, le roi *Fio* Frédéric Body Lawson V, chef supérieur d’Anécho, accueillant des parlementaires français, leur parla de “la douce France qui sut si bien gagner nos coeurs” et ajouta : “Il faut qu’on le sache bien partout, nous avons appris, France, sous ton égide, à vivre en hommes, à penser en hommes ; nous ferons énergiquement tout ce qui dépendra de nous pour rester, Mère chérie, tes enfants bien aimés”<sup>(2)</sup>, comme le relata longuement le grand magazine d’outre-mer de l’époque, *Le Monde colonial illustré*, dans ses numéros du 1er janvier et du 1er mars 1937.

Même s’il faut faire la part de la diplomatie et de la grandiloquence, l’on ne peut toutefois pas dire que ces discours témoignent d’une ambiance de haine ou de mépris réciproque entre Togolais et Français, vingt-quatre ans avant l’Indépendance de ce pays.

Le roi Lawson V, était déjà une vieille connaissance de mon père qui, en 1934, l’avait représenté devant les tribunaux français du Togo, à l’époque où la “Société agricole d’Anécho” que Lawson V présidait,

---

(1) La nécessité d’organiser la fraternisation entre Français et Togolais montre cependant que celle-ci n’était guère spontanée. Mais le Togo était, dans ce domaine, très en avance sur la plupart des autres colonies, où de telles associations inter-raciales étaient inconcevables. Après la guerre, les relations amicales entre la bourgeoisie loméenne et les Européens se renforcèrent sensiblement, même entre adversaires politiques. Comme le raconte Robert Cornevin : lutter les uns pour, les autres contre l’indépendance n’empêchait pas de jouer au tennis ensemble.

(2) Désigné et vigoureusement soutenu par la France (contre Ata Quam Dessu, candidat du parti adverse, les Adjigo, opposés aux Lawson depuis un siècle), Lawson V ne pouvait guère s’exprimer autrement.

était en procès avec un commerçant africain nommé Johnson <sup>(1)</sup>. Nous reparlerons plus loin de Lawson V.

Lomé possédait un phare <sup>(2)</sup> qui ne ressemblait guère à celui des côtes bretonnes. C'était une grosse lampe juchée sur de hautes tiges métalliques. Kankoui s'écria en le voyant : "Oh ! Grand Petromax <sup>(3)</sup>, là-bas !"

Dans tous les ports coloniaux d'Asie, d'Océanie ou d'Afrique, les paquebots en escale apportaient un peu de la France : le dire est devenu un cliché, mais c'était bien, en tout cas, ce qu'y recherchaient les visiteurs en montant à bord. La salle à manger, avec sa cuisine raffinée, ses maîtres d'hôtel et ses serveurs en veste blanche, équivalait à un grand restaurant parisien. Le coiffeur ne se contentait pas de coiffer. Son salon était un véritable bazar, où l'on pouvait acheter des robes à la dernière mode, des pipes, des livres, des parfums, des friandises, et bien d'autres choses encore, y compris des jouets. J'y avais remarqué une magnifique locomotive rouge qui me tentait beaucoup. Remarquant mon envie, Mme Siaut, qui était avec moi, me demanda si je préférerais qu'elle "commande un cadeau au Père Noël à mon intention plus tard, ou bien qu'elle m'offre immédiatement cette locomotive". Je choisis sans hésiter la deuxième solution. En regagnant la terre ferme, dans le "panier" et la barque, je serrais contre moi ce précieux cadeau, bien décidé à ne pas le lâcher même si nous coulions, tandis que la dame spécialiste des hurlements de terreur dont nous avons parlé au début du récit s'époumonnait à chaque vague. De retour à Sokodé, Kankoui et moi reproduisions la scène sur la terrasse de la maison. Nous accolions face à face deux fauteuils en rotin pour en faire une sorte de barque, et tandis que Kankoui mimait les rameurs tout en chantant "Cadeau, Commandant ! Cadeau !", j'imitais la dame en poussant des cris d'épouvante, oubliant que, dans la réalité, je n'avais pas été moi-même particulièrement téméraire. Nous avons intitulé cette saynète "Madame X... allant à bord". Elle amusait beaucoup l'assistance.

---

(1) Justement du parti adverse, le clan Adjigo.

(2) Construit en 1934, à l'emplacement du jardin de l'actuel hôtel Le Bénin.

(3) On l'a dit, marque de lampe à essence.

Quand vint le moment de rentrer en congé, mes parents firent les bagages, dirent adieu aux gens du poste de Sokodé, et nous partîmes une dernière fois pour la capitale togolaise, où nous fûmes invités un peu partout pour fêter notre départ. Chaque jour, festins et libations se succédèrent. C'est à cette époque que je fis connaissance avec les hebdomadaires illustrés pour enfants (on n'employait guère en ce temps-là le terme de "bandes dessinées"). En l'occurrence, il s'agissait de *L'Epatant*, un modèle du genre, qui existait déjà depuis dix lustres. Jusqu'alors, je connaissais les albums où les textes étaient séparés des images, mais pas les "bulles" faisant sortir les mots de la bouche des personnes. Un tournant dans ma vie culturelle...

Un sous-marin français s'était arrêté à Lomé pour quelques jours. C'était, je crois, la première fois que les Togolais en voyaient un. Des milliers de gens, massés sur la plage et sur la Marina, assistèrent à une démonstration de plongée. Quand on vit le bâtiment disparaître sous les flots, un sourd murmure se fit entendre, mais quand, un peu plus loin, il émergea à nouveau, ce fut dans la foule un véritable délire. L'enthousiasme était à son comble. J'entendis déclarer : "Ah, Français y connaît manière!". "Connaître manière" signifie en Afrique être doté d'un grand savoir et de grandes capacités.

J'avais retrouvé mes petits camarades de jeu. J'entends encore les fillettes Sanson s'exclamer, s'adressant à moi : "Tu embarques sur le *Foucauld* ? Nous aussi. On va bien s'amuser !". Le navire en question avait été lancé à La Seyne<sup>(1)</sup> en 1922, sous le nom de *Hoedic* et utilisé pour le trajet vers l'Amérique du Sud, avec départ du Havre. C'est précisément dans ce port qu'il avait chaviré en 1928. En 1929, il avait été renfloué, équipé de chaudières à mazout et, l'année suivante, réaménagé entièrement. On l'avait alors rebaptisé *Foucauld*. Il mesurait 152 m de longueur et 18 m de largeur. Il emportait 325 passagers à la vitesse de 15 noeuds, soit un peu moins de 28 kilomètres à l'heure. Son confort et sa cuisine étaient très appréciés des habitués de la ligne. Il comportait une vaste galerie avec des vitrines, sorte de "rue commerçante", où le coiffeur et les autres marchands tenaient boutique. (C'était de là que venait la locomotive rouge de tout à l'heure). Il y avait aussi de vastes salons, une

---

(1) A côté de Toulon, ville célèbre par ses chantiers navals (aujourd'hui arrêtés).

salle de gymnastique et une salle de jeux pour les enfants, avec un “théâtre-guignol”. En fait, les enfants se retrouvaient plus volontiers sur la plate-forme du château arrière, qui était recouverte d’un toit de toile et comportait quelques bancs. Les adultes s’y retrouvaient aussi pour prendre l’air et surveiller leur progéniture.

Les administrateurs ayant plus de trois enfants avaient le droit d’emmener une gouvernante dont le voyage (mais le voyage seulement) était payé par l’Etat : l’on avait coutume d’appeler cette personne une “Mademoiselle”, ou bien une “Miss” si elle était anglaise. Sur le *Foucauld*, à cette traversée, il y avait une “Mademoiselle” de ce genre, qui, avec son tailleur de coupe sévère, avait tout à fait l’allure de l’emploi. Outre les enfants dont elle avait la charge, elle avait accepté d’organiser les distractions de tous ceux du bord. Dans la salle de théâtre-guignol, elle nous racontait des histoires, nous faisait chanter (par exemple “*Ne pleure pas, Jeannette, nous te marierons*”, etc.), nous apprenait des jeux et des chansons mimées, telles que :

“ Il était une chèvre de bon entendement,  
 Qui venait d’Allemagne et parlait l’allemand,  
 en balottant de la queue et en grignotant des dents.”

Le reste de la chanson évoquait un procès qui avait été intenté à la chèvre pour avoir volé des légumes. La chèvre, dans l’histoire, s’en tirait, d’ailleurs d’une façon peu civile, en manquant nettement de respect envers le tribunal.

Je m’étais lié d’amitié avec un garnement qui m’entraînait à chahuter pendant les séances de la “Mademoiselle”. Cette dernière finit par nous mettre à la porte, mais elle nous pardonna le jour même, et nous admit à nouveau dans la salle. Elle organisa une petite séance théâtrale fort réussie dont le clou était une “consultation chez le médecin”. Je crois bien que le rôle du docteur était tenu par la “Mademoiselle”, vêtue d’une blouse blanche, et qui s’était peint des moustaches. La “malade” était jouée par une personne tenant au-dessus d’elle un parapluie ouvert, au sommet duquel une boule en chiffon représentait la tête de la patiente : on y avait dessiné une bouche, des narines et des yeux. Accroché au bord du parapluie, un grand drap qui descendait jusqu’au sol et dissimulait la

personne. L'ensemble figurait une dame obèse d'une façon assez comique. Tout le jeune public s'esclaffa à sa vue. Elle raconta ses malheurs au médecin en des termes qui entretenaient l'hilarité, puis fut prise de soubresauts et de convulsions, faisant ainsi redoubler les rires.

Les jours passèrent. On arriva en vue d'Arcachon ; le navire pénétra ensuite dans la Gironde. Je voyais des vignobles bien entretenus et des cargos rangés le long des berges. Nous avions quitté Lomé le 11 avril 1938 ; nous arrivâmes à Bordeaux vers la fin du même mois. Le Togo était très loin...

Sept ans et demi plus tard, venant du Canada (que j'avais dû traverser d'ouest en est à mon retour de Polynésie), je débarquai à La Pallice <sup>(1)</sup>, dans une péniche de débarquement, car les quais avaient été détruits par la guerre. J'aperçus par transparence une énorme masse de ferraille qui reposait à une faible profondeur. "C'est le *Foucauld*", me dit-on. En 1940, alors qu'il était en réparation, il avait été bombardé et coulé... Je garderai ici mes émotions pour moi.

---

<sup>1</sup>Avant-port de La Rochelle.

## CHAPITRE V

### RETOUR AU TOGO (1949)

En 1948, deux “*sisterships*” flambants neufs, construits en Angleterre, mais battant pavillons de la France et des Chargeurs-réunis, accomplissaient vers la côte africaine leur voyage inaugural. L’un était le *Foucauld*, l’autre était le *Brazza*... “Le roi est mort ; vive le roi !” criaient-ils jadis au décès d’un monarque, aussitôt remplacé par son successeur. Détruits tous les deux par la guerre, ces paquebots “ressuscitaient” en version plus moderne. Rentrés du Togo sur l’ancien *Foucauld* en 1938, mes parents y repartaient dix ans plus tard sur le nouveau navire du même nom. Cette fois-ci, je n’étais pas du voyage. Mes études me retenaient en Bretagne, mais je devais, à mon tour, revoir la plage et le soleil de Lomé l’année suivante.

Mes parents retrouvèrent une partie de leurs vieilles connaissances d’avant-guerre. M. Alexandre Robert était toujours là et, malgré son âge avancé, il avait conservé une remarquable vigueur. En revanche, il avait perdu sa femme et en était inconsolable. Mme Trosselly avait fait de la résistance pendant les hostilités et avait été décorée ; son époux dirigeait à présent la SCOA du Dahomey. En revanche, le bruit courait qu’une certaine dame avait (à l’époque où le Togo était sous le régime du maréchal Pétain) dénoncé un résistant, qui avait été envoyé en camp de concentration. Le gouverneur Montagné avait été victime des mesures anti-maçonniques de Vichy. Pour y échapper, il avait déclaré ne pas être franc-maçon, mais l’on découvrit qu’il l’était, et il fut révoqué<sup>(1)</sup>. Il mourut

---

(1) Rappelé du Togo en mars 1941, il fut déclaré “démissionnaire d’office” en novembre et, très affecté, mourut le 1er mai 1942, à l’âge de 56 ans. De toute façon, sa fidélité aux autorités de Vichy avait été (non sans raison) fortement mise en doute (il avait d’ailleurs plusieurs fois désobéi pour défendre les intérêts du Togo).

peu après ; l'on a dit qu'il s'était suicidé. M. Curtat était mort. Son beau-frère, M. Siaut, lui aussi résistant, était devenu directeur de la SGGG et sera bientôt élu sénateur du Togo ; il perdra accidentellement sa femme et sa fille, la première à cause d'une fuite de gaz, la seconde noyée dans sa baignoire. L'administrateur Boissier était devenu gouverneur du Dahomey.

Mon père fut, pendant quelque temps, commandant du cercle d'Anécho<sup>(1)</sup>. L'administrateur Bérard -celui qui était tombé dans la rivière et qui avait épousé la fille du gouverneur Montagné- fut, pour ce poste, à la fois son successeur et son prédécesseur, car il partit en congé à l'arrivée de mes parents<sup>(2)</sup>. Pour son départ et l'arrivée de mon père, une grande réception fut donnée. Toutes les personnalités françaises et togolaises de la région y furent conviées, par exemple le Dr Breteau et l'instituteur togolais Panou, que j'avais connu avant la guerre et qui donnera pour moi à ma mère une natte qu'il avait fait tresser et sur laquelle était inscrit mon nom en lettres énormes. Bien entendu, la plus importante figure locale avait aussi été invitée, je veux parler du roi, *Fio* Frédéric Body Lawson V. Ce roi logeait lui-même dans une vaste case<sup>(3)</sup> où, chaque année<sup>(4)</sup>, il invitait pour un somptueux festin toutes les personnalités européennes du Togo, y compris le gouverneur. Les hôtes du monarque étaient servis dans de la vaisselle d'argent aux armes impériales allemandes, souvenir d'avant 1914<sup>(5)</sup>. Les domestiques royaux étaient drapés dans des pagnes de velours à l'effigie de leur maître.

Un autre aristocrate togolais portait le titre de "prince Mensah"<sup>(6)</sup> (ou "roi Mensah" selon les points de vue) ; il n'était plus très jeune car, déjà en 1914, il avait proclamé sa francophilie et son opposition à la présence allemande. Tandis que Lawson était généralement en pagne, Mensah était très souvent vêtu d'une redingote avec gilet, chapeau haut-

(1) Comme pour "Bassari", on gardera ici la graphie de l'époque.

(2) Jean-Louis Bérard administra Anécho d'août 1946 à août 1948, puis, après Auguste Lestrade, d'avril 1949 à avril 1951.

(3) Lolamé, le palais traditionnel des Lawson.

(4) Sans doute à l'occasion d'Epe-ekpe, fête du nouvel an guin.

(5) Dont on peut se demander comment elle était arrivée là, les Lawson n'étant pas du tout en odeur de sainteté auprès de l'administration allemande (d'où l'ardeur de leur francophilie après le changement de colonisateurs). Peut-être cette vaisselle avait-elle été "récupérée" lors du sac des bâtiments administratifs de Zébé en août 1914.

(6) Roi d'Agbodrafo (alors "Porto-Seguro").



de-forme et pantalon rayé. Il venait fréquemment, dans cette tenue, rendre visite à ma mère, dont il appréciait le whisky.

Territoire "sous mandat" avant la seconde guerre mondiale, le Togo était, depuis décembre 1946, "sous tutelle" des Nations Unies. Il n'était donc plus question de "colonialisme"; puisque l'administration française était désormais chargée -conformément aux textes officiels- de favoriser "l'évolution progressive des populations vers la capacité de s'administrer elles-mêmes". Le Togo était, d'autre part, un "Territoire associé au sein de l'Union française". Le but du présent ouvrage n'est pas de faire l'histoire politique togolaise, mais signalons tout de même qu'il y avait à l'époque une Assemblée représentative dont l'immense majorité des membres (24 sur 30) était togolaise. Cette assemblée s'occupait des services publics, des douanes, des impôts et taxes, etc. Elle était présidée par M. Sylvanus Olympio <sup>(1)</sup>.

La résidence <sup>(2)</sup> affectée à mes parents ne valait pas celle de Sokodé. Vieille case datant de l'ère allemande, elle n'était pas loin de la ruine. Une partie du plancher représentait un danger, car on pouvait passer au travers ; par précaution, ma mère avait tendu horizontalement une ficelle devant certains endroits pour éviter des accidents. Un logement beaucoup plus convenable était en préparation à l'étage supérieur d'un bâtiment neuf en ciment de forme moderne, dont le rez-de-chaussée abritait le nouveau tribunal..., mais mon père fut affecté à Lomé avant de pouvoir s'y installer.

Tout au long de sa carrière, mon père dut, comme ses collègues, assister à d'innombrables manifestations, être l'inviteur ou l'invité d'innombrables réceptions publiques ou privées, entendre ou prononcer d'innombrables discours. Compte tenu de l'époque et du lieu, celui que nous reproduisons ici n'a rien de particulier ; c'est un discours parmi beaucoup d'autres adressés à mon père à diverses occasions et auxquels, bien sûr, il devait répondre à son tour. Il fut prononcé par l'instituteur togolais Randolph, directeur de l'école publique d'Anécho, à l'occasion du départ de mes parents pour la capitale. Si je le cite, c'est pour donner au lecteur une idée de ce que pouvait être ce genre d'allocation :

(1) Lors de sa première législature (1946-51); l'administration coloniale réussira à l'évincer pour la seconde. Les 6 représentants français et les 24 togolais étaient élus par deux «collèges» distincts.

(2) A Zébé.

**DISCOURS**  
**prononcé par l'Instituteur RANDOLPH à l'occasion**  
**du départ d'Anécho de Madame et Monsieur LESTRADE,**  
**Administrateur, Commandant le Cercle.**

---

**Madame LESTRADE,**

**Monsieur L'ADMINISTRATEUR,**

Comme vous le remarquerez, notre réunion ici ce soir est organisée dans la plus stricte intimité.

Mais soyez assurés que, pour notre part, sa simplicité ajoute à sa sincérité, car nous avons voulu qu'elle soit un véritable symbole de notre respectueuse sympathie et de notre profonde gratitude, débarrassé de tout artifice trompeur.

Certes, Monsieur l'Administrateur, le temps que vous avez passé au milieu de nous est, hélas, trop court. Mais il nous a cependant permis d'apprécier vos brillantes qualités de Chef -tempérament bien pondéré, grand esprit de discernement, travail méticuleux, caractère tout à la fois bienveillant, juste et ferme- et de toutes ces bonnes dispositions, vous laissez quelque chose en nous ; vous laissez quelque chose chez nous. Soyez-en remercié.

Nous vous remercions aussi, Madame LESTRADE, du vivant exemple d'activité et de gaîté que vous avez été pour nous, du cordial accueil que vous nous avez toujours réservé et de l'aide précieuse que vous n'avez cessé d'apporter ici à notre sympathique Commandant dans l'accomplissement de sa tâche difficile.

Oui, Mme et M. LESTRADE, nous sommes bien peinés de vous voir nous quitter, mais si nous nous souvenons que c'est à Lomé seulement que vous appellent vos nouvelles fonctions, à Lomé dont nous dépendons un peu à Anécho, nous nous en trouvons un peu consolés, car

nombreux sont ceux d'entre nous qui souvent vont dans cette capitale : nous pourrons donc vous y revoir pour vous saluer et pour vous demander conseil. Nous ne vous oublierons pas, comme nous croyons que, de votre côté, vous ne nous oublierez pas non plus.

En vous disant un cordial au revoir au nom de tous mes camarades présents ici comme de tous ceux qui sont absents, je lèverai mon verre en vous souhaitant de tout coeur :

“Bonne santé et bon séjour à Lomé,”

et en criant :

VIVENT LE TOGO, LA FRANCE ET L'UNION FRANCAISE

Anécho, le 7 Avril 1949

Signé : RANDOLPH <sup>(1)</sup>

A Lomé, mon père se vit confier les fonctions d'administrateur-maire de la ville et de commandant du cercle <sup>(2)</sup>. Le gouverneur était M. Jean Cédile <sup>(3)</sup>, qui avait fait parler de lui en 1945, quand il avait été parachuté à Saïgon pour préparer l'arrivée du général Leclerc <sup>(4)</sup> et avait frôlé la mort de très près. La Mairie n'était séparée de la plage que par la rue <sup>(5)</sup>. Les appartements étaient à l'étage, les bureaux au rez-de-chaussée. Extérieurement, cette grande maison était de style mauresque, avec des arcades et des loggias. Elle était entourée d'un vaste terrain. Il y avait aussi l'inévitable poulailler, et un espace où ma mère élevait un porc.

(1) Pierre-Léopold Randolph (de père Kru et de mère apparentée aux Lawson) a été l'un des grands instituteurs togolais de l'époque française. Après sa retraite, il avait fondé un collège privé à Lomé à Hanoukopé (aujourd'hui disparu).

(2) Du 8 mars 1949 au 13 mars 1951.

(3) Mars 1948 - avril 1950. Né en 1908, il est le plus jeune commissaire de la République qu'ait connu le Togo, mais ne reste pas plus longtemps que les autres.

(4) Héros des armées de la France libre, envoyé en Indochine pour essayer d'y restaurer la présence française compromise par l'occupation japonaise.

(5) C'est l'actuel ministère de la Justice (construit en 1930-31).

Mes parents auraient aimé reprendre à leur service le brave cuisinier Gnoffan qu'ils avaient à Sokodé, mais, trop âgé, il ne voulait plus quitter son village. En revanche, comme nous l'avons dit plus haut, le blanchisseur François Koassi, fidèle depuis 1934, s'était présenté dès l'arrivée de mon père. Kankoui aussi, mais il avait changé : hélas, pas à son avantage. Il avait suivi en Grande-Bretagne un aviateur anglais qui lui avait "donné" (?) d'énormes lunettes de vol bordées de fourrure. Ma mère s'était aperçue que, chaque fois qu'il les portait, c'était chez lui l'indice d'un état d'ébriété avancée.

Un jour, un commerçant haoussa vint trouver ma mère avec un plat d'argent et lui demanda si elle connaissait cet objet. C'était effectivement un plat de la Mairie. Kankoui le lui avait vendu, mais, après coup, le commerçant avait réfléchi sur son éventuelle provenance, et, craignant des ennuis, avait décidé d'en avoir le coeur net. Une autre fois, convaincu de vol d'argent, Kankoui nia les faits et déclara, feignant les scrupules : "Ce n'est pas moi, mais je veux être puni quand même, parce que j'aurais dû mieux surveiller la maison". Très comédien, pour attendrir l'auditoire, il désignait ma photographie encadrée sur un meuble, et, poussant des soupirs à fendre l'âme, disait, d'une voix théâtralement émue : "Ça, c'est mon petit ! Oh ! C'est mon petit". Il faisait, bien sûr, allusion au temps où il était chargé de s'occuper de moi.

En 1948, il était plus difficile de trouver des boys qu'avant-guerre. Ils étaient désormais syndiqués. C'était, bien sûr, tout à fait leur droit, mais la notion de "syndicat" n'était pas encore très claire en leur esprit. Le boy d'un ami de mes parents était justement "président du Syndicat des Boys" ; cependant jamais son patron ne réussit à lui faire énoncer, même approximativement, ce qu'était un "syndicat". Par la suite, quand on parla de "Loi-cadre" au Togo <sup>(1)</sup>, beaucoup de gens crurent d'abord que "Loi-cadre" était le nom d'une personne... Toutefois, méfions-nous de l'ironie facile. Après la Révolution française de 1789, beaucoup de "citoyens" auraient probablement été bien en peine de définir exactement tous les nouveaux mots qu'on leur imposait, d'autant plus que la plupart étaient analphabètes.

Quelque temps avant mon arrivée, avait débarqué à Lomé un couple d'artistes. La dame écrivait, le monsieur peignait. Aux Togolais

---

(1) Réforme des structures politiques de l'Afrique française initiée en 1957 par le ministre Gaston Defferre.



22 - Débarquement à Lomé en 1949.



23 - Claude et sa mère à la mairie de Lomé (1949).



24 - La mairie de Lomé vers 1950 (actuel ministère de la Justice).

qu'il rencontrait, il déclarait modestement : "En France, je suis le peintre des rois et des empereurs". Conformément à "l'hospitalité coloniale", ils furent logés et nourris, au cours de tout leur séjour, par divers Européens du Togo. La dame les en remercia en faisant ouvertement des avances aux maris des maîtresses de maison et, par la suite, en essayant de les ridiculiser dans un roman absurde qu'elle écrivit à son retour en France<sup>(1)</sup>. Un romancier a, certes, le droit d'inventer des histoires, car c'est conforme à sa définition, mais quand il (ou elle) place l'intrigue dans un cadre géographique et humain réel en le décrivant d'une façon mensongère, cela porte un nom : la malhonnêteté. La pratique est, hélas, courante, et, dès avant la guerre, au moins deux auteurs bien plus célèbres que la personne précitée avaient calomnié dans leurs ouvrages des gens qui s'étaient mis en quatre pour les recevoir dignement malgré les difficultés de la vie en brousse.

Outre la calomnie, les délirants propos écrits ou oraux de ceux qui ont soit-disant vu infiniment plus en une semaine d'Afrique que d'autres qui vivent dans le pays depuis deux ou trois décennies font hésiter ces derniers entre la rigolade et l'exaspération. A peine avaient-ils débarqué que, du moins selon eux, les autochtones leur avaient confié des secrets qu'ils n'avaient jamais révélés auparavant à ceux qui étaient là depuis vingt ans. Ils ont parcouru de long en large (bien entendu toujours "au péril de leur vie") les profondeurs de la "Forêt Vierge" - alors qu'en réalité, botaniquement parlant, il n'y a plus en Afrique, depuis belle lurette, de forêt convenant à ce qualificatif. Actuellement encore, chaque fois qu'un acteur revient d'un tournage en Afrique, il déclare, sans rire, à la radio ou à la télévision, avoir rencontré une tribu qui, avant lui, "n'avait jamais vu d'Européens"... Dans ce cas, c'est de deux choses l'une : ou bien les membres de la tribu en question l'ont pris pour un imbécile (en l'occurrence à juste titre), ou bien c'est lui qui prend les autres pour des crétins. Lassés de lire de tels mensonges, certains prirent à leur propre piège des journalistes peu scrupuleux. C'est ainsi qu'avant la guerre naquit la légende du "boeuf à cornes molles", ou bien des chauves-souris géantes dont les ailes, chez certaines peuplades, servent à faire des parapluies, ou bien encore de cet animal que l'on n'a jamais pu approcher à moins d'un kilomètre, que l'on n'a jamais pu ni tuer, ni capturer, ni

<sup>1</sup>Conformément au souhait de l'auteur, on en taira ici le nom (d'ailleurs bien oublié).

photographier, dont on n'a jamais pu avoir même un cadavre, et dont les cornes font toujours immanquablement soixante-douze centimètres de longueur. Le journaliste ne demanda même pas comment il pouvait se faire que l'on connaisse des mesures si précises pour un animal que l'on n'a jamais vu de près ...

Poursuivant leurs enquêtes, les scrupuleux journalistes furent heureux d'apprendre que, dans certaines rivières, la pêche était miraculeuse, à condition d'appâter uniquement avec des bananes. Dans un autre territoire, des forestiers emmenèrent d'intrépides reporters dans une petite case au milieu des bois. A la tombée de la nuit, des Noirs (de connivence avec les forestiers) se cachèrent derrière des fourrés non loin de là et imitèrent les cris et les grognements des gorilles. Dans la case, ouverte à tous les vents, les forestiers feignaient ostensiblement l'inquiétude, disant que jamais les gorilles n'étaient venus aussi près et qu'il y avait du danger, car l'on n'était pas armé. Les intrépides reporters tremblaient de terreur. Ils étaient munis de puissants magnétophones et les mirent en marche. Quelque temps plus tard, l'on entendait, à la radio, dans une émission sur l'Afrique : "Nous allons vous faire écouter un document sonore authentique et sensationnel. Nos envoyés spéciaux ont réussi "au péril de leur vie" à approcher des gorilles de très près "au coeur de la Forêt Vierge" et à enregistrer leurs cris". Les chers auditeurs pouvaient alors entendre ce qui était, en réalité, les faux hurlements de primates émis par les Noirs dissimulés près de la case.

Point n'était besoin d'être journaliste pour être convié à chasser nuitamment un curieux animal que, disait-on, le bruit attirait. L'on demandait au nouveau de monter dans un arbre muni d'un estagnon vide et d'un marteau, et de taper sur l'un avec l'autre. On l'exhortait à persister si l'animal ne se montrait pas, car il mettait généralement très longtemps à venir. Puis l'on partait, sous prétexte d'aller guetter la bête un peu plus loin, et l'on allait se coucher, laissant la victime de la farce taper sur son estagnon jusqu'au lever du jour. En Afrique, on s'amuse comme on peut...

En juillet 1949, je m'envolai pour le Togo, à partir de Paris. A l'époque, si l'on n'était pas aviateur soi-même, les voyages aériens n'étaient le fait que d'une petite minorité. Quand on me demanda, au cours de ce vol : "Est-ce la première fois que vous montez en avion ?", je

répondis : “Non, c’est la quatrième. Mais ce sera la première fois que j’atterrirai en avion”. J’avais, en effet, suivi l’entraînement préliminaire parachutiste sur un trimoteur Junker, mais je n’avais jamais atterri avec l’appareil, puisque j’avais toujours rejoint le sol en sautant. C’était encore le temps des avions à hélices : Douglas DC-4 <sup>(1)</sup> de Paris à Cotonou, avec escales à Alger, Fort-Lamy <sup>(2)</sup>, Kano et Lagos... puis DC-3 <sup>(3)</sup> de Cotonou à Lomé. Les retards étaient fréquents. Parfois, un mécanicien oubliait ses outils sous le capot du moteur...

A l’embarquement, je fis la connaissance de l’architecte Crouzat <sup>(4)</sup>, décédé depuis, qui connaissait bien mes parents et se rendait à Lomé comme moi. Il avait conçu un plan d’urbanisme pour le réaménagement de la capitale togolaise dont il était très fier. Il avait aussi écrit quelques romans. L’un d’eux, *Aziza de Niampoko*, a été adapté en film pour la télévision, il y a quelques années <sup>(5)</sup>.

Il faisait encore jour quand nous dînâmes en plein air, à l’aéroport d’Alger. Nous passâmes ensuite la nuit en plein ciel. Je voyais pour la première fois de si haut les lumières d’une ville.

A mon réveil, le lendemain matin, le spectacle par le hublot me fit penser à une surface jaunâtre sur laquelle on aurait écrasé des cigarettes allumées qui y auraient laissé des traces rondes et noires. “Voyez, me dit M. Crouzat, l’Afrique est un pays pauvre”

Je ne sais plus à quelle escale, sur la terrasse tenant lieu de salle d’attente, je remarquai une demoiselle à la flamboyante chevelure rousse. “C’est une des filles Sanson”, me dit M. Crouzat. Je revins mentalement onze années en arrière et me souvins d’une fillette très corpulente, dont l’appétit était célèbre, ceci expliquant cela. Cette transformation en une jeune personne très mince était une surprenante métamorphose. Elle était,

(1) Quadrimoteur, alors à la pointe du progrès.

(2) Ndjaména, capitale du Tchad.

(3) Ou “Dakota”, bimoteur d’une robustesse à toute épreuve, qui avait beaucoup servi pendant la seconde guerre mondiale, et bien longtemps après.

(4) 1911 - 1966. Constructeur, en particulier, du CHU de Lomé, jusqu’à son départ du Togo, en 1952. Il avait présenté en 1946 un premier projet d’aménagement urbain de la ville.

(5) Film qui a perdu la réjouissante férocité de ce “Clochermerle colonial” (le livre est toujours disponible en édition de poche aux Presses de la Cité).



avec sa mère, en transit sur une autre ligne. J'appris plus tard qu'on la surnommait "Feu de Brousse"

Aux escales "anglaises", un employé montait dans l'avion avec une pompe et pulvérisait de l'insecticide liquide à travers toute la cabine. "C'est à chaque fois pareil, se plaignait M. Cruzat, les Anglais nous cassent les pieds avec leurs insecticides, d'autant plus que cela ne sert à rien et ne tue rien du tout !". Pour signaler qu'il fallait dégager la piste, un autre employé soufflait dans une sorte de très longue trompe rappelant celles de certains bergers suisses.

A Cotonou, l'on changea d'appareil. Dans le DC-3, j'étais assis près d'une pharmacienne antillaise qui se rendait pour y travailler à la pharmacie de Mme Lorne<sup>(1)</sup> : je me souviens que nous parlâmes du sérum de Bogomolev, qui était censé prolonger la vie.

Nous atterrîmes à Lomé en fin d'après-midi. Mes parents vinrent me chercher à l'aéroport dans la Ford française noire de la Mairie. Le modèle datait d'avant la guerre, mais il avait continué à sortir d'usine pendant quelque temps après la Libération, avec la même carrosserie et la même calandre que la célèbre "Matford" de 1938 (j'évoque ces détails pour l'ambiance ...).

Las des éternelles manigances de Kankoui, mes parents avaient décidé son renvoi. Le hasard fit que ce soit le jour de mon arrivée. J'obtins sa grâce à condition qu'il s'amende définitivement. Je crois, hélas, qu'il n'a pas tenu parole.

Nous fûmes invités ce soir-là chez le gouverneur Cédile. Le "gouvernement" -c'est ainsi qu'on nommait la résidence du gouverneur<sup>(2)</sup>- datait de l'époque allemande, mais la France l'avait bien entretenu. C'était presque un château, avec deux tours carrées et un escalier monumental. Par de larges baies, la brise marine rafraîchissait l'atmosphère et soulevait les robes des demoiselles, qui les rabattaient bien vite... Deux jeunes filles, comptaient parmi les convives. L'une était Jacqueline

(1) Première pharmacie privée de Lomé, dans l'immeuble «Kingsway», rue d'Amoutivé.

(2) Depuis les années 1970, "résidence des hôtes de marques" et primature en 1991.

Marty, fille du nouveau directeur de la SCOA. Elle devait se marier peu après. L'autre était Nicole Gastou, fille d'un administrateur. Sa mère avait, pendant la guerre, fait partie de la Résistance. Dénoncée, elle avait subi les horreurs des camps de concentration. Entre autres sévices, les Allemands l'avaient livrée à des chiens-loups furieux. Ses blessures n'étaient pas encore guéries, et elle devait les faire régulièrement soigner. Madame Cédile, de santé délicate, n'avait pas pu venir au Togo, et c'était ma mère, épouse de l'administrateur-maire de la capitale, qui devait souvent présider les cérémonies et les banquets officiels à ses côtés. Le gouverneur avait invité, pour les vacances, son neveu Bernard Piquel, qui était, à l'époque, âgé de 14 ans. Je me remémorerai alors le repas pris onze ans plus tôt dans cette même demeure, en compagnie des enfants du gouverneur Montagné.

Au cours des jours qui suivirent, j'eus maintes fois l'occasion de constater l'amabilité spontanée des Togolais de Lomé (et d'ailleurs). Me croisant dans la rue, beaucoup de gens de tous âges que je ne connaissais pas me disaient : "Bonne arrivée, Monsieur", avec un large sourire. Quand nous passions en voiture, dans la ville ou à la campagne, tout le monde nous faisait des signes amicaux, de cette façon particulière qu'ont les Africains d'agiter la main. Il ne s'agissait pas là, ni d'obséquiosité, ni de marques de soumission craintive, mais de gestes tout naturels et dépourvus d'arrière-pensées.

Diverses célébrités du monde politique, religieux ou gouvernemental atterrisaient ou débarquaient dans la capitale togolaise. De part leurs fonctions, c'étaient le gouverneur et mon père qui se chargeaient de les accueillir et de les recevoir. Les noms de tous ces députés, ministres, nonces apostoliques, secrétaires d'Etat et autres importants personnages constitueraient une trop longue liste. Citons, à titre d'exemples, Mgr Lefebvre, à l'époque archevêque de Dakar, qui, plus tard, fera parler de lui comme défenseur de l'"intégrisme" et de la messe en latin... ou bien un certain Monsieur François Mitterrand, ministre de la France d'Outre-Mer <sup>(1)</sup>, qui deviendra ce que nous savons.

Je retrouvai à Lomé des gens connus onze ans plus tôt, par exemple, M. Dabezie, toujours aux Travaux publics, et M. Robert, qui m'emmena

---

(1) En 1950.

parfois dans ses pérégrinations. Les Trosselly, désormais à la SCOA du Dahomey, revinrent au Togo voir mes parents (mais, à l'époque, je n'y étais pas). Je revis également M. Darnois, que nous avions connu avant la guerre aux "Services civils". Entre-temps, mes parents avaient également connu, à Tahiti, un autre Darnois (demi-frère ou cousin de celui de Lomé) auquel il était arrivé une tragique mésaventure : il avait été blessé à la jambe pendant la guerre, mais toutefois pas assez gravement pour nécessiter une amputation ; les chirurgiens, dans la confusion du champ de bataille, le prirent pour un autre et l'amputèrent quand même.

Un jour, dans la rue, je fus abordé avec chaleur par un Togolais que, tout d'abord, je ne reconnus pas. C'était Philippe, notre ancien chauffeur-chasseur-photographe de Sokodé. Je fus heureux de cette rencontre. Il travaillait à Lomé, je ne sais plus dans quel service. Le chauffeur de la Mairie, lui, se nommait Jojo. Il était extrêmement stylé, ce qui était apprécié, compte tenu de l'importance des visiteurs.

L'administrateur Boissier avait, comme nous l'avons dit, été nommé gouverneur à Porto-Novo. Sa fille Nicole, presque adulte, ne jouait plus à la poupée, ni avec son polichinelle "Jojo", l'homonyme du chauffeur de la Mairie. Pour leur passage à Lomé, nous fûmes invités à dîner au "gouvernement". Le lendemain, le gouverneur, Madame Boissier et leur fille vinrent nous voir à la mairie, puis nous les accompagnâmes à bord du paquebot *Banfora*, un vieux routier de la compagnie Cyprien-Fabre. Quelque temps plus tard, Monsieur Boissier était nommé préfet du Vaucluse. Un jour, en France, je vis paraître son portrait sur l'écran de la télévision. C'était pour annoncer sa mort accidentelle.

Mes parents recevaient aussi des notables togolais. Me Anani Santos <sup>(1)</sup>, alors jeune avocat et déjà très engagé dans la politique (contre la présence française), venait souvent à la maison : la sympathie était réciproque, indépendamment des opinions de chacun.

Parmi les Européens de Lomé, plusieurs, venus après la guerre, m'étaient inconnus. Je fis donc leur connaissance... Citons, par exemple, l'administrateur Louis Giard <sup>(2)</sup>, affecté au Service des Affaires économiques, qui deviendra plus tard le président de l'"Association France-

(1) Futur dirigeant de la JUVENTO, futur ministre, futur prisonnier politique.

(2) Au Togo jusqu'en 1959.

Togo'' ; l'administrateur-en-chef Ménard ; l'administrateur Silvy, chef de cabinet du gouverneur (qui avait perdu une jambe en combattant dans les Forces françaises libres, quelques minutes après avoir touché le sol français) ; le pharmacien-commandant Le Boudier ; le docteur Le Floch ; M. Pichon, directeur des Travaux publics ; M. Thévenon, chef des Travaux publics du Sud ; le commissaire de Police Vernhes ; le lieutenant d'administration Beauverger ; M. Guillou, secrétaire général du gouverneur ; le lieutenant Corvest, chef du Bureau militaire ; le Docteur Chavenon, médecin-commandant et chef de l'hôpital de Lomé, lui aussi ancien des FFL, que, hélas, le diabète devait prématurément emporter ; M. Langlois, décoré très jeune de la Légion d'honneur pour faits de Résistance (et que, plus tard, je devais revoir à Bangui où il s'occupait de la Caisse Centrale de Coopération) ; M. Gougeau, qui dirigeait, je crois, la firme GB-Ollivant ; le médecin-colonel Pieri, directeur de la Santé publique, futur général ; l'administrateur Chopin... Ce dernier, outre son diplôme de l'Ecole coloniale était -sauf erreur de ma part- licencié en Droit et licencié ès-Sciences. Je crois même que, par la suite, il quitta l'administration pour travailler dans le domaine scientifique. Mme Chopin était, sauf erreur, professeur à Rennes. Monsieur Chopin était un homme affable qui avait le sens de l'humour et adorait les jeux de mots. L'administrateur Nicol était l'un des adjoints de mon père.

Mes parents fréquentaient également M. Poupard, agent-voyer, et son épouse. Ce couple était très estimé au Togo. M. Poupard fut élu président du Cercle. Il était originaire de l'île de Ré, où nous allâmes quelques années plus tard assister au mariage de son fils, "opérateur-radio" dans l'aviation militaire.

L'administrateur Antoine Demonio était Antillais (et assez noir de teint). Si mes souvenirs sont exacts, il dirigeait le Bureau politique. Lui aussi avait le sens de l'humour. Maigre, cultivé et courtois, fêru de poésie, il polémiquait volontiers au sujet des poètes qu'il aimait ou n'aimait pas, et, perdant alors son sens de l'humour, il s'emportait avec une vigueur qui aurait laissé croire que le sort du Monde était en jeu. J'avais fréquemment avec lui de longues conversations. Il aimait aussi beaucoup la tribu des Kabyè et, quand il en parlait, disait "Mes chers Cabrais"<sup>(1)</sup>. Sa distraction

(1) Selon la graphie de l'époque (avec un féminin "cabraise"...)

était célèbre. Il oubliait, par exemple, les invitations où il devait se rendre, ou bien se rendait chez d'autres personnes, ou bien encore acceptait, pour le même soir, deux invitations différentes à la fois, etc. Je le revis quatre ans plus tard sur le nouveau *Brazza*. Je revenais du Gabon, et il s'embarquait à Lomé pour son congé. Il s'était entre temps marié à une Malgache noire, qu'il avait connue à Madagascar et fait venir au Togo, où il l'avait épousée (mon père, encore maire à l'époque, avait célébré le mariage). Il était depuis peu père d'une fillette, dont il se montrait extrêmement fier. De santé fragile, il mourra relativement jeune. D'ailleurs, au moment où j'écris ces pages, rares sont les survivants parmi ceux qu'elles évoquent.

Je me souviens également du directeur des Douanes, un breton fort sympathique qui se nommait Toquet. C'était un célibataire endurci et un grand danseur de samba. Je crois bien que lui aussi a quitté ce monde, tout comme Alexandre Robert, à qui, en 1959, le Togo autonome à la veille de l'Indépendance fera des funérailles presque nationales, en présence de milliers de Togolais, y compris de tous les membres du gouvernement. Dans son petit village de l'Yonne, Cheny, son nom était, à la même époque, totalement inconnu. Durant sa vie au Togo, M. Robert n'avait pourtant jamais pratiqué la démagogie, bien au contraire !... Dix années plus tôt, le mardi 24 mai 1949, *Le Togo Français*, sous la direction de M. Apedo-Amah <sup>(1)</sup>, publiait en première page un article sur la réception offerte par M. Robert pour fêter ses "50 ans CFA". Sans doute s'agissait-il d'une coquille de l'imprimerie, car en fait M. Robert était au Togo depuis 1919. L'article indiquait qu'à la table d'honneur se trouvaient, entre autres convives, mes parents et le gouverneur Cédile. Les invités étaient si nombreux qu'il avait fallu les répartir sur plusieurs autres tables. Ce fut ma mère qui, au nom d'un groupe d'amis, offrit ce soir-là à M. Robert un cadeau d'anniversaire sous forme -dit le journal- d'une "oeuvre d'art". Ma mère ne se souvient pas de quelle oeuvre d'art il s'agissait. L'article se poursuivait par un bref résumé de la vie d'Alexandre Robert et se terminait par la phrase suivante : "Nous nous faisons l'interprète de nos lecteurs pour adresser à M. Robert, avec le témoignage de notre amitié, nos vœux de long et bon séjour parmi nous".

---

(1) Georges Apedo-Amah (1913-1992), futur ministre avant et après l'Indépendance, futur président de l'Assemblée nationale (Voir le récit de sa vie dans "Si Lomé m'était contée...", tome I, dialogue n°4). Son journal, expression du Parti Togolais du Progrès, était l'organe officieux de l'administration coloniale.

A cette même première page, mon père était aussi cité dans un autre article. Il s'agissait de l'intronisation du chef du canton d'Aképé, qui se nommait Michel Adjéoda Aledji Fétché. Ce canton dépendait de la subdivision de Tsévié, administrée à l'époque par l'administrateur Edouard Laprun <sup>(1)</sup>. Ce dernier avait vécu en Indochine avant de venir au Togo. Sa subdivision dépendait du cercle de Lomé, donc de mon père. C'est pourquoi je le voyais assez souvent. J'eus, d'autre part, l'occasion de participer à l'une de ses tournées. Il savait se faire apprécier par les gens qu'il commandait ; il plaisantait, faisait danser les femmes des villages au cours des fêtes, allait partout, vérifiait tous les détails de chaque question dont il s'occupait. Il m'emmena un jour rendre successivement visite à plusieurs chefs de canton. Chacun d'eux nous invita à prendre une "petite collation", qui était en réalité un pantagruélique repas mi-européen, mi-"indigène", où dominaient d'énormes plats de grosses crevettes (d'eau douce ou de mer. Je ne sais plus)<sup>(2)</sup>. M. Laprun avait pour voiture de fonction un grand camion vert. Sur ce camion, il fallait accélérer à la poursuite du temps perdu entre deux cantons et, à chacun, nous attendaient de nouvelles agapes. J'ignore comment l'indigestion nous fut évitée. Il ne s'agissait pas, cette fois-là, d'une véritable tournée, mais d'une simple visite aux chefs locaux...

J'avais invité un condisciple du collègue Saint-Vincent de Rennes, Michel Monier, à venir me voir à Lomé. Il avait une caméra, objet de luxe pour l'époque. Quelques mois auparavant, il avait réalisé, au prix d'un important travail d'équipe et de lourds sacrifices matériels, un petit film au scénario loufoque intitulé *Folies douces*, qui avait obtenu un prix à un concours organisé par un club des cinéastes amateurs de Bretagne. C'était la première fois qu'il venait en Afrique Noire. Nous allâmes le chercher en voiture à l'aéroport. En ce temps-là, je n'avais pas d'appareil photographique ; il en avait apporté un et, grâce à lui, je possède encore actuellement quelques souvenirs sur papier de ce séjour togolais. Mon père, en effet, n'était pas très porté sur la photographie et utilisait rarement son appareil. En 1949, par rapport au pouvoir d'achat, faire de la photo ou du cinéma amateur était plus onéreux qu'en 1993. Michel Monier n'avait apporté qu'un nombre limité de films dont, je crois, un seul en couleurs, et c'était déjà bien beau pour l'époque et pour notre âge.

(1) Au Togo de 1948 à 1950.

(2) Du lac Togo ou de l'estuaire du Mono, elles vivent dans deux milieux aquatiques.

Il était souvent difficile de filmer les enfants togolais, car ces derniers, habitués aux lents appareils de photo de l'époque, s'immobilisaient, se mettaient au "garde à vous" et faisaient le salut militaire. On avait grand'peine à les faire s'animer. Parfois aussi, certains enfants (et certains adultes) s'enfuyaient ou se cachaient à la vue des appareils. On dit que, selon certaines croyances africaines, perdre son image, c'est perdre son âme...

Quelque temps après l'arrivée de Michel, nous partîmes, lui et moi, faire un voyage dans l'intérieur, pour qu'il connaisse un peu le Togo, et aussi pour que je retrouve certains lieux de mon enfance. Du fait de la fonction de mon père, toutes les portes nous étaient pratiquement ouvertes. Nous commençâmes par une tournée dans la subdivision de M. Laprun. Nous circulions tantôt dans le grand camion vert, tantôt à pied, tantôt à bicyclette sur d'étroites pistes au milieu des hautes herbes. Nous ne faisons, en somme, qu'accompagner l'administrateur dans les pérégrinations imposées par son travail. Je me souviens que, dans une boutique, un Togolais en short et chemisette, que je n'avais jamais vu auparavant, me sauta au cou, puis m'étreignit longuement les mains avec des regards pleins de tendresse en me répétant sans arrêt "Oh ! My brother ! My brother !" ("Mon frère") - la proximité de la Gold Coast fait qu'on parle souvent anglais au Togo. Je ne sus jamais si ce brave homme était quelque peu perturbé, ou bien s'il avait abusé du *chapalo*. En tout cas, l'intention était aimable. Les assistants, eux, se tordaient de rire.

Nous laissâmes M. Laprun dans son fief de Tsévié pour monter vers le Nord, en profitant du véhicule du vétérinaire Politzer qui -sauf erreur de ma part- était le fils ou le neveu du célèbre philosophe marxiste Georges Politzer, un des piliers de la pensée communiste française d'alors. J'ignore dans quelle mesure le fils partageait les idées du père, car, en cours de route, il n'en parla jamais. Quelque temps après mon départ d'Afrique, Jean Politzer fut piqué par un serpent venimeux dont, jusqu'alors, on ignorait l'existence au Togo ; c'est pourquoi l'on n'avait rien pour soigner ses morsures. Le vétérinaire suivit et nota en professionnel l'évolution de son mal, jusqu'à la phase ultime, qui fut la mort <sup>(1)</sup>.

---

(1) Le 21 avril 1951 d'une morsure d'*Echis carinatus*, à l'âge de 26 ans. Il est enterré au cimetière de Béniglato. Voir "Si Lomé m'était contée...", tome I, dialogue n° 11.

Je fus l'hôte, à Atakpamé, de l'administrateur Robert Cornevin<sup>(2)</sup>, qui deviendra, par la suite, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences d'Outre-mer et président de l'Association des écrivains de langue française. Ses nombreux ouvrages sur le Togo, le Bénin et d'autres sujets africains le rendront célèbre dans les milieux de la Recherche. A Sokodé, la fonction de mon père était occupée par l'administrateur Lemoine. La belle maison où j'avais vécu était toujours debout (elle l'est encore aujourd'hui). Monsieur Jacques Lemoine<sup>(2)</sup> y logeait avec son épouse et sa fille de seize ans, qui dessinait fort bien, savait jouer au tennis et n'était pas bavarde. Le salon, repeint d'une couleur claire et unie, avait perdu le cachet que lui donnait jadis sa décoration murale. Nous fûmes invités à dîner. Etre l'invité dans une maison où l'on a longtemps été chez soi produit tout de même une impression bizarre.

Je rendis visite au maître Vianou, mon ancien instituteur. Il me reçut à bras ouverts et sortit maintes bouteilles : "Buvez abondamment !" (J'ai retenu l'adverbe). Il déplora que mon père ne commande plus ce cercle : "S'il était encore à Sokodé, j'aurais depuis longtemps la Légion d'honneur !" ... Je m'estimai peu qualifié pour en juger, mais je constatai que, même en ce coin perdu d'Afrique, le petit ruban rouge était autant prisé qu'ailleurs. Nous parlâmes de choses et d'autres jusqu'à une heure tardive, puis je dus prendre congé, ému d'un tel accueil après onze ans d'absence.

Je ne trouvai pas l'occasion de me rendre à Bassari. J'aurais pourtant aimé revoir ce poste où j'avais vécu ma première année togolaise, mais l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut, surtout dans la brousse africaine. Nous prîmes le chemin du retour.

Passant aux étapes en sens inverse, nous nous retrouvâmes à Atakpamé. Nous y fûmes très bien reçus par l'administrateur Georges Prudon<sup>(3)</sup> et son épouse, dont malheureusement la santé délicate donnait parfois des inquiétudes. Je rendis également visite à Madame Camborde et à ses quatre enfants. Le Dr Charles Camborde, médecin-chef de

(1) Au Togo de novembre 1948 à juillet 1956. Voir ses souvenirs dans la préface à la dernière édition de son histoire du Togo : *Le Togo des origines à nos jours*, Paris, ASOM, 1987.

(2) Au Togo de 1943 à 1949.

(3) Au Togo de 1949 à 1951. Il est là pour un intérim.



l'hôpital du poste, était un fanatique du ballon ovale, goût que mon père partageait avec lui. C'était d'ailleurs un grand ami de mes parents et, par la suite, en France, il deviendra en quelque sorte notre "médecin de famille". Comme les autres praticiens du Togo dont j'ai précédemment parlé, il ne ménageait pas sa peine au service d'un Etat qui, lui, ménageait ses crédits... Il fallait tant faire avec si peu ! Je dus, par ailleurs, avoir recours à lui dans l'exercice de ses fonctions, car un furoncle mal venu me faisait cruellement souffrir. Retiré actuellement à Nice, le Dr Camborde compte parmi les derniers témoins de l'épopée de la médecine coloniale africaine.

Atakpamé était le terminus du chemin de fer construit par les Allemands entre 1909 et 1913. Quelqu'un d'important dans l'administration ferroviaire nous accueillit dans son wagon personnel pour nous ramener à la capitale. Ce wagon, comme tous ceux de ce train, était en bois. Son unique confort était une table, mais il comportait beaucoup d'espace libre, contrairement aux autres "voitures" du convoi où s'entassait une foule bariolée et bruyante, munie des bagages les plus hétéroclites, comme sur les "camions indigènes" évoqués plus haut. Aux arrêts, des femmes vendaient du *chapalo* aux passagers assoiffés. Cette boisson jaunâtre était portée sur la tête dans des récipients de terre. A la surface du liquide flottaient une calebasse et de nombreux cadavres de mouches, qui ne semblaient nullement rebuter les buveurs. Des enfants proposaient, sur des plateaux, quelques paquets de cigarettes "Nationales" et quelques noix de cola. Nous arrivâmes à Lomé sans encombres.

Continuant à lui faire visiter le Togo, on emmena Michel à l'est de la ville, voir la région du "Lac" qui porte le nom du pays. Mi-lac, mi-lagune, le Lac Togo reçoit les rivières Haho et Zio. C'est pourquoi, selon les périodes, ses eaux peuvent être douces ou salées. Michel prit des photographies sur lesquelles les petites vagues et l'horizon lointain laissent croire que l'on est au bord de l'Océan. Comme nous l'avons dit plus haut, Michel n'avait emmené qu'un seul film en couleurs. Quand il en eut chargé sa caméra, il l'utilisa donc avec parcimonie. Il filma, par exemple, durant quelques secondes, un lot de rutilantes voitures, qui, sur le pont d'un navire, composaient une masse polychrome. Ces voitures ont une histoire. Les membres autochtones togolais d'une certaine assemblée locale avaient commandé aux Etats-Unis -aux frais de la République

française- plusieurs voitures "Studebaker" <sup>(1)</sup> (luxe qui, à l'époque, en France, n'aurait été accessible qu'à quelques rares privilégiés)... Les magnifiques véhicules franchirent donc l'Atlantique et arrivèrent à Lomé. Dès qu'ils les virent, ceux qui les avaient commandés les refusèrent véhémentement, car -disaient-ils- les carrosseries ne comportaient pas une certaine raie nickelée qui ornait l'automobile d'un autre notable. Sans cette raie nickelée, ils se seraient considérés en état d'infériorité par rapport au notable en question. Les luxueuses automobiles traversèrent donc l'océan en sens inverse, puis un autre lot (avec raie nickelée, cette fois) franchit à son tour l'Atlantique, toujours, bien entendu, aux frais de la République française. On consentit alors enfin à les accepter. Un rabattoise osa déclarer -mais seulement en privé- qu'en France, un député ou même un ministre n'aurait jamais osé se permettre de tels agissements<sup>(2)</sup>.

Après quelques semaines de séjour, Michel Monier rentra en Métropole. Il me confia, plusieurs années plus tard, qu'il avait, certes, apprécié le dépaysement, mais que, du point de vue strictement touristique, le Togo ne l'avait pas enthousiasmé. Je ne puis d'ailleurs lui donner tort, car, en ce temps-là, les sociétés de voyages organisés n'avaient pas encore mis en valeur touristiquement certains aspects spectaculaires de ce pays<sup>(3)</sup>. Mais peut-être aussi faudra-t-il un jour se méfier des excès en ce sens. Quant à moi, mon attachement au Togo n'est pas basé sur son côté touristique. Toutefois, les beaux paysages n'y sont pas rares, de même que les spectacles pittoresques.

Je dus passer plusieurs jours à l'hôpital de Lomé pour me faire injecter, par l'intermédiaire d'aiguilles plus hypodermiques qu'agréables, plusieurs millions d'unités de pénicilline, qui mirent enfin un terme à la furonculose que j'avais contractée pendant mon voyage dans le Nord. Ensuite continua pour moi une vie "mondaine" greffée sur celle de mes parents : réceptions (privées ou officielles), apéritifs, soirées dansantes, inaugurations de dispensaires, d'écoles ou autres édifices publics, baignades à la plage, où je rencontrais des garçons d'à peu près mon âge, comme

(1) Selon toute vraisemblance quatre, destinées au bureau de l'Assemblée territoriale. Voir "*Si Lomé m'était contée...*" tome II, dialogue n°8.

(2) Du moins à l'époque...

(3) Et ce voyage avait évité les plus jolies régions du Togo, c'est-à-dire les montagnes de l'Ouest et du Nord

Philippe Van-der-Eden et le jeune métis Jean Gaétan. Nous allâmes passer une journée en Gold-Coast, invités par Mr Murphy, le sympathique directeur des douanes britanniques. Nicole Gastou y était également conviée, ainsi qu'une autre jeune fille de Lomé dont j'ai oublié le nom. Nous dégustâmes un délicieux plat au curry. L'après-midi, on me photographia, menottes aux mains, près d'un garde noir portant un magnifique chandail aux armes des douanes anglaises, comme si j'étais un dangereux contrebandier que ce garde venait d'arrêter. Je n'ai jamais eu cette photographie, et je le regrette.

En revanche, je ne pus accompagner mes parents à la grande réception officielle qui leur fut réservée à Accra, capitale de la Gold-Coast, car je dus rester à Lomé pour réviser l'oral du baccalauréat, m'étant fait royalement coller à la première session. *Le Togo Français* du jeudi 1er septembre 1949 publia en première page l'article suivant :

*“Nous apprenons que l'administrateur-maire de Lomé et Madame Lestrade sont partis pour Accra où ils sont invités officiellement par la Municipalité. Cette visite dans la capitale de la Gold-Coast marque, une fois de plus, l'esprit de franche et de constante coopération qui est à la base des relations entre les administrations britannique et française”*<sup>(1)</sup>.

Mes parents logèrent les deux premières nuits chez le “*lord-mayor*” Britton (maire d'Accra), dont l'épouse, d'origine polonaise, avait fait des études en France et parlait fort bien le français. Les jours suivants, ils furent les hôtes du gouverneur de la Gold Coast, *Sir Charles Arden-Clark*<sup>(2)</sup>, représentant personnel du roi d'Angleterre, qui les logea à Christianborg, vieux château fortifié datant des Danois<sup>(3)</sup>. Des domestiques stylés à l'anglaise ouvrirent, sans qu'on le leur demandât, les bagages de mes parents pour ranger leurs vêtements dans une armoire en bois précieux, et emportèrent les robes du soir de ma mère pour les donner à repasser.

---

(1) Ces relations avaient été en fait fort tendues dans les années 1946-48, à l'apogée du mouvement pan-éwé (*de facto* pro-anglais). Depuis, devant la montée des mouvements nationalistes, les deux colonisateurs étaient bien obligés de se serrer les coudes.

(2) Dernier gouverneur de Gold Coast, de 1949 à l'indépendance du Ghana, en 1957.

(3) Très remanié, il est toujours la résidence officielle des présidents de la République du Ghana.

Dans le cortège officiel, mon père fut placé dans une Rolls-Royce<sup>(1)</sup> à côté de Lady Arden-Clark, et ma mère dans une autre Rolls-Royce à côté de Sir Charles. Des journalistes assistèrent aux cérémonies. Ma mère fut confuse de lire dans le principal journal de Gold Coast la phrase suivante, qu'elle jugea trop flatteuse : "Madame Lestrade est petite, mais quand elle parle, on voit qu'elle est grande"...

Le gouverneur anglais invita mes parents dans une "hutte", qui était son cabanon sur la plage. Tout à coup, l'on entendit sonner la "corne de détresse", signalant d'habitude qu'un nageur imprudent s'est aventuré trop loin du bord. Ce baigneur fautif n'était autre que mon père, qui ignorait la réglementation balnéaire locale. Ils furent également invités à des courses de chevaux et au théâtre, à la représentation d'une pièce jouée par une troupe venue d'Europe, dont aucun spectateur, français ou anglais, ne comprit un seul mot, car elle était en langue galloise...

Mes parents retrouvèrent à Accra deux vieilles connaissances, le colonel Hamilton, chef de la Maison militaire du gouverneur anglais, qu'ils avaient connu à Lomé, et Scudder Mersman, que nous avons bien connu aussi, mais à Tahiti, où il était vice-consul des USA. Il était désormais consul général de son pays en Gold Coast. C'était un homme aimable, assez truculent, et dont l'eau n'était pas la boisson favorite. Mes parents -ma mère surtout- revinrent enchantés de leur voyage.

Les cinémas de Lomé se nommaient "Le Rex"<sup>(2)</sup>, "La France" et "Archambeau". Ils étaient en plein air, et l'on entendait la voix des acteurs dans tout le quartier. Je revis un jour un film intitulé *Le Trésor secret de Tarzan*, avec l'acteur Johnny Weissmüller. Je savais que les Noirs y étaient souvent présentés d'une façon péjorative (cannibales, bestiaux, grimaçants, cruels...). D'autre part, Tarzan, dans certaines séquences, pratique joyeusement une véritable hécatombe de Noirs. Je m'étonnai qu'un de ce genre spectacle soit présenté à un public en grande majorité composé d'Africains, mais je fus encore plus surpris quand je constatai l'enthousiasme bruyant que ces hécatombes provoquaient dans ce public. Incontestablement, les "bons" étaient les Blancs et les

---

(1) La plus luxueuse des voitures britanniques.

(2) Toujours existant, avenue du 24-Janvier.

“mauvais” les Noirs. Chaque fois qu’un “sauvage” noir était mis hors de combat par le poing de Tarzan ou la balle d’un autre Blanc, toute la salle (si l’on peut dire, le spectacle étant dehors !) applaudissait sans restriction !

Un autre soir, l’administrateur Demonio m’emmena voir, non un film, mais un spectacle intitulé *Ali Baba*, interprétation chantée et dansée du célèbre conte des mille-et-une-nuits. Entièrement réalisée et jouée par des Togolais, en langue éwé, cette opérette ne manquait pas de charme<sup>(1)</sup>. Les filles portaient de longues perruques, ce qui, à l’époque, était plus rare qu’aujourd’hui. Ces perruques leur allaient, d’ailleurs, fort bien. Je ne raconterai pas l’histoire, que tout le monde connaît. A un moment, un acteur muni d’un cimeterre s’apprêtait à couper en rondelles un des quarante voleurs. Un Africain assis près de moi me dit : “Il va le morceler !” Ce verbe m’enchanta. Quatre-vingt-dix-neuf Français sur cent auraient dit : “Couper en morceaux”... “Morceler”, terme parfaitement correct, venait spontanément aux lèvres de ce Togolais, comme le “Buvez abondamment” de Maître Vianou.

Ceci nous mène à l’utilisation particulière et originale faite en Afrique du vocabulaire français. Pour traiter la question, un gros livre ne suffirait pas. Citons seulement quelques exemples. L’on pouvait voir, dans certaines localités, l’enseigne du “Tailleur Optimiste” ou du “Coiffeur Philosophe”. A l’entrée d’une paillote cent pour cent africaine, un peu délabrée, abritant je ne sais plus quel commerce, était écrit en grandes lettres : “Ambiance de Paris”. Un ancien militaire, membre de l’Association locale des Anciens combattants, écrivait au président européen de cette Association en signant : “Votre membre” (sans, bien entendu, la moindre intention grivoise !). Les analphabètes faisaient écrire leurs lettres par des écrivains publics qui, eux-mêmes, s’inspiraient de phrases glanées çà et là, au hasard de leurs lectures. Un des boys de mes parents leur “écrivait”, quand ils étaient en congé : “Je n’ai jamais eu de maître aussi délicat que Monsieur, ni de maîtresse aussi tendre que Madame”. Ma grand’mère, à qui l’on avait montré la lettre, s’écria “Mon

(1) C’était vraisemblablement l’une des compositions de Morhoose Apedo-Amah, grand maître, à l’époque, de l’art de la “cantata”, sorte d’opéra (en général à thème religieux, mais pas toujours) chanté en éwé.

Dieu ! Ne la faites lire à personne, sinon que va-t-on croire ?...” Une autre lettre disait : “Ma soeur était en-sainte, mais sa sainte est tombée, c’était un garçon !” Parlant d’une personne de moeurs discutables, quelqu’un écrivait : “C’est une femme-bordel à soixante-quinze degrés”. Un autre se plaignait de douleurs dans le “bas-tronc”. Une lettre se terminait par “Je vous prie d’agréer l’assurance de mes sentiments accélérés”. Je reçus moi-même une lettre où mon correspondant africain m’appelait “Votre Majesté”... Un autre concluait : “Je termine cette lettre dans l’espoir d’un sourire”. Un boy qui avait fait une bêtise et que ma mère avait sermonné vint lui dire : “Madame, rendez-moi votre coeur !” Nous reproduisons ici un papillon publicitaire pour un commerce dont il est, en fait, difficile (au premier abord) de discerner exactement la spécialité ; mais, en relisant, l’on comprend qu’il s’agit d’un lieu où l’on danse et où l’on boit. Sans parler de l’orthographe -car actuellement en France, on ne fait pas toujours mieux- le traitement des mots est remarquable. Montrons également aux lecteurs une autre publicité du même genre, ainsi que des cartons d’invitations envoyés à mes parents par le roi Lawson et le chef Ata Quam-Dessou, pour fêter leur décoration.

Cette utilisation de la langue française peut faire rire à certains moments, mais gardons-nous de l’ironie, car l’on devrait plutôt y voir une certaine liberté, une certaine audace qui manquent parfois aux auteurs de France, et surtout une certaine poésie qui rajeunit et décape la vieille langue de Boileau. Il ya en Afrique, aujourd’hui des écrivains francophones qui manient la langue française à la perfection. Notre langue, actuellement si maltraitée dans notre propre pays par nos propres concitoyens, trouvera peut-être en Afrique une cure de jouvence qui la sauvera.

L’utilisation en Afrique des objets européens, nous semble, sous certains aspects, comparable à celle des mots. Jadis, de leur fenêtre ou de la terrasse d’un café, les nouveaux débarqués s’amusaient fort en regardant les passants dans la rue: pyjamas rayés portés comme complets-vestons avec des souliers vernis, analphabètes arborant cinq ou six stylos ostensiblement agrafés aux poches extérieures et “lisant” -avec des “lunettes” de verre ordinaire non correctif- un journal ou une revue tenus à l’envers, épais casques coloniaux en liège sur des têtes qui n’ont jamais rien eu à craindre du soleil, magnifiques dents parfaitement saines arrachées (quand on en avait les moyens) pour faire place à des dents en

- 16 heures 30 — Arrivée de Monsieur le Gouverneur et sa suite.
- 16 heures 40 — Défilé de la population — Marseillaise.
- 16 heures 50 — Accueil de Monsieur le Gouverneur et sa suite par ATA QUAM-DESSOU et Notabilité.
- 17 heures — Défilé vers la "Place des Fêtes ATA QUAM" Musique en tête.
- 17 heures 15 — Allocution par ATA QUAM-DESSOU.
- 17 heures 30 — Discours de Monsieur l'Administrateur J. BERARD.
  
- 18 heures 15 — Bal sous la Présidence d'Honneur de M. le Gouverneur avec Couverture par ATA QUAM.
- 19 heures — Rafraichissements divers, Buffet, Frois, Gâteaux, Vin fin.
- Et..... la Danse continue.

•  
**Dimanche 11 Septembre**

- 6 heures — Salves de Bombard.
- 9 heures — Service d'action de grâces au Temple Eban-Eser d'Anécho.
- 11 heures 30 — Dîner intime.

IMPRIMERIE FCLP PROFESSIONNELLE M. C.

**CLOCHES**  
DE LA  
**GRANDE CHANCELLERIE**

**DISTINCTION HONORIFIQUE**

**LÉGION  
D'HONNEUR**

*Invitation à Monsieur le Gouverneur*

*à l'occasion de la cérémonie  
de la Légion d'Honneur*

**ATA QUAM-DESSOU**

Chef des Adjigos.  
Vice-Président de l'A. R. T.  
Chevalier de la Légion d'Honneur.  
Chevalier de l'Étoile Noire du Bénin.

*a l'honneur et le plaisir de vous  
prier de bien vouloir honorer  
de votre présence le*

**GARDEN PARTY**

*qu'il offre chez lui, samedi  
10 Septembre 1949 à partir de  
16 h. 30 à l'occasion de sa déco-  
ration de la "Légion d'Honneur".*

Tense. . . . . On dansera.

R. S. V. P.  
à Monsieur Raphaël D. SODATONOU  
Anécho.

**PROGRAMME**

Fête organisée par ATA QUAM-DESSOU.  
Chef des Adjigos.  
Vice-Président de l'A. R. T.  
Chevalier de la Légion d'Honneur.  
Chevalier de l'Étoile Noire du Bénin  
*à l'occasion de son "Partner-Ship" à l'ordre  
de la Légion d'Honneur.*

•  
**Vendredi 9 Septembre 1949**

- 18 heures — Salves de bombards.

•  
**Samedi 10 Septembre**

- 6 heures — Salves de bombards.
- 7 heures — Messe d'Action de Grâces à la Mission Catholique.
- 11 heures — Réception par ATA QUAM-DESSOU de la Notabilité et Jeunesse d'Anécho.
- 16 heures — Rassemblement au Quartier Flamani.

# INVITATION

---

**FIO FREDERIC BODY LAWSON V.**

*Chef Supérieur de la Ville d'Anécho Président Commune Indigène Anécho Titulaire Médaille d'Or Population Anécho Commandeur Ordre Etoile Noire du Benin Officier de la légion d'Honneur*

*a le vif plaisir de vous inviter au VIN d'HONNEUR que la population d'Anécho organise pour lui, à l'occasion de sa promotion au grade de : COMMANDEUR DE L'ORDRE NOIRE DU BENIN "GRANDE DECORATION" que Monsieur le Gouverneur CEDILE, Commissaire de la République au Togo lui a remise le 14 Juillet 1949.*

*Les manifestations se dérouleront sur la place de Fantékomé le Dimanche 31 Juillet 1949 à 15 heures 30.*

**R. S. V. P.**

**A MR. RICHARD C. L. LAWSON**



or, étiquettes bariolées (récupérées sur divers emballages) servant de pendentifs, de boucles d'oreilles ou décorant des chapeaux... Ridicule ? Pourquoi ? N'oublions pas que ce que nous nommons "ridicule" n'est en fait qu'une question de **contexte**, de lieu, d'époque et surtout de **regard**. Un aristocrate écossais portant cette jupe appelée "kilt" représente peut-être le comble de l'élégance et de la distinction dans les rues d'Edinburg, mais, dans celles d'un village africain, il subirait les huées et les quolibets des enfants. Les accoutrements de certains jeunes parisiens (ou parisiennes) actuels leur auraient probablement valu, à eux aussi, huées et quolibets dans le Paris d'il y a un demi-siècle. Quelques commerçants malins rachetaient en France de vieux vêtements très démodés, invendables en Europe, et les revendaient, (pas cher), dans la brousse africaine. J'ai vu moi-même (je n'invente rien) un colosse noir, qui n'avait rien d'efféminé, vêtu d'un "tailleur" de femme style 1943, avec jupe, veste pointue aux épaules (et resserrée à la taille) sous laquelle bombaient ses pectoraux de lutteur. En outre, il s'était laissé pousser une moustache à la Hitler et (pour imiter un Européen à demi-chauve) s'était rasé la moitié du crâne. L'ensemble n'était pas triste aux yeux des Blancs, mais les autres membres de l'équipe de manoeuvres dont il faisait partie enviaient au contraire son allure.

J'ai vu mieux encore dans un autre Territoire : je ne sais plus quel parti ou quelle association avait un insigne montrant un casque colonial barré d'un "X" signifiant qu'il fallait mettre fin au "colonialisme" (symbolisé par ce casque). Or, il était fréquent de croiser, dans les rues des villes africaines, de jeunes (et moins jeunes) Noirs arborant cet insigne, mais coiffés en même temps d'un casque colonial exactement semblable à celui dont l'insigne réclamait la suppression. C'était d'autant plus cocasse que, de par leur constitution, les intéressés n'avaient nul besoin d'un tel casque pour se protéger du soleil, qui, sur eux, n'a nul effet. Là encore, l'objet (le casque) était considéré indépendamment de sa primitive destination utilitaire, comme le journal et les stylos de l'analphabète. Il était, en l'occurrence, dépouillé de sa valeur symbolique, puisque autrement, il aurait démenti ce qu'exprimait l'insigne. L'Africain -qui, par ailleurs, est très friand de symboles- pratique souvent "l'objet pour l'objet"<sup>(1)</sup>, comme les poètes du Parnasse pratiquaient "l'art pour l'art"

(1) Ce qui n'arrive, bien sûr, absolument jamais aux Européens d'Europe.

Dans certains pays, l'on place des chats dans les docks pour éliminer souris et rats qui s'attaquent aux marchandises. Au Togo, l'on utilisait pour le même usage les services d'énormes serpents qui, sauf erreur de ma part, devaient être des pythons. M. Lecomte, directeur des Chargeurs-réunis <sup>(1)</sup>, en avait un dans son jardin. Le reptile s'était attaché à cette maison et était devenu animal domestique. Il allait, de temps en temps, faire un tour dans les environs, puis revenait au bercail. Ses promenades le menèrent un jour dans le poulailler de la mairie. Mettant la main dans une cage à poules pour y prendre des oeufs, ma mère se trouva -si l'on peut dire- nez à nez avec le serpent. Peu rassurée et ignorant que la charmante bête avait un propriétaire, elle demanda qu'on la jette à la mer. Suivie de Kankoui, qui tenait le python, elle se rendit donc à la plage, près de laquelle travaillait une équipe de prisonniers. L'un d'eux était un "intellectuel", ancien receveur des postes, qui avait confondu la caisse des PTT avec sa propre poche. L'impressionnant animal fut jeté à l'eau, mais revint sur le rivage. Kankoui décida de lui administrer quelques vigoureux coups de bâton, mais l'ancien postier protesta, disant que, le serpent étant protecteur de sa tribu <sup>(2)</sup>, le malheur guetterait celui qui lui ferait du mal. Ma mère, que le reptile avait fort effrayée, ne voulait à aucun prix risquer de le revoir chez elle et laissa Kankoui manier le bâton. Ce n'était peut-être pas très "écologique", mais, là encore, c'était une question de contexte. Kankoui leva donc son grand morceau de bois, mais, par un étrange faux mouvement, se porta à lui-même un violent coup sur la gorge qui le fit vomir et souffrir pendant plusieurs jours. "Eh bien, Madame, que vous avais-je dit ? L'esprit du serpent ne s'est-il pas vengé ?", demanda l'ancien postier à ma mère, qui, ne sut trop quoi répondre...

Quelques jours plus tard, ma mère, qui ignorait encore que le reptile était à M. Lecomte, entendit ce dernier raconter : "J'avais un python qui vivait dans mon jardin. Il avait disparu pendant plus longtemps que d'habitude. Figurez-vous qu'il est revenu et que, chose curieuse, on l'a vu sortir de la mer pour retourner chez moi... Ce n'est pourtant pas un animal marin !" Ma mère se garda bien de dire quoi que ce soit.

Septembre 1949 touchait à sa fin ; les vacances scolaires aussi. Je m'envolai à nouveau et franchis, en sens inverse, les étapes de juillet.

(1) Par la suite Delmas-Togo, bâtiment symétrique de la mairie par rapport au wharf.

(2) Les gens de la côte en général, mais en particulier les Xwla (Pla) de Grand-Popo et Agbanakin



25 - 1949. L'Assemblée représentative du Togo reçoit des visiteurs.

1. Sylvanus Olympio	2. Gouverneur Cédile	3. Joseph Lestrade
------------------------	-------------------------	-----------------------



26 - Vers 1930 : Le roi Frédéric Body Lawson V à Aneho.

Le 19 janvier 1950, l'on enterra, à Anécho, le roi *Fio* Frédéric Body Lawson V. Des milliers de personnes vinrent se recueillir devant sa dépouille. Le gouverneur Cédile, qui avait à faire en France pour quelques jours, ne put donc pas assister aux obsèques, mais tous les notables d'Anécho, de Lomé et d'ailleurs se rendirent à l'église pour le service funèbre. Bien entendu, mes parents y étaient aussi. Le vicaire apostolique du Togo, Monseigneur Strebler <sup>(1)</sup>, célébra la messe de Requiem, puis prononça une oraison très élogieuse pour le défunt. Après la messe, le commandant de cercle Bérard fit à son tour le panégyrique du royal disparu, dont, dit-il, "toute la vie, tous les actes avaient été inspirés par le souci de faire régner la paix et la concorde". L'orateur souhaite que "l'enseignement donné par *Fio* Lawson ne se perde pas" et évoqua "sa droiture et sa fidélité à la parole donnée"... "Il n'était pas -poursuivit M. Bérard- de ceux qui quittent le chemin quand celui-ci paraît hérissé d'épines pour prendre une route plus facile. En grand chef, il a toujours suivi la même voie, celle de l'amitié franco-togolaise. Ayant constaté que la France des généreux principes des Droits de l'Homme poursuivait ici une oeuvre civilisatrice, une oeuvre humaine, que, sous son égide, se développaient l'instruction publique, l'assistance médicale, que se formait une élite togolaise destinée à devenir l'armature du Togo de demain, il nous avait donné sa main loyale dès le début... et, depuis, il n'a jamais varié".

Le secrétaire général chargé des affaires courantes, M. Guillou, prit lui aussi la parole pour "saluer la mémoire de celui qui fut un grand chef, aimé et estimé de tous". Il loua la "compétence" du défunt, ainsi que sa "courtoisie proverbiale, ses grandes qualités de jugement, de pondération, sa brillante intelligence, son sens aigu des réalités, et, par-dessus tout, son esprit de conciliation <sup>(2)</sup>".

*Fio* Frédéric Body Lawson V régnait depuis 1921.

L'on m'affirma, par la suite, que deux "captifs de case" (mot pudique pour désigner des sortes d'esclaves) s'étaient fait enterrer vivants avec leur maître...

Quimper, avril-mai 1993.

---

(1) Premier vicaire apostolique de Sokodé (1937-46), puis archevêque de Lomé (1946 - 1962).

(2) Pas toujours évident dans son conflit avec le clan Adjigo, ni pour ses (nombreux) opposants à Anécho.

## POSTFACE

*Qu'est devenu par la suite le jeune Claude ?*

*Une enfance aussi aventureuse ne préparait pas à une vie casanière et conformiste. Après avoir bourlingué avec ses parents à travers le Togo, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie, le jeune homme eut de la peine à se plier à la routine scolaire métropolitaine, préférant nettement le parachutisme et les raids à bicyclette. Il fit tout de même l'Ecole pratique d'Outre-mer du Havre, profitant de ses moments libres pour rejoindre ses parents au Gabon, puis au Cameroun (qui le séduisirent beaucoup moins). Il bourlingue ensuite en Oubangui-Chari (actuelle RCA), dans la recherche sur le coton, puis en France, pour des compagnies de navigation aérienne, puis en Haute-Volta (Burkina Faso), à nouveau pour le coton, enfin, et plus longuement (1960-68), en Algérie, y compris au coeur du Sahara, comme instituteur. La trentaine venue, il se remet aux études, passe une licence et une maîtrise d'Histoire, et enseigne désormais en France de façon plus conventionnelle, tout en s'adonnant avec passion à la peinture et à la poésie.*

*Stabilisé depuis 1981 en Bretagne et désormais retraité, Claude Lestrade s'y occupe beaucoup d'art et d'histoire. Il s'efforce aussi d'y faire connaître ces pays d'Afrique et d'Océanie auxquels il est resté très attaché - mais à aucun autant qu'au Togo.*

*Sa mère, fort âgée mais aussi dynamique et aussi charmante qu'à ses débuts au Togo, il y a une soixantaine d'années, est encore plus intarissable que lui sur ce pays qu'elle a tant aimé.*



1 2 3 4 5 6

27 - AU PALAIS DES GOUVERNEURS EN 1935

- |                         |                       |                          |
|-------------------------|-----------------------|--------------------------|
| 1. Paul-Louis<br>Mahoux | 2. Laurent<br>Péchoux | 3. Gouverneur<br>Bougine |
| 4. Me<br>Vittini        | 5. Henri<br>Fréau     | 6. Octaviano<br>Olympio  |

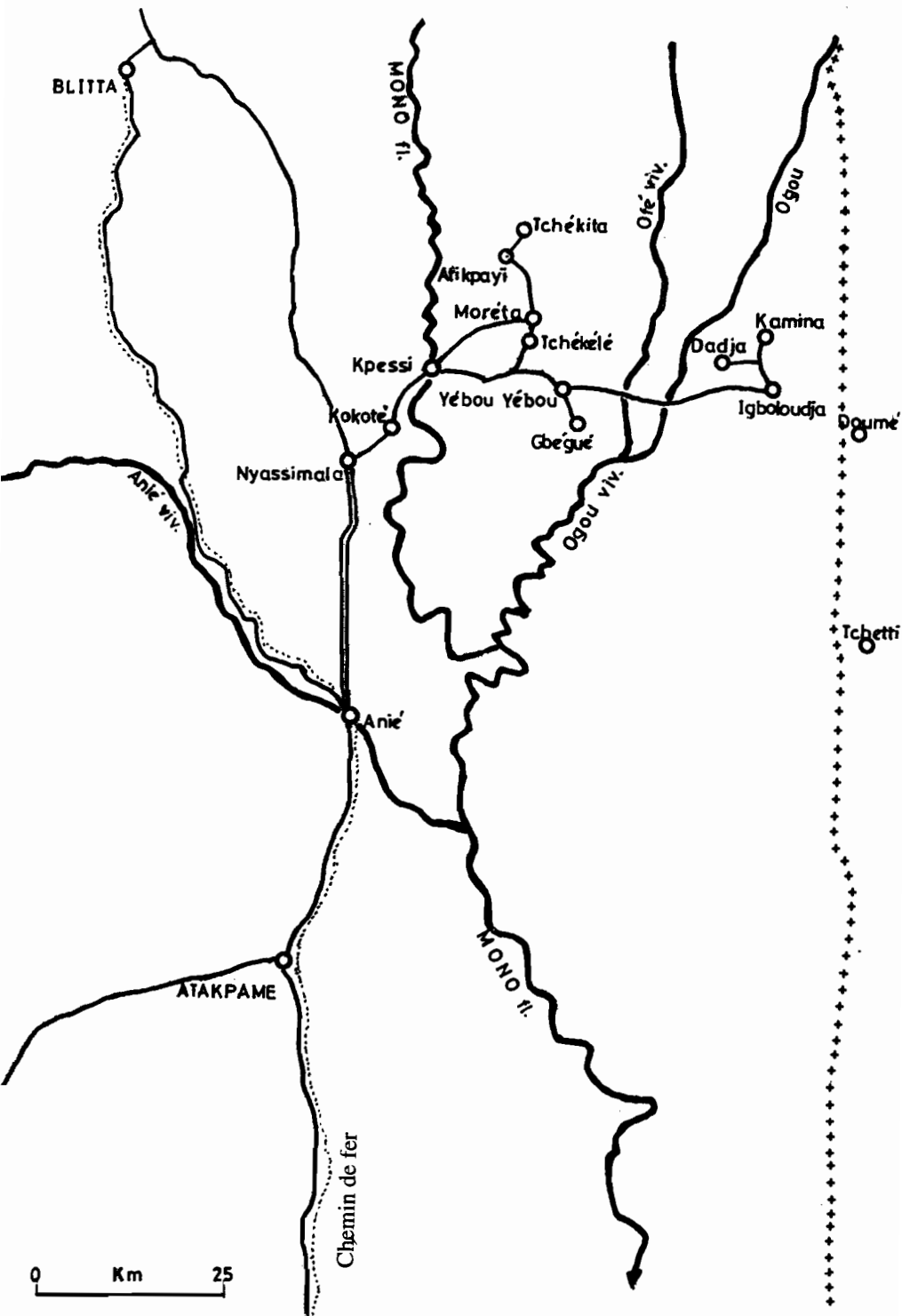
*Troisième partie*

**Laurent PECHOUX**

**UN RAPPORT DE TOURNEE**

**Le canton de Kpessi  
(mars 1936)**

Archives de la  
préfecture d'Atakpamé



LE CANTON DE KPESSI (Fond de carte moderne)



**TERRITOIRE DU TOGO**  
**Placé sous le mandat**  
**de la France**

**REPUBLIQUE FRANÇAISE**  
**Liberté-Egalité-Fraternité**

**CERCLE DU CENTRE**  
**Subdivision d'Atakpamé**

**RAPPORT DE LA TOURNEE EFFECTUEE PAR**  
**L'ADMINISTRATEUR-ADJOINT DE 2<sup>e</sup> CLASSE**  
**PECHOUX Laurent,**  
**CHEF DE LA SUBDIVISION D'ATAKPAME,**  
**DU 6 AU 17 MARS 1936**  
**DANS LE CANTON DE KPSSI**

MODE DE LOCOMOTION : D'Atakpamé à Gaouglé, Nyamassila, Assoumakodji, Kokoté, Yébou-Yébou, Atikpaïe : voiture personnel. De Yébou-Yébou à Igboloudja, Kamina et Dadja : à pied ou en hamac.

**Date : 6 mars**

**Nombre de km : 59 km**

**Itinéraire : Atakpamé - Nyamassila**

Départ 5 H - Arrivée à Gaouglé - 6 H 30 : Recensement du village  
 - 9 H 30 : Visite du village. Ordre est donné au chef de raser une vieille case tombée en ruine - Prise de renseignements nécessaires pour la confection des fiches de village. Entretien avec les indigènes sur les possibilités d'extension de la culture des arachides. Un essai fait en août dernier a donné exactement les semences. Les indigènes se plaignent que l'essai a été trop tardif - L'ensemencement de cette année sera effectué en temps utile - Un pianique<sup>(1)</sup> a été invité à se rendre à Kpessi pour se faire soigner.

---

(1) Malade du pian (redoutable infection de la peau, aujourd'hui disparue grâce aux antibiotiques).

10 H 30 : Départ Nyamassila - Recensement jusqu'à 18 H 30 -Des ordres sont donnés au chef d'avoir à faire nettoyer les rues du village et débrousser plus avant les alentours - Enregistré les doléances du chef et des gens qui se plaignent : 1°) de la récolte déficitaire du coton ; 2°) des bas prix pratiqués par le commerce. Ils demandent en outre un délai d'un mois pour l'impôt, ce qui est accordé, la moitié des taxes devant être versée avant la fin du mois.

**Date : 7 mars**

**Nombre de km : 5 km 500**

**Itinéraire : Nyamassila - Kokoté**

De 6 H 30 à 18 H : Recensement démographique du village et des *glétas*<sup>(1)</sup> qui en dépendent.

**Date : 8 mars**

**Nombre de km : 5 km 500**

**Itinéraire : Nyamassila - Kokoté**

De 6 H 30 à 18 H : Recensement du village - A 9 H, un envoyé du chef de canton Afocé vint prévenir qu'un meurtre a été commis dans la région d'Ogou, au-delà de la rivière Ofé, le meurtrier est arrêté et emprisonné dans une case du chef. Je me rends à Kpessi, où je requiers l'infirmier en vue d'effectuer les constatations médicales nécessaires. Là, je suis averti que le corps de la victime est apporté à l'Ofé. Avant de partir, je m'assure que la garde du meurtrier empêche toute évasion. A Yébou-Yébou, nous trouvons les porteurs du corps. Les constatations médicales sont effectuées. Des renseignements sont pris concernant les témoins et neuf individus sont convoqués le lendemain à Kpessi - Retour à Kokoté à midi - Jusqu'à 18 H : recensement.

---

(1) Hameaux, fermes isolées (en fon. En éwé : *gbléta*).

**Date : 9 mars**

**Nombre de km : 5 km**

**Itinéraire : Nyamassila, Kokoté, Kpessi,  
Dogogblé, Alomagné, Gbégué.**

Fin de recensement : 8 H 30 - Visite du village ; des ordres sont donnés quant à la propreté et au débroussement - Les renseignements nécessaires à la confection de la fiche de village sont recueillis. Le chef se plaint de la mauvaise récolte du coton et envisage des difficultés quant au paiement de l'impôt. Il renouvelle une demande déjà formulée en 1927 et 1932 concernant l'ouverture d'une école officielle - Son insistance est motivée par l'installation récente d'un catéchumène de la mission catholique, qui, dit-il, ruine l'influence de fétichisme et, partant, celle de chef.

9 H 30 : Nyamassila-Kpessi - Les témoins du meurtre convoqués de la veille sont là ; sept sont retenus et dirigés sur Atakpamé pour interrogatoire, ainsi que le prévenu, escorté de deux gardes.

10 H 30 : Retour à Nyamassila - 11 H : Recensement de Dogogblé - Visite du village - Les renseignements nécessaires à la confection de la fiche prévue sont réunis.

Le chef demande quand l'augmentation du village envisagée par l'administration doit être réalisée - L'absence de renseignements précis ne me permet pas de le fixer sur ce point. 13 H : Recensement d'Alomagné - Le village n'est plus en totalité sur l'emplacement primitif : les cases ne convenaient, paraît-il, pas du tout aux habitudes des Cabrais<sup>(1)</sup> ; elles ont été abandonnées et sont actuellement en ruines. Ordre est donné au chef de les faire raser et de débrousser l'emplacement - Les nouvelles cases ont été construites dans un espace à 2 km environ de l'ancien noyau. En général propres, elles ne motivent aucune observation spéciale. La terre paraît fertile et la production du coton, sans atteindre le niveau de l'an dernier, est estimée satisfaisante.

---

(1) Kabyè, dont l'immigration a commencé depuis les années 1920.

Le chef, malade, est parti en pays cabrais ; il reviendra en cas de guérison ; en attendant, il est remplacé par le sous-chef Kamagué, qui est autoritaire et sait se faire obéir. Des instructions sont données concernant le paiement de l'impôt.

17 H : Recensement de Gbégué - Village sale, les habitants le sont aussi. Le chef manque d'énergie et ne paraît pas prendre ses fonctions au sérieux. Ordre lui est donné de faire nettoyer les lieux et débrousser les environs immédiats. J'ai vainement cherché parmi les habitants un homme susceptible de prendre plus efficacement le commandement : tous paraissent indifférents et un changement ne pourrait bien apporter qu'une situation plus mauvaise. Les habitants, questionnés, ne m'ont cependant exposé aucune plainte ni doléance ; ils sont indifférents. Village à surveiller. 19 H 30 : Retour à Nyamassila - 20 H : Un accident d'automobile est signalé sur la route de Lomé. Rendu sur place, je relève les constatations utiles et prends des mesures pour que le *service des Transports* de Kpessi vienne surveiller les travaux. En raison de l'éloignement du point d'eau en saison sèche, le travail sera effectué en septembre ou octobre.

Les missions catholiques ont fait construire divers bâtiments : l'église, une école, en vue de l'ouverture prochaine d'un catéchuménat. Des renseignements sont pris pour la confection des fiches de village. Le chef et les habitants se plaignent de la maigre récolte de coton. Je visite les champs des environs : les pieds de coton ne dépassent pas 20 cm et la récolte en certains endroits est nulle. Il n'est pas douteux que de grosses difficultés seront rencontrées pour le paiement de l'impôt. Les habitants paraissent découragés par plusieurs mauvaises récoltes ; la terre, disent-ils, ne vaut rien pour le coton ; seule l'igname peut pousser. Il sera nécessaire d'envisager une culture complémentaire qui donne aux habitants des ressources suffisantes. Les terres sont sablonneuses et l'arachide semblerait pouvoir être cultivée. Malheureusement, les habitants ignorent cette culture et restent sceptiques sur les résultats.

Ils acceptent néanmoins que des essais soient effectués villages dans l'ensemble d'aspect propre - Des instructions sont données quant au paiement de l'impôt et un délai d'un mois est accordé pour le premier versement.

**Date : 11 mars - 6 H 30**

**Nombre de km : 28 km**

**Itinéraire : Yébou-Yébou, Igboloudja**

Départ 5 H - Au passage de l'Ofé, j'apprenais que les gens de Tchetti, *gléta* de la région d'Ogou, s'arment pour attendre le retour des Cabrais qui ont arrêté le meurtrier quelques jours auparavant - Arrêt à ce *gléta* vers 7 H - Invitation au calme est donnée aux habitants et au sous-chef. Ordre est donné de transporter sans délai les deux fusils chez le chef de canton, à Kpessi, qui les rendra si le calme persiste suffisamment. Quatre individus de la région d'Ofé, appelés par des gens du village, sont priés de retourner dans leur pays, ce qu'ils font immédiatement ; ils nous accompagneront jusqu'à Igboloudja.

Départ 8 H.

En route, je suis prévenu par un envoyé du garde de cercle qui nous a précédé que les gens d'Abalo Kakaou, Modimon et Yéyé (divers *glétas* d'Igboloudja) ont refusé de se rendre à Igboloudja pour le recensement et veulent que celui-ci soit effectué à Abalo Kakaou à 10 H. Le sous-chef, à la tête de la population (200 individus environ), s'avance au milieu d'une vive agitation et, sans préambule, déclare qu'il n'ira à aucun prix à Igboloudja. Je le tance vertement. Devant son attitude, je refuse d'entendre ses explications et lui donne l'ordre d'être à Igboloudja, avec ses gens, le lendemain à six heures. (Je m'étais auparavant renseigné près du chef Afocé du motif de cette division. Il s'agit d'une haine survenue à la suite d'un meurtre commis en 1933 sur la personne du frère du sous-chef par un habitant du village d'Igboloudja. La punition infligée, voisine de six ans de prison avait été estimée insuffisante par le sous-chef. Seule une mort dans le camp d'Igboloudja pouvait, selon lui, réparer l'affront).

Départ à 11H - Arrivée à Igboloudja à 14 H 1/2.

Le chef m'expose les raisons des différends surgis avec Abalo Kakaou et demande mes interventions pour les régler. Je me renseigne sur la coutume ; celle-ci prévoit, dans de tel cas, une réconciliation dans le

délai moyen de deux ans ; elle doit avoir lieu par devant un fétiche accepté par les deux parties. Je convoque le chef des féticheurs de Kamina pour le lendemain matin.

Entretien avec le chef du village sur la récolte de coton. Celle-ci est moyenne, sans plus ; les habitants se plaignent vivement des bas prix pratiqués : 0,30 à 0,45 F. Tous, le chef en tête, renouvellent avec insistance une demande déjà formulée en 1927 et 1932 concernant l'amélioration de la piste qui va d'Ofé à Yébou Yébou, et sa transformation en piste carrossable pour les camions. Ils s'offrent à faire eux-mêmes les travaux et demandent seulement un surveillant pour les guider. J'émet à ce moment des objections concernant le passage des rivières Ofé et Ogou. "Nous allions à Kpessi participer aux travaux du radier<sup>(1)</sup> avant que le passage actuel existe ; Ofé et Ogou sont à quelques heures à peine d'ici", fut la réponse.

Je promets alors que la question sera examinée, car des études sont nécessaires. Cette réponse est accueillie avec grande satisfaction.

Visite du village, bien placé, bien aéré, et propre. Il est entouré de grands arbres, vestiges de l'ancienne forêt qui couvrait la région. De beaux peuplements de karité sont à proximité. Je me demande les raisons pour lesquelles ils ne sont pas exploités. Le chef me fait connaître que l'Administration, par l'intermédiaire d'un agent de l'Agriculture, les avait poussés à la cueillette il y a quelques années ; de grosses quantités de beurre avaient été fabriquées, mais rien n'avait été vendu. Ils accepteraient d'en fabriquer à nouveau, mais à condition qu'un débouché leur soit assuré.

**Date : 12 mars**

**Itinéraire : Igboloudja**

**De 6 H à 18 H - Recensement.**

Les gens d'Abalo Kakaou sont là, sous-chef en tête. Ils forment un groupe distinct, d'apparence hostile.

---

(1) Digue carrossable submersible par hautes eaux (beaucoup moins chère à construire qu'un pont).

Le recensement, qui a duré jusqu'à 16 H est interrompu, et j'invite le sous-chef à exposer ses doléances en présence des vieux des différents *glétas*. Au cours de la longue palabre qui suit, je m'efforce de trouver un terrain d'entente. En alternant menaces et promesses, il est finalement convenu qu'une conciliation sera effectuée selon la coutume devant le féticheur de Kamina par les vieux des deux villages et le chef de canton Afocé : elle aura lieu à Kamina même, le surlendemain.

**Date : 13 mars**

**Itinéraire : Igboloudja**

**Fin du recensement à 16 H.**

Visite de différents points d'eau aux alentours ; eau ferrugineuse, en général sale et boueuse. Visite de champs aux environs du *gléta* d'Adja-Kiti - Terre d'apparence fertile, très propre à la culture du coton - Entretien concernant les possibilités de culture de l'arachide, les gens en cultivent déjà pour leurs besoins personnels et sont tous disposés à intensifier la production. Celle-ci est toutefois liée à la question de la route.

**Date : 14 mars - 5 H**

**Nombre de km : 10 km + 5 km**

**Itinéraire : Igboloudja - Kamina**

Départ d'Igboloudja 5 H - En cours de route, nous passons auprès de deux pitons rocheux d'environ 200m dominant la région <sup>(1)</sup>. Les terres paraissent riches et fertiles. Arrivée à Kamina vers 7 H - Recensement des villages de Dadja et Kamina jusqu'à 16H1/2.

Ensuite, visite du village et des points d'eau voisins - Des instructions sont donnés au chef concernant l'hygiène et la tenue du village, qui visiblement n'a été nettoyé qu'en raison de ma venue. La présence de nombreuses mouches atteste en effet que les ordures ne sont pas régulièrement incinérées.

Pendant le recensement, a eu lieu la conciliation entre les gens d'Abalo Kakaou et Igboloudja ; le chef de canton Afocé, suivi des assistants, vient à 18 H me l'annoncer.

(1) Inselbergs longeant la frontière du Bénin.

Le chef d'Igboloudja m'accompagnera donc au retour jusqu'à Abalo Kakaou, où il n'a pu mettre les pieds depuis 3 ans. Une palabre réglant définitivement la division y sera tenue.

**Date : 15 mars**

**Nombre de km : 32 km + 24 km**

**Itinéraire : Kamina - Dadja - Yébou-Yébou**

Départ Kamina 5 H - Arrivée Dadja 6 H - Visite du village, propre, mais les cases sont entassées et les ruelles tortueuses. Petite agglomération qui pourrait dépendre de Kamina mais constituée néanmoins un village autonome en raison de la différence d'origine des populations : les gens de Kamina viennent de Lodji, ceux de Dadja viendraient plutôt de la région de Tchetti-Savalou. Départ de Dadja 7 H.

Arrivée à Abalo Kakaou 9 H 1/2. Une palabre est tenue concernant la conciliation intervenus la veille. Les anciens du village promettent de cesser toutes manifestations hostiles et affirment leur obéissance au chef d'Igboloudja.

10 H 1/2 : départ d'Abalo Kakaou - 12 H : arrêt au *gléta* de Tchetti, dans la région d'Ogou, où a été commis le meurtre récent. Le calme règne ; j'apprends cependant qu'un individu d'Agbodéloa est venu exciter les gens du pays contre les Kotocoli. Une vive semonce lui est adressée à mon passage à Agodeka.

Aux passages de l'Ogou et de l'Ofé, j'examine les possibilités de construction d'un radier en vue de l'aménagement en piste carrossable du sentier Ofé-Igboloudja.

**Date : 18 mars**

**Nombre de km : 50 km + environ 44 km**

**Itinéraire : Agodéka, Tchekelé, Moréta, Foudjaïe, Tchekita, Atikpaïe, Kpessi.**

Arrivée Yébou-Yébou 15 H



16 H : visite du village d'Agodéka - Réunion des renseignements nécessaires pour la confection de la fiche de village.

Départ 5 H 30 - Les renseignements nécessaires pour la rédaction des fiches des villages de Tchékélé, Moréta, Foudjaïe, Tchekita, Atikpaïe et Kpessi sont réunis. Les chefs, prévenus, sous attendent au passage. A chaque arrêt, des instructions concernant le recouvrement des impôts, la propreté et l'hygiène du village, sont données.

A Moréta<sup>(1)</sup>, c'est jour de marché. Je note environ 2 tonnes de fibres. Le coton est convenablement entassé sur des bâches, à l'abri des souillures. La qualité semble marchande et le prix est de 0,70 F. J'enregistre la plainte d'un acheteur de produits relative à la mauvaise foi d'un de ses collègues qui, me dit-il, ne vend pas au prix fixé - J'essaie, sans succès d'ailleurs, d'avoir de plus amples précisions concernant ce prix fixé, mais il est pour moi hors de doute qu'un prix d'entente existe entre les acheteurs ; je m'étendrai plus longuement sur ce point dans les considérations générales du présent rapport.

15 H : Arrivée à Kpessi - 15 H 30-18 H : Règlement de palabres divers.

**Date : 17 mars**

**Nombre de km : 72 km**

**Itinéraire : Kpessi - Atakpamé**

Retour à Atakpamé.

### CONSIDERATIONS GENERALES

L'objet principal de la présente tournée était de compléter les recensements effectués par M. l'Administrateur-adjoint Vuillet au cours du mois d'août 1935. En raison de la crue importante des rivières Ofé et Ogou, les villages de la région est : Kamina, Dadja, Igboloudja, n'avaient pu être recensés. D'autre part, le dénombrement de Kokoté datait de 1929, celui des villages cabrais situés sur la route Nyamassila-Blitta de 1932 et

(1) Futur chef-lieu de l'opération d'immigration "Est-Mono".

1933. La mise à jour nécessaire devait également me permettre de prendre contact avec les chefs, de réunir les éléments requis pour la confection des fiches de villages, et enfin de procéder à un examen sommaire des situations politique, démographique, économique et sanitaire.

### 1) Situation politique

- Chef de Canton : AFOCE - 70 ans environ, d'esprit assez ouvert, dévoué et discipliné, membre du Conseil des notables, en fonctions depuis 1922.

- Sous-chefs de canton :

a) pour la partie ouest : Kobana, chef de Kokoté - 60 ans environ, paraît soumis, semble être obéi et de bonne mentalité.

b) pour la partie est : Kossi, chef de Tchekelé - 50 ans environ, originaire d'Atakpamé, énergique, obéi dans son village.

Malgré son grand âge, le chef de canton Afocé a tenu tout particulièrement à nous accompagner durant la totalité de la tournée. J'ai noté cette insistance à se montrer au côté d'un représentant de l'autorité administrative, car, si je m'en réfère aux rapports antérieurs concernant la situation politique du canton, il semblerait qu'Afocé s'est rendu compte de la régression de son autorité dans la région. Cette idée m'a été confirmée par l'intéressé lui-même, qui attribue ce recul d'influence à l'installation des missions et à leur propagande antifétichiste. Le fait (qui, indubitablement, est exact en lui-même) ne doit toutefois pas être considéré comme cause unique. La situation du chef Afocé en matière de commandement indigène est délicate et difficile en raison du manque absolu d'homogénéité du groupement cantonal. On peut noter parmi les principales races : des Ashanti (région de Kpessi-Agodeka), des Dahoméens (originaires de Tchetti, de Lodji ou Savalou), des Cabrais ou Losso ; des Adélé (région de Diguina) et même des individus venus du Nord du Nigéria, tels que les gens de Tchekelé. Les habitants de Kokoté et de Nyamassila viendraient de Ho, après passage à Nuatja. Chaque race a conservé au plus haut point l'esprit de clan malgré le voisinage ; aucune fusion ne s'est produite, et les coutumes et croyances sont demeurées intactes.

Il est donc quasi impossible, avec une telle absence de cohésion, d'obtenir une soumission intégrale des composants aux ordres d'un chef unique. Il fallait, en tout cas, que ce dernier fût de bonne composition ; aussi, je ne serais pas éloigné de croire que le caractère placide, parfois même débonnaire, souvent reproché à Afocé a été, dans le passé l'élément de coordination, anti-friction si l'on peut dire, nécessaire à une vie calme et tranquille dans la région.

L'étendue du territoire apporte une difficulté complémentaire ; l'administration locale avait tenté d'y remédier en 1929 en nommant deux sous-chefs de canton : Kobana, chef de Kokoté, et Kossi, chef de Tchekelé.

Le choix des individus était bon : Kobana, énergique, assez autoritaire, Kossi, plus évolué et compréhensif. Il était toutefois nécessaire pour réussir que les intéressés eux-mêmes prennent exactement conscience de leur rôle, payent de leur personne et, en même temps, restent soumis au chef de canton. Or quel a été le résultat ? Kossi a considéré sa nomination comme charge nouvelle trop pesante pour lui, et n'a pas cherché à s'imposer. Il a été rebuté par la diversité des races et par les obstacles rencontrés, et il aurait demandé en 1932 à en être libéré. Kobana, de son côté, a immédiatement cherché à éluder la tutelle d'Afocé, et lui aurait même créé, vers 1932, des difficultés quant aux règlements des palabres. L'intervention du *[commandant du]* Cercle a remis bon ordre à cela, mais Kobana est resté dans son village et n'en est plus sorti.

L'aide apportée a été donc quasi-nulle, et tout le poids de l'administration a été, en fait, supporté par Afocé.

Il est donc normal que, dans de telles conditions, une reprise en main soit nécessaire. Pour qu'elle soit efficacement conduite, il serait utile :

- 1) - d'effectuer des tournées beaucoup plus fréquentes dans ces régions.
- 2) - d'assurer au chef de canton une aide encore plus efficace que par le passé, en sanctionnant sévèrement toutes velléités d'indépendance.

3) - partout où la verve des missions a détruit l'autorité fétichiste des chefs, s'efforcer de la restaurer sur des bases purement administratives.

Je ne proposerai pas actuellement la suppression officielle des deux sous-chefs de canton, bien que l'efficacité de leur action soit nulle, et que l'échelon supplémentaire qu'ils constituent dans la hiérarchie des chefs n'ait pas été compris d'eux mêmes et des populations ; car j'estime préférable d'opérer par voie d'extinction.

Lorsque la succession d'Afocé se posera, Kobana devant être le successeur probable, il sera alors possible, sans aucun inconvénient politique, de supprimer le sous-chef subsistant.

Le commandement des villages varie suivant la personnalité du chef ; il est en général acceptable. Kamina et Gbégué seulement se signalent par une carence à peu près complète. Dans le premier cas, le chef, gâteux et vieux, n'est qu'un instrument aux mains du féticheur Oga, la besogne administrative étant accomplie par deux sous-chefs assez actifs.

2) - Gbégué, village d'émigration, demandera, par contre, à être surveillé ; le chef est mou et donne une impression de laisser-aller fâcheuse.

J'ai mentionné au cours des notes journalières le règlement du différend survenu entre Kinko, sous-chef d'Abalo Kakaou, et le chef d'Igboloudja, je n'y reviendrai pas, car, suivant des nouvelles récentes que j'ai pu obtenir depuis mon retour de tournée, l'accord paraît définitivement établi.

J'ajoute que dans chaque village, j'ai profité de la présence d'Afocé pour lui déférer les demandes de conciliations qui m'étaient soumises directement, et pour rappeler à tous, chefs et administrés, que je n'hésiterai pas à sévir contre toute velléité d'insoumission ou d'indépendance à son égard.

## 2) Démographie - recensements

Peu de mouvements exceptionnels de population ; seul l'exode d'un petit *gléta* d'une vingtaine de personnes dépendent de Kokoté, et installé à nouveau près de Yéloum est à relever. Le motif est uniquement dû à la recherche d'un terrain de culture plus propice et d'un point d'eau plus proche. Egalemeut une diminution notable au zongo de Nyamassila, dû au hasard des pérégrinations des Haoussa.

Le recensement de la région d'Igboloudja, Kamina et Ofé montre que l'échange des femmes s'effectue surtout avec la région limitrophe du Dahomey voisine de Doumé.

Il n'y a dans ces constatations que des mouvements normaux et les causes essentielles d'augmentation de population résident dans un excédent naturel des naissances sur les décès.

*[Les tableaux de chiffres qui accompagnaient le document sont perdus]*

---



*Quatrième partie*

**Dialogue du général Jacques MASSU  
avec Alain-Gilles MINELLA**

**LE TOGO :  
RENCONTRE AVEC L'AFRIQUE  
(1935 - 36)**

Extrait de :

**“Le soldat méconnu, entretiens avec le général Massu”,  
Editions Mame, collection “Trajectoires”, Paris, 1993, 268 p.  
(ici pp. 51-69)**



28 - 1935 : Le lieutenant Massu sur un chantier routier.



29 - 1979 : Le général d'armée Massu chez les Konkomba.



[. . .]

Alain-Gilles Minella - *Vous aviez choisi l'armée coloniale un peu au hasard, à l'intuition ; au bout de deux ans de service dans cette armée, vous êtes sûr de votre choix ? Qu'est-ce qui vous a séduit ?*

Général Massu - Le Maroc m'avait emballé, et les guerriers marocains m'avaient tout à fait attiré, en particulier les goumiers<sup>(1)</sup>. A la fin de mon séjour, en 1933, j'ai fait une demande pour passer dans les "goums", de manière à prolonger ce séjour.

Sur le coup, je n'étais pas content du refus que j'ai essuyé, mais, finalement, cela a été un excellent coup de la Providence. C'est ce qui m'a permis de me trouver au Tchad en 1940<sup>(2)</sup> et, auparavant, de découvrir l'Afrique Noire pendant mon séjour au Togo.

- *Y avait-il des gradés indigènes dans la "coloniale" ?*

G.M. - Oui, il y avait des officiers ! Peut-être pas autant qu'il en aurait fallu, mais il y en avait ! Cela dit, ils ne devaient pas dépasser le grade de commandant. Ils n'étaient pas à égalité avec les métropolitains. C'est venu progressivement, après la guerre 1939-45 : il fallait le temps de les former.

- *Après un bref séjour en métropole, vous êtes nommé au Togo. Les Français y étaient-ils implantés depuis longtemps ?*

G.M. - Une quinzaine d'années : depuis la fin de la guerre de 1914-18. C'était au départ une colonie allemande, qui est passée en 1919 sous mandat français contrôlé par la Société des Nations.

- *Quel est le climat entre Français et indigènes quand vous arrivez dans le pays ?*

(1) Cavalerie marocaine (avec des officiers français).

(2) Pour participer aux campagnes du général Leclerc en Lybie, puis en Afrique du Nord.

G.M. - Excellent !... J'ai des souvenirs de réunions où les indigènes étaient à égalité avec les Français. A Lomé, la capitale, il y avait une grosse bourgeoisie locale, assez riche, et ayant une existence analogue à celle des Européens.

- *C'était déjà vrai du temps des Allemands ?*

G.M. - Je crois, oui ! Ils avaient mené une campagne de pacification très dure, meurtrière, dans le Nord, mais ensuite, ils avaient fait preuve d'un libéralisme qui avait permis au pays de se développer. Les Allemands avaient créé un tas de choses : des cocoteraies sur la côte en zone littorale, des plantations de coton, de cacao, de palmiers, de tecks ; ils avaient aussi construit trois voies ferrées, un wharf...

- *Quelle forme avait la société indigène ?... Est-ce que l'on retrouvait des similitudes avec la société européenne ?... Par exemple, la femme avait-elle un rôle important ?*

G.M. - La femme togolaise, à Lomé, était déjà très émancipée, surtout par rapport à la femme de l'intérieur. Il ne faut pas oublier que l'Afrique est un continent immense et très varié. On y trouve des mondes totalement différents. Entre un pays où l'on mange normalement, où il y a de l'eau et où le climat est supportable, comme le Togo, et les pays désertiques, c'est le jour et la nuit ! Au Togo, la vie était facile par rapport à ce que j'avais connu au Maroc : c'était presque une vie à l'européenne. D'un pays à l'autre, la condition de la femme changeait beaucoup.

A Lomé, pas très loin du camp de la milice où j'habitais<sup>(1)</sup>, il y avait un marché très animé. De nombreux commerçants ambulants y déployaient leurs éventaires. Ces commerçants étaient essentiellement des femmes, qui vendaient un peu de tout.

- *Le commerce était une affaire de femmes ?*

G.M. - Oui !... Surtout dans le sud. Il y avait deux ethnies, les Ewé et les Mina, qui étaient très évoluées. La femme y jouait un rôle très important. Elles étaient généralement assez "arrondies", généreuses, et

(1) A l'emplacement de l'actuelle place de l'Indépendance. Le marché évoqué est "assivimé", le petit-marché (devant la SGGG), supprimé en 1967.

toujours parées de pagnes multicolores. Les marchés étaient très colorés, chatoyants. La population était assez nombreuse à Lomé. Lorsque j'y étais, en 1935, il y avait 15 000 habitants. Maintenant, le chiffre est multiplié par vingt <sup>(1)</sup>.

Quand j'y suis retourné, en 1979, la ville avait évidemment beaucoup changé. Un port, notamment, a été construit.

Jadis, lorsqu'on arrivait à Lomé par la mer, le bateau ne pouvait pas s'approcher du rivage. On descendait dans un panier au moyen d'un treuil qui vous déposait -souvent assez brutalement- dans une chaloupe. La chaloupe vous amenait jusqu'au wharf, un autre treuil vous montait dessus, et on gagnait la terre ferme à pied... C'était folklorique !

*- Comment s'est passée votre installation ?*

G.M. - Cela s'est tout de suite très bien passé. Une case m'était réservée dans le camp de la compagnie de milice, à côté de mes nouveaux subordonnés. Mon nouveau capitaine<sup>(2)</sup> avait servi au Maroc un peu avant moi. Il était très affable. Il habitait une villa confortable, où il vivait en popote avec le directeur des Douanes, un Breton, et un avocat, Maître Viale, qui était le seul avocat de tout le Togo <sup>(3)</sup>. C'étaient de joyeux garçons tous les trois. La villa était située dans ce que l'on appelait la ville administrative, dans la partie occidentale de Lomé.

*- Le quartier blanc ?*

G.M. - Il n'y avait pas de quartier blanc, ni de quartier noir. Il n'y avait aucune ségrégation... absolument aucune ! Européens, indigènes, tout le monde était mélangé. Il existait un unique cercle -un grand bâtiment, pas loin de la mer-, où tout le monde se retrouvait, Blancs et Noirs.

Nous étions reçus chez les Togolais. On se retrouvait également à l'église. L'église catholique était très florissante, dirigée par un homme de caractère : Mgr Cessou, un Breton. Pendant les offices, toute l'église

(1) Lomé a atteint les 300 000 habitants vers 1977.

(2) Le capitaine de Roux (voir 2ème partie).

(3) Non : il y avait aussi Me Vittini (qui est resté moins longtemps au Togo).

était remplie d'Africains des deux sexes, qui chantaient et rythmaient les chants avec leur corps. De derrière, on voyait une houle d'épaules qui s'agitait de façon uniforme. C'était très beau!

Le dimanche soir, on allait danser avec les Togolaises. Il y avait deux boîtes de nuit, disposant chacune d'un orchestre excellent, composé de Noirs. Les femmes étaient superbes, habillées en costume local, avec de grands pagnes... Magnifiques!

*- Aviez-vous l'impression que les indigènes étaient très occidentalisés, ou qu'ils avaient réussi à faire une synthèse entre leurs coutumes et ce que leur apportaient les Français ?*

G.M. - Ils vivaient à côté de nous, mais restaient très africains. En quelque sorte, c'était une Afrique décontractée. Mon impression était que l'administration française était compréhensive et généreuse. L'encadrement était fait d'administrateurs des colonies, mais il y avait, à côté, des chefs coutumiers qui, déjà sous l'administration allemande, jouissaient d'une certaine autonomie, et qui étaient devenus des auxiliaires de l'administration. D'après ce que j'ai pu voir, il n'y avait pas de heurts entre l'encadrement français et ces chefs coutumiers.

*- Selon vous, une "colonisation" bien comprise ?*

G.M. - Oui, je crois... J'ai eu une excellente impression. C'était mon premier contact avec l'Afrique Noire, et je trouvais que cela tournait tout à fait rond ! L'administrateur supérieur, M. Geismar<sup>(1)</sup>, était un homme de très grande qualité. Les administrateurs n'étaient pas tous du même niveau, mais c'est comme partout : il y a avait des cracks et des moins bons.

Les missions catholiques s'étaient beaucoup développées. Le Vatican avait eu l'intelligence de remplacer les missionnaires allemands par des Alsaciens, ce qui avait facilité la transition.

---

(1) Placé sous les ordres du gouverneur du Dahomey.

- *Quel était le rôle des missions catholiques ?*

G.M. - Le Togo était le domaine des Missions africaines de Lyon. Il n'y avait pas que des missions catholiques : il y avait aussi des missions protestantes. Leur travail n'était pas le même. Personnellement, au Togo, je n'ai pas connu de mission protestante ; j'en ai vu travailler plus tard, au Niger.

Les missions protestantes étaient très élitistes. Elles s'attachaient à sortir de la population quelques individus, peu nombreux -quelquefois moins de dix- et à les former de manière à avoir ensuite de bons ferments à mettre dans certaines couches de la population.

- *Elles formaient des cadres ...*

G.M. - C'est cela !... Tandis que les missions catholiques s'intéressaient à l'ensemble des enfants, quel que soit l'endroit où elles étaient implantées, que ce soit une petite ville comme Bassari ou un village dans la brousse. Les missionnaires s'adressaient aux enfants, leur parlaient d'autre chose que de la vie courante : de l'existence de Dieu, d'un autre monde ; ils leur expliquaient qu'il n'y avait pas que les esprits ou les fétiches... Ils leur faisaient des cours de religion adaptés à leurs connaissances et à leur mentalité.

Après mon séjour à Lomé, j'ai été envoyé dans le nord du Togo, en pays konkomba. Là, j'ai bien connu un missionnaire hollandais, le Père Kennis, un homme dynamique et souriant, avec qui je suis devenu très ami. Il m'a beaucoup aidé à m'implanter, car il avait beaucoup étudié la langue et la sociologie du pays. Grâce aux documents qu'il avait réunis, j'ai pu m'imprégner plus vite de l'esprit et de la nature des Konkomba.

J'ai pu constater que le père Kennis, dans sa mission, recevait beaucoup d'enfants, et que cela marchait bien. Il les faisait chanter, il leur apprenait le catéchisme, avec beaucoup de bonhomie et, en même temps, il maintenait une certaine discipline. Par exemple, il s'attachait à ce que les enfants soient toujours bien habillés. Son action me paraissait tout à fait bénéfique.

J'ai assisté également aux débuts de l'expansion musulmane dans ce pays. Elle s'est faite par le truchement de gens qui descendaient du nord, des gars à moitié blancs et à moitié noirs, qui traînaient par la bride un cheval étique, gris de poussière. Ils ne pouvaient plus monter dessus, tellement le cheval était fatigué. Ils s'arrêtaient dans les *dédauré*<sup>(1)</sup>, les centres de culte musulman, pour palabrer et parler de l'islam. Durant mon séjour, par exemple, l'interprète de Bassari, un gars du pays parlant très bien français, qui avait commencé par être catholique, avait viré à l'islam<sup>(2)</sup>. Cela dit, pendant que j'étais là-bas, il n'y avait pas d'opposition virulente entre l'islam et les chrétiens. Plus tard non plus, en Algérie, je n'ai pas constaté d'hostilité entre l'Eglise catholique et les musulmans.

*- Vous aviez l'impression que les religieux et les autorités politiques et administratives s'entendaient bien?... Qu'il y avait "complicité" entre les deux ?*

G.M. - C'était une question de personnes, principalement. Il y avait une juxtaposition honnête entre l'administrateur et le père. Si l'administrateur était catholique, cela pouvait être beaucoup plus chaleureux. Comme j'étais catholique, j'avais tendance à aider les missionnaires mais, par exemple, l'administrateur qui était en poste en même temps que moi, un Martiniquais, n'était pas chrétien... Les rapports étaient variables selon les individus, mais le terme de "complicité" ne me paraît pas adéquat, plutôt "voisinage" ou "cohabitation".

*- Il n'y avait pas de politique concertée ?*

G.M. - Non ! Pas du tout ! De même qu'il n'y avait pas non plus d'hostilité de la République envers les missions. L'évêque du Togo avait fondé une école professionnelle à Lomé<sup>(3)</sup>, d'où sortaient d'excellents artisans, travaillant le bois et l'ivoire de façon remarquable. Les pères formaient des artisans africains et le gouvernement leur versait sans doute des subsides à cet effet.

---

(1) Quartier des commerçants musulmans itinérants en pays kotokoli (équivalent aux "zongo" haoussa).

(2) Voir l'histoire de Faré Djato dans les souvenirs de Claude Lestrade, pp. 144-145.

(3) L'Ecole professionnelle catholique remonte en fait à l'époque allemande.

Est-ce que l'administration n'aurait pas pu employer l'Eglise un peu plus... ? Peut-être que oui ! On aurait pu aider davantage les missions. Cela dit, on a laissé faire. L'Eglise était en quelque sorte un Etat dans l'Etat. Eglise et administration cohabitaient toutes les deux ; elles ne se contrariaient pas.

- *En 1935, vous êtes envoyé dans le nord du pays mener une "campagne de pacification". Pour quelles raisons ?*

G.M. - L'administrateur de Bassari, un Martiniquais<sup>(1)</sup>, avait été victime d'une *achouma*, c'est-à-dire une perte totale de prestige auprès des Konkomba, une ethnie qui dépendait de son administration.

Quelques temps plus tôt, un assassinat avait été commis dans un village. L'administrateur s'est rendu dans le village pour se faire livrer le meurtrier. Là, il a eu affaire à une bande de guerriers, qui se sont mis à faire une danse de guerre autour de lui de façon très menaçante. L'administrateur était un homme très gentil, très doux de tempérament. Il n'a pas su s'imposer en face de gens qui - c'est le moins qu'on puisse dire - n'avaient pas une attitude d'administrés par rapport à leur administrateur. Il avait emmené sa femme indigène avec lui, et n'était escorté que par deux ou trois gardes de cercle, dont les mousquetons n'étaient pas très dissuasifs aux yeux des Konkomba. Il a été obligé de réaliser, sous la menace, une retraite assez peu glorieuse, de l'extrémité occidentale du pays konkomba, où se situait le village, jusqu'à Bassari.

Il s'est rendu compte qu'il avait perdu la face et qu'il fallait qu'il la récupère. Il a rendu compte de l'événement, l'affaire est remontée jusqu'à Lomé et l'administrateur supérieur a décidé une tournée de désarmement, que mon capitaine m'a confiée.

- *Pourquoi vous ?*

G.M. - Parce que j'étais le seul lieutenant dans le pays, de même que mon capitaine était seul également. Nous étions deux officiers pour tout le territoire. Ce qui est étonnant, c'est que lorsque je suis retourné au Togo en 1979, il y avait dix fois plus d'officiers français : il est paradoxal de

---

(1) Jude Roche. Cf ci-dessus pp. 105-108.

constater que, en période d'indépendance, les cadres militaires français sont plus nombreux que lorsque j'y étais, en 1935, en période de "colonisation". Il faut dire qu'il y a maintenant une aviation, une marine, des parachutistes, etc., qui sont encadrés par des Français.

- *Vers quelle date arrivez-vous chez les Konkomba ?*

G.M. - J'ai quitté Lomé le 17 avril 1935. J'étais chargé exactement d'effectuer une tournée de police en pays konkomba et mon ordre de mission précisait que le but de cette tournée "*dont le caractère doit demeurer tout à fait pacifique, sera de montrer notre force aux Konkomba, dont l'humeur indépendante et guerrière se traduit, malgré notre présence fréquente parmi eux, par des rixes meurtrières entre les habitants des villages, de désarmer les guerriers et de détruire leurs flèches ainsi que les arbres à poison plantés aux environs des agglomérations, de faciliter, le cas échéant, au commandant de cercle et au chef de subdivision, l'arrestation des auteurs des crimes qui ont été commis récemment dans la région*".

Je me suis donc mis en route avec les deux camions des forces de police du Togo.

- *Les forces de police n'avaient que deux camions ?*

G.M. - Oui ! Nous n'étions pas riches ...

- *Vous étiez nombreux ?*

G.M. - J'avais avec moi 39 miliciens et un sous-officier européen. Le premier jour, nous sommes arrivés dans la soirée à Sokodé, à 325 kilomètres de Lomé. C'est vous dire qu'on circulait quand même assez facilement. Le lendemain, nous avons gagné Nawaré, le plus important chef-lieu de canton konkomba, qui était le point de départ de la tournée.

La tournée a duré du 19 avril au 14 mai. J'ai parcouru le pays en me faisant livrer les flèches. Quand on ne voulait pas me les donner, je fouillais le village et je détruisais les strophantus, les fameux arbres à poison. Il y en avait à proximité de la plupart des villages.



Finalement, la tournée est arrivée à un assez bon résultat, puisque j'ai ramassé 300 000 flèches, qui ont été brûlées. Les pointes et tous les accessoires de guerre (couteaux, doigtiers, etc), ont fait un total de deux tonnes et demi de fer, qui ont été fondues à Sokodé.

Il n'y a pas eu de grosses difficultés ; quelques réactions, mais pas réellement violentes. Je n'ai jamais essuyé de tirs de flèches. Quelquefois, des villages avaient été abandonnés par les habitants ; j'y trouvais, bien en évidence au centre du village, des cibles en bois teintées de sang dans lesquelles des flèches étaient plantées. C'était une manière de me faire savoir ce qui risquait de m'arriver. Cela n'a jamais été plus loin. Une nuit également, j'ai eu droit aux tam-tams de guerre, mais cela ne m'a pas vraiment inquiété. J'étais bien armé, et ils le savaient.

Une fois, j'ai fait une démonstration avec mon fusil mitrailleur sur une calebasse que j'avais posée à 200 mètres. J'ai fichu la calebasse en l'air avec le FM, et je leur ai dit: "Vous voyez, ça fait du bruit ..., et, en plus, ça fait mal !" Un autre fois j'ai abattu une antilope, mais c'était surtout pour donner de la viande au détachement. Ce sont les deux seules fois où je me suis servi d'une arme.

J'ai été amené, à l'issue de cette tournée et de la décision de Geismar de me maintenir une année dans le pays konkomba, à réparer le réseau de pistes et à en faire de nouvelles : il fallait pouvoir circuler dans la brousse.

*- Un peu le même travail que vous aviez déjà effectué au Maroc ?*

G.M. - Oui !... Mais là, ce n'était pas dans le caillou. Nous n'avions pas besoin d'explosifs. L'outil essentiel était la *daba* : une pelle indigène très inclinée sur le manche de manière à ne pas creuser trop profondément, pour ne pas faire remonter la latérite, qui n'est pas loin sous la couche de terre. Il ne fallait pas détériorer la bonne terre arable.

*- Toujours une activité de pionnier !*

G.M. - Oui, mais c'est ce qu'avaient toujours fait mes anciens. Pour arriver à tenir un pays, il faut des moyens de communication. Il faut

implanter des postes et les relier par des routes. Il n'y a pas d'autre formule : il faut quadriller ! C'est indispensable à toute pacification.

- *En somme, vous avez réalisé une "bonne pacification" du pays, sans faire tirer un seul coup de feu ?*

G.M. - Oui !... Pour moi c'était une vraie réussite.

- *Et le pays vous a plu ?...*

G.M. - Ah complètement ! J'ai tout de suite exprimé à M. Geismar mon souhait d'y rester un peu. Je trouvais passionnant le métier que j'y faisais. Je me disais : "Tu as une chance fantastique : tu es tout seul en plein coeur de la brousse africaine, tu n'as pas de patron... Qu'est-ce que tu peux rêver de mieux ? Puisque tu as choisi la coloniale, c'est une expérience magnifique pour toi, il faut en profiter au maximum!" Et je trouvais les gens intéressants et sympathiques ; c'étaient de braves types, pas méchants. Ils se battaient un peu entre eux de temps en temps, mais ce n'était pas tragique.

- *Ils étaient très différents des indigènes de Lomé ?*

G.M. - Ce n'était pas du tout la même population. D'abord, ils vivaient à peu près nus. Les femmes portaient des pagens de coton blanc, tissés par les Mossi, qui étaient les tisserands des villages ; et les hommes avaient seulement un cache-sexe.

Le pays des Konkomba était un plateau très bien irrigué. Il y avait trois rivières, plus tout un tas de petits affluents. Comme les hommes trouvaient de l'eau très facilement, l'habitat était très dispersé. Les villages étaient divisés en quartiers. Chaque quartier regroupait plusieurs familles d'un même clan. Les familles vivaient dans des *soukala*, c'est-à-dire des petits fortins composés de cases individuelles en rond et réunies par un petit mur.

Les Konkomba étaient ceux qui avaient posé le plus de difficultés aux Allemands au moment de la conquête du Togo. Ils étaient très courageux, mais ils ne savaient pas se battre. Ils ne reculaient jamais,

même devant les mitrailleuses allemandes, ce qui avait été la cause de carnages énormes. Ils aimaient bien parader et avaient le goût des armes, des flèches ou des haches. Ils les utilisaient lors d'explications qui avaient lieu au moment de fêtes. Curieusement, c'étaient les funérailles qui provoquaient les fêtes les plus importantes.

Pour ces cérémonies, ils tuaient le boeuf, fabriquaient la bière de mil, ils buvaient, mangeaient, dansaient, et au bout de trois ou quatre jours, ceux qui avaient une rivalité à assouvir étaient en bonne forme pour s'expliquer. Ce n'était pas la guerre, mais c'était tout comme ! Ils se rangeaient par clans opposés, à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, les hommes au coude à coude, les arcs à la verticale, les flèches dans les cordes..., et ils s'envoyaient une bordée de flèches. Comme les pointes étaient empoisonnées, cela faisait des dégâts.

*- Ce n'est pas vraiment pacifique, comme coutume !*

G.M. - Non ! Encore que ces bagarres étaient vraiment la seule chose que l'on pouvait leur reprocher. En dehors de cela, ils avaient des moeurs assez classiques. Ils étaient avant tout des paysans, des cultivateurs. Ils produisaient de l'igname, du mil, du coton parce qu'on les y obligeait. Ils nettoyaient les tecks plantés par l'administration le long des routes, et ils payaient un impôt. C'est ce que j'aimais le moins parce que, pendant ma tournée, l'administrateur qui m'accompagnait s'occupait de la collecte des impôts...

Ils avaient un sens de la famille très classique. Les enfants étaient superbes. Les femmes étaient malheureusement défigurées pour être moins attrayantes aux yeux des étrangers. Elles avaient le crâne rasé, un morceau de verroterie dans la lèvre inférieure, mais elles étaient très sympathiques et souriantes. J'ai eu rapidement de bons contacts. Elles étaient contentes que je parle quelques mots de konkomba avec elles, au fur et à mesure que j'apprenais la langue.

*- De quelle façon étiez-vous logé ?*

G.M. - Pendant la tournée, je n'avais pas de tente ; je dormais à la belle étoile. Quand il pleuvait, ce qui arrive fréquemment dans ce pays,

je m'installais à l'entrée d'une *soukala*, dans une case qui servait à abriter le bétail. Je déplaçais mon lit picot et je demandais que l'on me barricade l'entrée avec des branches d'arbres. Mais très souvent, pendant la nuit j'étais réveillé par les bovins, qui n'étaient pas contents d'être dehors et qui enlevaient, avec leur museau, les branches en question. Ils entraînaient, farfouillaient ma moustiquaire et me livraient à l'assaut des moustiques. Cela étant, tout se passait dans une très bonne ambiance. A la fin de la tournée, j'avais une case en torchis, couverte de chaume, à Nawaré, chef-lieu du canton le plus important.

- *Finalement, le Togo fut une période heureuse ?*

G.M. - Pour moi ?... Oui, j'ai été très heureux... Mais j'ai été heureux partout, vous savez !...

- *... heureuse dans le sens où ce n'est pas une période mouvementée...*

G.M. - Ce n'est pas une période de guerre du tout ! Je ne risquais absolument rien... Mais on peut être heureux même en période mouvementée. "Heureux", cela recouvre beaucoup de choses!

- *Disons que c'était une période calme.*

G.M. - C'est cela !... Un séjour extrêmement calme et qui en même temps, du fait de cette tournée, m'a donné la chance de pouvoir m'introduire dans la paysannerie africaine... de voir vraiment comment cela se passait chez eux. C'était très intéressant !

- *Entre le Maroc et le Togo, vous aviez eu deux expériences complètement différentes !*

G.M. - Complètement différentes... J'ai beaucoup aimé le Togo !... C'est un beau pays. Tous les trois mois, je descendais à Lomé. Mon capitaine trouvait étonnant que je me plaise dans cette ambiance sauvage, lui qui était plus mondain que moi. En quinze mois, je crois qu'il

n'est jamais venu me voir. Il avait confiance en moi, il savait que je faisais ce qu'il fallait.

J'avais constitué un peloton de cavaliers, qui m'a rendu grand service... Je me suis remis moi-même à cheval, d'ailleurs avec plaisir. Evidemment j'avais mis sur les chevaux des gens qui savaient monter à cheval, des Mossi, une race du nord. Pour les gens du sud, qui ignoraient les chevaux, je les ai aidés à constituer un peloton cycliste en faisant monter des bicyclettes de Lomé, si bien que ceux-là pouvaient également faire des liaisons sur les petites pistes. Entre deux pistes d'automobiles, fabriquées par nos soins, il y avait des sentiers où l'on pouvait plus facilement circuler en vélo, comme on fait aujourd'hui avec les '*mountain-bikes*'<sup>(1)</sup>. Et les bicyclettes qu'on faisait à l'époque étaient du modèle costaud !...

J'ai eu jusqu'à neuf chantiers, où j'avais placé des miliciens -deux ou trois par chantier- qui vivaient sur place tant que le travail n'était pas terminé. Moi, je rayonnais, j'allais d'un chantier à l'autre. Je suis arrivé à quadriller le pays sans histoires. Une seule fois, un de mes miliciens, dans des circonstances que je n'ai jamais complètement éclaircies, a reçu une flèche au front. C'était un Mossi. Je suis arrivé à temps et j'ai pu le sauver. J'ai nettoyé la plaie avec ce que j'avais... Des sulfamides, je crois !

- *On pouvait venir à bout du poison qu'ils utilisaient avec des médicaments ?*

G.M. - Je pense que oui !... C'est le seul exemple que j'ai eu, et j'ai sorti mon gars d'affaire !

- *C'est une période dont le souvenir vous est agréable ...*

G.M. - Il n'y a pas de doute... Très agréable !... Grâce aussi à l'amitié de ce missionnaire, le Père Kennis, que j'invitais de temps en temps à venir chez moi et qui m'accompagnait quelquefois dans mes balades. Je le mettais à cheval et il venait faire une tournée avec moi... Ça

---

(1) Vélos tous terrains.

lui faisait plaisir ! Je l'ai emmené jusqu'à Niamey au cours d'une permission.

Je suis également allé voir mon homologue anglais à Yendi, de l'autre côté de l'Oti, un affluent de la Volta, frontière entre les Togo britannique et français. Lui aussi avait des Konkomba, puisqu'ils étaient à cheval sur la frontière. Il avait les mêmes problèmes que moi. Il m'a reçu très gentiment.

Avec une de mes premières soldes, j'avais fait monter de Lomé un réfrigérateur à pétrole, que j'avais installé sous la toiture de paille qui me servait d'abri à Nawaré, mon point de commandement. Cela me permettait d'avoir de l'eau fraîche et d'offrir à mon ami *british* des whiskies avec du Perrier frais... et cela me permettait aussi, quand je partais en brousse à la saison chaude, de sortir des morceaux de glace, de les mettre dans des bouteilles Thermos, et d'avoir les jours suivants un peu de boisson fraîche... Dans l'ensemble, je n'étais pas malheureux du tout !

J'avais également de bons rapports avec Juguet, le médecin-lieutenant de Sokodé, le plus proche de chez moi. Nous avons été ensemble à Saintes, au 12ème sénégalais. C'était un garçon intelligent, qui a beaucoup travaillé sur la lèpre, une maladie très répandue dans le coin. Il y avait peu de lépreux à l'état très avancé, mais beaucoup au stade stationnaire de la tache indolore... : des taches rougeâtres au milieu d'une peau noire. On pouvait les piquer dans le dos, ils ne sentaient rien. Le médecin avait fabriqué une mixture de son invention, à partir de l'huile de chaulmoogra, déjà connue, qui donnait d'excellents résultats. Là où il était, à Sokodé, il y avait beaucoup de lépreux à un stade plus avancé que chez moi. Certains avaient des figures complètement déformées. Il m'a montré un gars qu'il avait soigné et qui avait repris figure humaine en quelques mois.

- *Vous vous êtes beaucoup intéressé à l'assistance médicale?*

G.M. - Oui... J'essayais de voir si tout se passait bien pour ces braves gens. Je n'étais pas médecin, mais Juguet m'a bien aidé. Il avait trouvé qu'en dehors de la lèpre, il n'y avait rien de grave... Il n'y avait pas de trypanosomiase !

- *La maladie du sommeil ? ...*

G.M. - Oui. Il y en avait au Togo, mais plus à l'est. Quand j'ai eu une permission, j'en ai profité pour aller voir le centre de trypanosomiase de Pagouda. Il y avait là un successeur du Dr Jamot, le grand toubib qui a lutté contre la trypano dans ces régions d'Afrique<sup>(1)</sup>. Il y avait une équipe de médecins remarquables!

La France a fait beaucoup de bien au point de vue de la médecine. L'école de Bordeaux<sup>(2)</sup> a formé quantité de médecins coloniaux, qui ont fait un travail réellement formidable. J'ai peur que la médecine d'aujourd'hui soit moins efficace là-bas ! Les médecins français étaient pour la plupart des gens consciencieux.

- *Ils se servaient des remèdes indigènes pour mettre au point des traitements ?*

G.M. - Vous savez, les indigènes étaient incapables de remédier aux grands fléaux. Ils n'avaient pas grand chose comme médication !... Ils ne connaissaient que les emplâtres de feuilles séchées. Ils mettaient des saloperies dessus - on ne savait pas trop bien quoi, mais ce n'était pas brillant !

- *D'un point de vue général, j'ai l'impression qu'il n'y avait un trio : l'administration, militaire ou civile, les missionnaires et les médecins... qu'ils travaillaient en étroite collaboration, et que tout cela fonctionnait très bien ?*

G.M. - Mais cela fonctionnait partout..., dans tout l'empire français. C'est pour ça qu'on avait la paix. La France a fait un travail formidable dans tous ces pays ! Je connais le cas du Togo parce que c'est là que j'ai vécu, mais c'était partout pareil, dans des territoires plus ou moins vastes<sup>(3)</sup>. Le Togo, c'était un petit territoire, mais j'ai connu

(1) Voir ci-dessus, p. 89. Le centre de Pagouda a surtout fonctionné entre 1935 et 1945.

(2) Ecole de médecine militaire de la Marine nationale.

(3) Territoires sous mandat, donc soumis à un contrôle international, le Togo et le Cameroun avaient tout de même droit à l'élite des administrateurs coloniaux et à des investissements sensiblement plus abondants que à ceux des colonies ordinaires.

ensuite le Niger, qui était un pays énorme, trois fois la France (j'y étais de 1951 à 1954). Eh bien, cela fonctionnait aussi très bien ! Partout j'ai trouvé des administrateurs et des médecins qui étaient des types bien. Souvent, les toubibs étaient "hors-cadre"... Au Togo d'ailleurs, nous étions tous "hors-cadre". C'est-à-dire que nous n'étions pas dans un régiment : nous étions tout à fait isolés. C'était un des gros intérêts de cette affectation.

*- Vous n'aviez affaire qu'à l'administrateur supérieur à Lomé ?*

G.M. - Oui. Par l'intermédiaire de mon capitaine, j'étais en contact avec le chef de subdivision de Bassari et avec le commandant de cercle de Sokodé. Pour tout le Togo, il y avait un capitaine et un lieutenant à la disposition de l'administrateur supérieur. Le gouverneur du Dahomey, Monsieur Desanty, se mêlait un peu de ce qui se passait au Togo. Il est venu une fois chez moi, en pays konkomba, et il a trouvé étonnant que je me sois permis de construire une annexe de la mission de Bassari à Guérin-Kouka.

Cela m'a remis en mémoire les réflexions du général Archinard<sup>(1)</sup> : "Favoriser l'islamisme sous prétexte qu'on n'est pas soi-même catholique convaincu, c'est trahit les intérêts français... La propagande religieuse, c'est de la propagande française ! Nous n'avons pas le choix de la religion à propager, car l'islamisme nous fait des rivaux et des ennemis ; le protestantisme en Afrique fait des sujets anglais -et pourtant Archinard était protestant lui-même. Les Noirs comme les musulmans s'étonnent de ne nous voir jamais faire acte de religion..." Il avait compris l'importance, pour une bonne colonisation, de s'appuyer sur l'Eglise ; importance que la république française n'a pas toujours entièrement saisie dans son souci de laïcité.

Les Allemands, eux, s'étaient très bien rendu compte que les intérêts de la France et de l'Eglise catholique étaient liés. En avril 1911, au cours d'une séance au Sénat, on avait dévoilé des instructions secrètes de Bismarck qui disait ceci : "Nous devons désirer maintenir en France une politique soutenant les intérêts de la religion catholique a toujours

---

(1) Principal conquérant de l'actuel Mali, dans les années 1880-85.



donné une grande influence à la France en Europe, en Orient, jusqu'en Extrême-Orient. Un moyen de contrecarrer son influence au profit de la nôtre est d'abaisser en France le catholicisme. Si nous atteignons ce but, la France est à jamais annihilée...”

*- Malgré tout, les Allemands n'ont pas été très présents en Afrique !*

G.M. - Ce qu'ils ont fait était très bien fait ! Enfin, ce qu'il m'a été donné de voir, surtout au Togo.



**ADDITIF***(Lettre personnelle du général Massu)*

“J’aurais encore beaucoup à dire sur ce pays, son passé tel que je l’ai connu, et son présent, [...] car, depuis 58 ans, j’entretiens des relations de correspondance avec tel ou tel, du Nord ou du Sud.

Quand je suis devenu civil, voilà un quart de siècle, les Konkomba m’ont envoyé un “carquois d’honneur”, mais **sans** flèches : ils ne manquent pas d’humour ...”

Cordialement

J. Massu

(5 octobre 1994)

## INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Afocé (Chef) 226, 229, 231, 234-236  
 Ali Ako 146, 147  
 Ali-Bassari 118  
 Angeletti 114, 123, 143  
 Ankou 102, 104  
 Archaimbaud 79  
 Archinard 256  
 Arden-Clark (gouv.) 211, 212  
 Arkontidès 184  
 Apédo-Amah 196  
 Aujas (gouv.) 66-68  
 Azémard 157  
 Barbero 138, 139  
 Barette 180  
 Barma 157  
 Bauché 178  
 Beauverger 204  
 Beinhorn (Mlle) 79, 80, 84  
 Bérard (gouv.) 157, 158, 166, 192, 220  
 Bernard 17-20, 42-46, 52-55, 64, 81-83, 86, 87, 172  
 Bidot (Dr) 124-127  
 Bismarck 256  
 Bodzi 156  
 Boissier (gouv.) 183, 192-203  
 Bonnecarrère (gouv.) 33, 88-90  
 Bourguine (gouv.) 166, 176, 222  
 Boursin (R.P.) 106, 156  
 Boury 174, 175  
 Breteau 192  
 Britton 211  
 Burluraux 46, 47, 49, 52, 178  
 Cadet (Dr) 175  
 Camborde (Dr) 208, 209  
 Carbou 157  
 Casimir 139  
 Cazaux 69, 83  
 Cédile (gouv.) 195, 201, 202, 203, 205, 219, 220  
 Cerminatti (RP) 126, 127  
 Cessou (Mgr) 154, 243, 246  
 Chabanon 153, 154, 169  
 Chaberlot 13  
 Chavenon 204  
 Checcouvi 69  
 Cheneveau (Dr) 76, 77, 178  
 Chopin 204  
 Coco (Dr) 170  
 Coppet (gouv. de) 186  
 Cornette de St-Cyr 178  
 Cornevin 208  
 Corvest 204  
 Costarramone 23, 25-30, 68, 86, 172  
 Crouzat 200, 201  
 Cuénod (past.) 61, 62, 81  
 Curtat 103, 179, 184, 192  
 Dabezie 29, 30, 155, 156, 202  
 Dairiam 176, 177  
 Dantec 106, 113, 157  
 Darnois 149, 203  
 Dauphin (RP) 105, 107, 112, 113, 123, 147, 149  
 Degoule 157, 169  
 Demonio 204, 205, 213  
 Desanty 256  
 Dingreiter (Mlle) 21, 50, 53, 61, 62, 79, 80-85  
 Dogimont (Mlle) 51, 61  
 Dujoux 177  
 Etienne 114  
 Eychenne 180  
 Faré Djato 144, 145, 246  
 Fetché (Chef) 20  
 Fréau 222  
 Gaétan 211  
 Garthey 66, 83  
 Gastou 202, 211  
 Gaudillot 55-61, 81, 86, 178  
 Gazeli 133  
 Geismar 244, 249, 250, 256  
 Giard 203  
 Giugler (Mlle) 51, 61  
 Gnofan 137, 196  
 Goldberg (Mlle) 49  
 Gougeau 204  
 Groperrin (Dr) 47, 48, 76, 178  
 Gruner 49  
 Guillou 204, 220  
 Guise (gouv. de) 21-23, 32-34, 40, 65-79, 83, 86, 175, 176  
 Guide (Mme de) 23, 24, 40, 65-69, 72  
 Hamilton 212  
 Hockey 180  
 Imbert 42, 160  
 Jardillier 70-72, 76, 86, 149, 150, 157  
 Jamot (Dr) 89, 255  
 Johnson 66, 83  
 Johnson (inst.) 183, 184  
 Jojo 203  
 Juguet (Dr) 151, 154, 155, 254  
 Kalipé (Chef) 71-75, 77  
 Kamasse (Chef) 228

- Kandassi** 122  
**Kankoui** 138, 139, 159, 169, 187, 196, 201, 218  
**Kennis (RP)** 105-107, 112, 113, 132, 144-149, 245, 253  
**Kobana (Chef)** 234-236  
**Koassi** 138, 196  
**Kombaté** 116, 118, 127, 129  
**Konkomba** 142  
**Kossi (Chef)** 234, 235  
**Langlois** 204  
**Laprun** 206, 207  
**Lawson V (roi)** 76-78, 186, 187, 192, 214, 215, 219, 220  
**Le Bouder** 204  
**Lecellier** 183  
**Lecomte** 218  
**Lefebvre (Mgr)** 202  
**Lefevre (Dr)** 36-39, 69, 76, 86, 178  
**Le Floch** 204  
**Leglatin** 157  
**Lelievre (RP)** 154  
**Lemoine** 208  
**Lestrade (admin.)** 97, 103-109, 112, 114-120, 132, 142-144, 149, 151, 160, 165-169, 177, 192-194, 204, 211, 212, 219, 256  
**Lestrade (Mme)** 97, 98, 107, 110-112, 119-125, 129, 132-136, 143, 144, 151, 156, 160-162, 165, 165-170, 175, 176, 180, 194, 196, 211, 212, 218  
**Lorne** 201  
**Maillet** 157  
**Mahoux** 169, 222  
**Mancion** 156  
**Marcajour (Mlle)** 38  
**Martet** 11-90, 155, 171, 172  
**Martin** 42-45, 86  
**Mary** 46-53, 86, 178  
**Marty** 202  
**Massu** 105, 106, 118, 123, 124, 156, 239-258  
**Mathias** 45  
**Mecklenburg (gouv.)** 74, 109, 176  
**Menard** 204  
**Mensah (roi)** 192  
**Mersman** 212  
**Miterrand** 202  
**Momo** 23, 46, 55  
**Monier** 206, 207-210  
**Montagné** 166-168, 191, 192, 202  
**Montauroy** 177  
**Murphy** 211  
**Napo** 139  
**Nicol** 204  
**Nourou Tall** 166-168  
**Olympio** 170, 179, 185, 186, 193, 219  
**Palinacci (Dr)** 124  
**Panou** 192  
**Patanchon (Mlle)** 172, 176  
**Péchoux (gouv.)** 177, 178, 222, 223, 225-237  
**Pelletier-Doisy** 171  
**Petit** 25  
**Pêtre** 176  
**Philippe** 153, 157, 203  
**Pichon** 204  
**Pieri** 204  
**Piriou (Dr)** 155  
**Poetsch** 61, 62, 80-82, 85  
**Politzer (Dr)** 207  
**Poupard** 204  
**Prudon** 208  
**Puttkamer** 49  
**Quam Dessou** 214, 216  
**Randolf** 193  
**Rasser (RP)** 126  
**Rehart** 80-85  
**Rémy** 104, 118, 149, 256  
**Robert** 173, 174, 191, 202, 205  
**Roche** 105-108, 118, 246, 247  
**Roux (de)** 178, 179, 243, 252  
**Sanson** 183, 188, 200  
**Santos** 203  
**Siaut** 179, 184, 187, 192  
**Silvy** 204  
**Sternberg (Mlle)** 79, 80, 84  
**Stebler (Mgr)** 220  
**Thebaut** 176, 185  
**Thévenon** 204  
**Tinionkpa** 129, 138, 139  
**Tokono** 125  
**Toquet** 204  
**Trossely** 102, 104, 175, 179-182, 191, 203  
**Van-Der-Eden** 211  
**Vernhes** 204  
**Vialle (Me)** 243  
**Vianou** 160-162, 208, 213  
**Vittini (Me)** 183, 222, 243  
**Vuillet** 233  
**Yamgnane** 112, 122

**INDEX DES NOMS DE LIEUX  
(orthographe actuelle)**

- Abalo Kakaou 229, 230, 232, 236  
 Agodeka 232-234  
 Agoènyivé 29, 64, 67, 71, 86  
 Agou Nyogbo 50, 61, 81  
 Akata 54  
 Akyeta 119  
 Aledjo 131  
 Alomagné 227  
 Amedjopé 51  
 Aného 27, 28, 36, 39, 70, 76-78, 86, 138, 178, 192-195, 219, 220  
 Anfoin 72  
 Assahoun 50  
 Assoumakodji 225  
 Atakpamé 27, 28, 36, 39, 43, 52-56, 59-62, 71, 81, 86, 178, 208, 209, 225, 227, 233, 234  
 Atikpayi 225, 232, 233  
 Ayomé 55, 56  
 Bandjéli 116, 118, 124  
 Bapuré 116, 118, 122  
 Bassar 104, 105, 110, 114-119, 138, 139, 142-146, 149-153, 164, 181, 182, 208, 245, 247  
 Bidjabé 115, 118  
 Bikabombé 118  
 Blitta 27, 28, 64, 233  
 Dadjia 225, 232, 233  
 Dafo 54  
 Dako 116, 119  
 Dimouri 115  
 Dogogblé 227  
 Foudjayi 232, 233  
 Gaouglé 225  
 Gbégué 227, 228, 236  
 Gléï 63  
 Grand-Popo 177  
 Guérin-Kouka 111, 256  
 Ho 51  
 Igboloudja 229-233, 236, 237  
 Kara 157  
 Kamina 225, 230-233, 236, 237  
 Katchamba 116  
 Kidjaboum 116  
 Klouto 25, 26, 43, 49  
 Kokoté 225-227, 233-235, 237  
 Kpalimé 23, 26-28, 36, 39, 46-54, 61, 76, 86, 178  
 Kpessi 223, 225-229, 232, 233  
 Kpété-Béna 26  
 Kra 63  
 Labo 119  
 Lomé 17, 18, 24, 27-32, 47, 57, 64, 71, 76, 80, 84-87, 101-103, 126, 133, 146, 169, 171-173, 177-195, 200, 204, 206, 210, 211, 242-245, 248, 250, 252-254.  
 Mango 28, 36, 138, 139, 146  
 Misahohé 49, 51, 86  
 Morétan 232, 233  
 Nangbani 144  
 Natchamba 118  
 Nawaré 116, 118, 124, 248, 252  
 Notsé 43, 63  
 Nyamassila 225-228, 233, 234, 237  
 Pagouda 33, 124, 168, 255  
 Paratao 55  
 Sassalé 118  
 Sokodé 27, 28, 32, 36, 39, 43, 104, 106, 118, 119, 138, 139, 142, 149-156, 160, 164-169, 181, 182, 193, 196, 203, 208, 248, 249, 254  
 Tabalo 119  
 Tchatchaminadé 119  
 Tchékélé 232-235  
 Tchékita 232  
 Tchetti 229, 231  
 Togoville 138  
 Tsévié 206, 207  
 Vogan 71-75  
 Yebou-Yebou 225, 226, 229, 232  
 Yoh 49

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planche I .....	88
1 - Le palais des gouverneurs vers 1935.	
2 - Arrivée à Lomé de l'aviatrice allemande Elly Beinhorn (1933). Le commissaire Réhart contrôle ses papiers.	
Planche II .....	107
3 - Joseph-Auguste Lestrade en uniforme d'administrateur-adjoint.	
4 - Mme Lestrade, Claude Lestrade.	
5 - Bassar (1936). RP Dauphin, Claude, Mme Lestrade, RP Kennis.	
Planche III .....	123
6 - Claude sur le chantier de construction d'une route.	
7 - A Nawaré (1936) : Lt. Massu, Mme Lestrade, RP Dauphin, Claude, M. Ageletti	
Planche IV .....	129
8 - Claude et sa mère au milieu des Konkomba.	
9 - Avec le brigadier Kombaté.	
10 - Avec Tinionkpa.	
Planche V .....	148
11 - Claude et l'âne Zagui devant la résidence de Bassar.	
12 - Les "farouches" guerriers konkomba.	
Planche VI .....	151
13 - Fête du 14 juillet à Bassar.	
14 - Dr Juguet, Joseph Lestrade et les siens dans la résidence de Sokodé.	
15 - La résidence de Sokodé et son grand escalier (photo actuelle).	
Planche VII .....	158
16 et 17- L'accident de l'administrateur Bérard.	
18 et 19 - Le pont sur la Kara.	
Planche VIII .....	168
20 - Sokodé (1937). Seydou Nourou Tall, gouv. Montagné, Mr et Mme Lestrade.	
21 - Pagouda : les équipes de dépistage de la trypanosomiase.	

Planche IX .....	197
22 - Débarquement au wharf de Lomé en 1949.	
23 - Claude et sa mère à la mairie (1948).	
24 - La mairie de Lomé vers 1955 (actuel ministère de la Justice)	
Documents hors texte : invitation de Lawson V .....	215
invitation d'Ata Quam Dessou .....	216
Planche X .....	219
25 - Vers 1969 - L'Assemblée territoriale reçoit des visiteurs (au centre : S. Olympio et J. Cédile, à droite : J. Lestrade).	
26 - Vers 1930 - Le roi Frédéric Body Lawson V.	
Planche XI .....	222
27 - Au palais des gouverneurs en 1935. (P.L. Mahoux, Laurent Péchoux, gouv. Bourguine, Me Vittini, H. Fréau, O. Olympio).	
Planche XII .....	240
28 - 1935 - Le lieutenant Massu sur un chantier.	
29 - 1979 - Le général Massu chez les Konkomba.	
<b>N.B.</b> Toutes ces photos appartiennent à la collection de Claude Lestrade, hormis les n°2 (Archives de la France d'Outre-Mer, Aix-en-provence), 28 et 29 (collection J. Massu).	

## CARTES ET CROQUIS

- Le Togo .....	12
- La subdivision de Bassari .....	117
- Le canton de Kpessi .....	224
* La résidence de Bassar .....	111
* La résidence de Sokodé .....	152
(dessins d'après les souvenirs de Cl. Lestrade).	

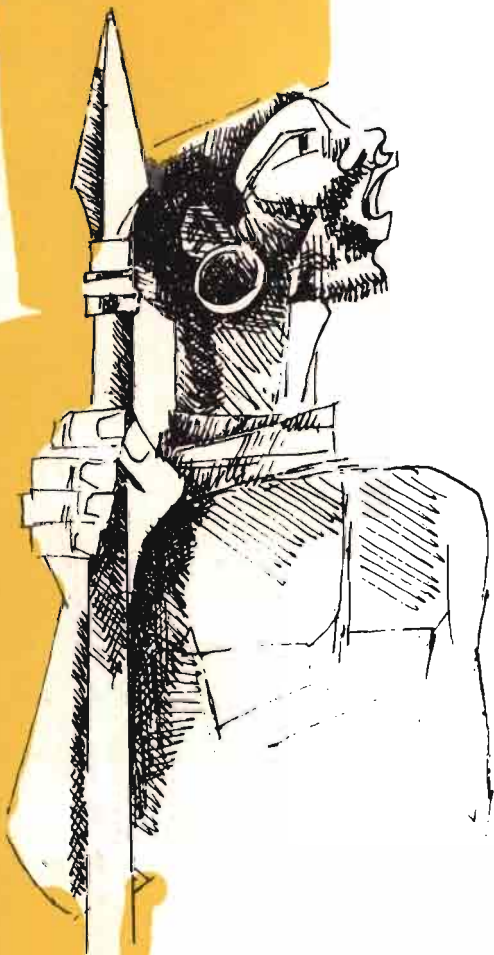
## TABLE DES MATIERES

Introduction .....	5
<i>par Yves Marguerat</i>	
I - Les bâtisseurs de royaumes : voyage au Togo et au Cameroun (1933) .....	11
<i>par Jean Martet</i>	
II - Souvenirs togolais : l'enfance d'un fils d'administrateur colonial au Togo (1936-38, 1949) .....	93
<i>par Claude Lestrade</i>	
1 - Prélude .....	97
2 - Bassari .....	105
3 - Sokodé .....	149
4 - Lomé .....	171
5 - Retour au Togo .....	191
III - Un rapport de tournée : le canton de Kpessi (1935-36) .....	223
<i>par Laurent Péchoux</i>	
IV - Le Togo : rencontre avec l'Afrique (1935-36) .....	239
<i>dialogues du général Massu avec A.G. Minella</i>	
Index des noms de personnes .....	259
Index des noms de lieux .....	261
Table des illustrations .....	262



Achévé d'imprimer sur  
les presses offset C. T. C. E.  
2<sup>e</sup> trimestre 1995  
Lomé - Togo

Rendre aux Togolais les sources de leur histoire écrite, voilà l'objectif des "**Chroniques anciennes du Togo**", collection créée par un groupe de chercheurs de l'Université du Bénin et du Centre ORSTOM de Lomé : des documents anciens exhumés et commentés pour le lecteur d'aujourd'hui, mis à la portée du grand public grâce à la générosité des entreprises et des institutions ouvertes au mécénat.



Pour découvrir la vie quotidienne du Togo dans les années 1930, on a regroupé ici quatre témoignages complémentaires :

– **Jean Martet**, homme politique et écrivain, ignorait tout de l'Afrique : son voyage en 1933, n'a pour but que de justifier la présence française au Togo. Mais son sens de l'observation et son talent littéraire nous valent un remarquable portrait du pays et des hommes qu'il a rencontrés.

– **Claude Lestrade** raconte son enfance de fils d'administrateur colonial d'abord à Bassar et à Sokodé (1936-38), puis à Lomé (1949). Il restitue avec saveur et humour, et aussi un brin de nostalgie, un monde où colonisateurs et colonisés cohabitaient en apparente harmonie.

– **Laurent Péchoux**, futur gouverneur du Togo (1952-54), en avait longtemps parcouru les chemins. Est reproduit ici un rapport de tournée dans le canton de Kpessi (près d'Atakpamé) en 1936, qui illustre bien ce qu'était le fonctionnement concret de l'administration coloniale.

– **Le général d'armée Jacques Massu** avait commencé sa carrière militaire comme jeune lieutenant chargé de rétablir la paix en pays konkomba (1935-36), ce qu'il sut faire sans aucune violence. Il a récemment raconté ses souvenirs de cet épisode mal connu, et donc souvent déformé.

Au total, se dégage de ces textes une image de l'époque coloniale toute en demi-teintes, avec ses ombres et ses lumières, avec ses hommes dans leur vie réelle, loin des clichés stéréotypés qu'ont voulu imposer les idéologies antagonistes.

*Titres déjà parus dans la collection :*

- n° 1 – LE TOGO EN 1884 SELON HUGO ZÖLLER, *présenté par Yves Marguerat (1990).*
- n° 2 – HISTOIRE DE PETIT-POPO ET DU ROYAUME GUIN, par le roi Agbanon II, 1934, *prés Nicoué Gayibor (1991).*
- n° 3 – LE TOGO SOUS DRAPEAU ALLEMAND SELON H. KLOSE, *traduit et présenté par Philip (1992).*
- n° 4 – LA NAISSANCE DU TOGO SELON LES DOCUMENTS DE L'EPOQUE..., *présenté par Marguerat (1993).*